



Acerca de este libro

Esta es una copia digital de un libro que, durante generaciones, se ha conservado en las estanterías de una biblioteca, hasta que Google ha decidido escanearlo como parte de un proyecto que pretende que sea posible descubrir en línea libros de todo el mundo.

Ha sobrevivido tantos años como para que los derechos de autor hayan expirado y el libro pase a ser de dominio público. El que un libro sea de dominio público significa que nunca ha estado protegido por derechos de autor, o bien que el período legal de estos derechos ya ha expirado. Es posible que una misma obra sea de dominio público en unos países y, sin embargo, no lo sea en otros. Los libros de dominio público son nuestras puertas hacia el pasado, suponen un patrimonio histórico, cultural y de conocimientos que, a menudo, resulta difícil de descubrir.

Todas las anotaciones, marcas y otras señales en los márgenes que estén presentes en el volumen original aparecerán también en este archivo como testimonio del largo viaje que el libro ha recorrido desde el editor hasta la biblioteca y, finalmente, hasta usted.

Normas de uso

Google se enorgullece de poder colaborar con distintas bibliotecas para digitalizar los materiales de dominio público a fin de hacerlos accesibles a todo el mundo. Los libros de dominio público son patrimonio de todos, nosotros somos sus humildes guardianes. No obstante, se trata de un trabajo caro. Por este motivo, y para poder ofrecer este recurso, hemos tomado medidas para evitar que se produzca un abuso por parte de terceros con fines comerciales, y hemos incluido restricciones técnicas sobre las solicitudes automatizadas.

Asimismo, le pedimos que:

- + *Haga un uso exclusivamente no comercial de estos archivos* Hemos diseñado la Búsqueda de libros de Google para el uso de particulares; como tal, le pedimos que utilice estos archivos con fines personales, y no comerciales.
- + *No envíe solicitudes automatizadas* Por favor, no envíe solicitudes automatizadas de ningún tipo al sistema de Google. Si está llevando a cabo una investigación sobre traducción automática, reconocimiento óptico de caracteres u otros campos para los que resulte útil disfrutar de acceso a una gran cantidad de texto, por favor, envíenos un mensaje. Fomentamos el uso de materiales de dominio público con estos propósitos y seguro que podremos ayudarle.
- + *Conserve la atribución* La filigrana de Google que verá en todos los archivos es fundamental para informar a los usuarios sobre este proyecto y ayudarles a encontrar materiales adicionales en la Búsqueda de libros de Google. Por favor, no la elimine.
- + *Manténgase siempre dentro de la legalidad* Sea cual sea el uso que haga de estos materiales, recuerde que es responsable de asegurarse de que todo lo que hace es legal. No dé por sentado que, por el hecho de que una obra se considere de dominio público para los usuarios de los Estados Unidos, lo será también para los usuarios de otros países. La legislación sobre derechos de autor varía de un país a otro, y no podemos facilitar información sobre si está permitido un uso específico de algún libro. Por favor, no suponga que la aparición de un libro en nuestro programa significa que se puede utilizar de igual manera en todo el mundo. La responsabilidad ante la infracción de los derechos de autor puede ser muy grave.

Acerca de la Búsqueda de libros de Google

El objetivo de Google consiste en organizar información procedente de todo el mundo y hacerla accesible y útil de forma universal. El programa de Búsqueda de libros de Google ayuda a los lectores a descubrir los libros de todo el mundo a la vez que ayuda a autores y editores a llegar a nuevas audiencias. Podrá realizar búsquedas en el texto completo de este libro en la web, en la página <http://books.google.com>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

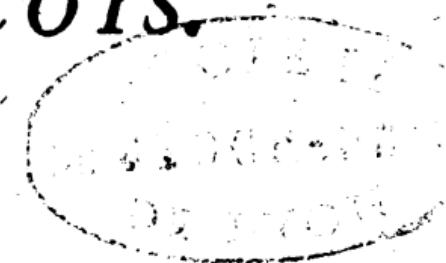
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







LE
VOYAGEUR
FRANÇOIS.



Tome I.

A

422488

LE
VOYAGEUR
FRANÇOIS,
OU
LA CONNOISSANCE
DE L'ANCIEN
ET DU NOUVEAU MONDE,

Mis au jour par M. l'Abbé DELAPORTE.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME PREMIER.

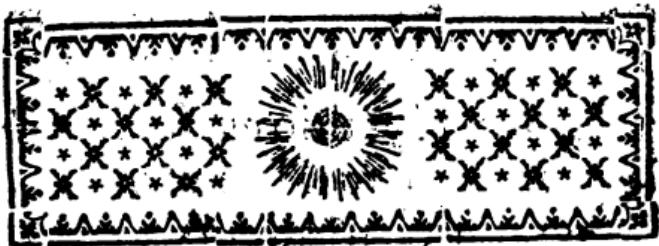
Prix 3 liv. relié.



A PARIS,
Chez L. CELLOT, Imprimeur-Libraire
rue Dauphine.

M. DCC. LXVIII.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.



AVERTISSEMENT.

LIMMENSE collection des voyages formeroit une bibliotheque nombreuse, dont la lecture occuperoit la vie d'un homme. Sur un plan donné par les Anglois, rectifié ensuite par lui-même, M. l'abbé Prévost a réduit à un certain nombre de volumes cette quantité prodigieuse de relations plus capables d'effrayer par leur multitude, que d'exciter la curiosité par ce qu'elles ont d'intéressant. Mais, outre les défauts du plan, & une extrême confusion dans les détails, on a encore reproché, avec raison, à l'Histoire de M. l'abbé Prévost

A iiij

vi AVERTISSEMENT.

voit, ses répétitions fastidieuses, & son excessive prolixité. L'ouvrage, d'ailleurs, n'est point achevé : il manque à ce Recueil la collection des voyages de terre, c'est-à-dire, de toute cette partie de l'ancien monde, où se sont passés les événemens les plus mémorables. L'état actuel de ces lieux célèbres, les révolutions qu'ils ont éprouvées, les restes précieux des monumens qui attirent l'attention des voyageurs, eussent complété cette vaste compilation. Aussi est-ce par là que commencent les relations du VOYAGEUR FRANÇOIS ; & quand les deux premiers volumes n'auroient d'autre utilité, que de servir de supplément à l'*Histoire générale des Voyages*, c'est un avantage dont le Public pourroit

lui sçavoir gré. Mais son projet est plus étendu. En portant, dans ses voyages, le flambeau de la philosophie & de l'observation, il y puise des connaissances utiles, qu'il communique à ses concitoyens. Tous les objets faits pour exciter l'attention d'un lecteur philosophe, les loix, les mœurs, les usages, la religion, le gouvernement, le commerce, les sciences, les arts, les modes, l'habillement, les productions naturelles, en un mot, la connoissance de tous les pays & de toutes les nations de l'univers, en commençant par les peuples de l'Asie, font la matière de toutes ses Lettres. Il ne s'occupe que de ce qui lui paroît mériter une juste curiosité; & comme son but est d'intéresser

A iv

vijj *AVERTISSEMENT.*

& d'instruire, tout ce qui ne produit point ces deux effets, ne lui semble pas digne de ses remarques. Rarement il entretient ses lecteurs de ce qui le regarde personnellement. Jamais ni les préparatifs du voyage, ni tous ces petits accidens qui arrivent nécessairement, se devinent & se supposent durant une longue route, ne prennent la place d'un récit plus essentiel. Ce n'est point l'histoire du voyageur qu'il importe de sçavoir ; c'est celle des pays où il a voyagé.





LE
VOYAGEUR
FRANÇOIS.

PREMIERE LETTRE.

L'ISLE DE CHYPRE.

Nos adieux sont faits, Madame, & vous ignorez où je vais, quelle distance doit nous séparer, quel temps doit nous réunir. Je n'ai pas cru devoir vous l'apprendre plutôt : vous eussiez condamné mon projet, & j'y tiens. Né, comme vous, à Marseille ; instruit de bonne heure dans la connoissance des langues orientales, j'ai eu souvent occasion de m'entretenir avec ces étrangers que le commerce attire de toutes

Av

parts dans notre ville. De-là, Madame, ce désir extrême de connoître les différens climats qu'ils habitent, d'étudier leur esprit, leurs usages, leurs loix, leurs arts, leurs mœurs, leur religion, leur commerce; spectacle beaucoup plus intéressant que celui du port le plus fréquenté. Voilà, Madame, le plan que je me suis tracé & que je prétends suivre. Nul obstacle ne croise mon projet & tout le favorise: c'est à vous que je destine le fruit de mes remarques. Au lieu de quelques lettres dictées par l'ennui de la solitude, & qui, à coup sûr, vous eussent ennuyée vous-même, vous aurez des observations dignes d'être lues, de quelque maniere qu'elles soient écrites.

Un vaisseau prêt à partit pour le Levant, favorisoit mon dessein; je m'y suis embarqué. Notre voyage a été heureux; & si je voulais vous décrire une tempête, il me faudroit la puiser dans un roman ou dans mon imagination. Je ne vous parlerai point non plus des corsaires Barbareques; aucun ne s'est montré: un mot, nous sommes arrivés paisiblement à notre première station; c'est l'isle de Chypre,

nom qui retrace des idées voluptueuses ; mais je suis devenu philosophe , & Chypre beaucoup moins séduisante. Ce fut dans cette île que Vénus se refugia au sortir de l'onde ; c'étoit-là qu'elle tenoit sa cour plénier. Les noms d'Amathonte & de Paphos figureront à jamais dans les fastes de la volupté. A cela près , ces villes ne subsistent plus que par des ruines , & dans les poëtes.

Selon la tradition du pays , Chypre fut long-tems soumise à plusieurs princes différens ; ils furent subjugués par les Egyptiens. Ceux-ci perdirent , à leur tour , cette île , sous le règne des Ptolomées. Marcus Cato la leur enleva. Il lui en coûta peu , pour faire cette conquête qui valut aux Romains des trésors immenses. Le partage de l'empire fit passer Chypre au pouvoir des empereurs d'Orient : elle fut enlevée à Isaac Commene , l'un d'entr'eux , par Richard I , roi d'Angleterre. Ce prince ne vouloit d'abord que délivrer la Terre-sainte ; mais ce n'est pas la seule fois que les héros croisés n'ont soumis & ravagé que des Etats chrétiens.

Avj

Après la perte de Jérusalem, Guillaume de Lusignan, qui en étoit roi, le devint de toute l'isle de Chypre. Richard la lui donna : elle passa ensuite par différentes mains, entr'autres, dans celles de Charlotte qui en jouit peu ; elle lui fut enlevée par Jacques, son frere naturel. On dit que la femme de cet usurpateur l'empoisonna, lui & son fils. C'étoit une dame Vénitienne, de la famille de Cornaro ; elle vécut ensuite, comme simple particuliere, dans les terres de la république de Venise, à qui elle venoit de céder la couronne de Chypre. La bonté des vins que produit cette isle, engagea le Grand-Seigneur à s'en emparer. Peut-être Chypre seroit-elle encore aux Vénitiens, si un Turc n'eût pas violé un précepte de l'alcoran.

Chypre est une île d'environ 160 lieues d'étendue ; elle est fertile, quoiqu'il n'y ait point de rivieres. Ce défaut est réparé par quantité de sources, plusieurs petits ruisseaux, & sur-tout par les pluies d'hiver. Que les habitans de cette île cesserent d'être parfus, bientôt ils seront opulens ; mais ils ne sont guères moins efféminés que

leurs ancêtres : c'est-là , en quelque sorte , ce qui nous retrace le mieux l'idée de l'ancienne Chypre.

J'en recherchois les monumens ; & je dirigeai d'abord mes pas vers la célèbre Paphos , où plutôt vers la ville qui l'a remplacée ; elle est très-agréable & très-vaste , On voit , aux environs , des colonnes brisées & dispersées au hazard ; ce sont des débris du temple de Vénus. Il étoit , dit - on , situé à l'endroit même où cette déesse aborda la première fois , quand elle sortit des eaux de la mer. On n'offroit que du feu sur ses autels ; jamais ils ne furent souillés de sang ; jamais ils ne furent desservis que par des prêtres d'une naissance illustre & même royale , ou par des prêtresses d'une beauté ravissante. Bientôt l'oracle de ce sanctuaire devint célèbre : il ne répondoit guères qu'à des questions relatives aux attributs de la Déesse ; mais il n'en étoit que plus souvent consulté.

Si on en croit une ancienne tradition , ce temple fut d'abord un palais construit par Aphrodite , reine d'une beauté exquise , & non moins galante qu'elle : sa galanterie fut même por-

tée à l'excès. Elle attiroit à sa cour quantité de jeunes gens, & accordoit ses faveurs à tous. Les femmes de sa suite l'imiterent; elles-mêmes furent imitées par beaucoup d'autres; en un mot, le règne d'Aphrodite fut celui du plaisir & de la débauche. Rien ne prouve mieux combien son exemple avoit influé sur ses sujets, que les honneurs qu'on lui rendit après sa mort: elle fut regardée & adorée comme une divinité. Voilà une Aphrodite, dont on put aisément faire une Vénus.

Revenons à Paphos. On dit que cette ville fut fondée par Cynire, roi d'Assyrie, & gendre de Pygmalion roi de Chypre: d'autres prétendent qu'elle fut bâtie par Paphos, fils de ce même Pygmalion & de sa fameuse statue. Sans doute que cette statue merveilleuse ne fut autre chose que quelque belle innocente, un peu trop opposée à l'humeur de la vive Aphrodite.

L'ancienne ville d'Amathus est célèbre par les amours de Vénus & d'Adonis: ils y eurent depuis, un temple dont il ne reste nuls vestiges. En revanche, on y voit une église où repose le corps d'un S. Jean, patriarche

d'Egypte dans le septième siècle. Le tombeau qui le renferme, est magnifique ; & les prêtres me dirent que quand on l'y transporta, un évêque, dont les os l'occupoient depuis bien des années, en sortit pour faire place à ceux du patriarche.

Vénus n'étoit pas la seule divinité qu'on adorât dans cette isle. Apollon y avoit un temple : on en voit encore les débris auprès de Piscopi, village d'une grandeur & d'une beauté remarquables. Les habitans disent que ces ruines proviennent du palais d'un homme qui a enseigné la musique ; & vous sçavez qu'Apollon passoit pour en être l'inventeur. Le bois qui lui fut consacré, est actuellement une plaine arrosée par un aqueduc. Près de-là sont quelques paysages effrayans, qui retracent le souvenir d'un tremblement de terre. Un philosophe eût risqué de s'y précipiter, pour les voir de près ; & moi, par une autre sorte de philosophie, je me contentai de les voir dans la perspective.

Non loin de cet endroit est le promontoire Curiun, aujourd'hui nommé *Capo di Gato*, (Cap de Chat), pour

faire allusion aux chats que les prêtres de S. Basile entretiennent, pour détruire les serpens répandus dans les campagnes voisines. Ces bons prêtres furent excités à cette bonne œuvre, par le don d'un très-beau village.

Voulez-vous sçavoir, Madame, d'où dérive le mot de *Solécisme*? Vous en trouverez l'origine dans une ville de cette contrée. C'est Soglia, autrefois Solos, bâtie sous les auspices de Solon. Ce législateur d'Athènes vécut quelque tems à la cour de Philocyprus, roi de Chypre. La capitale de ce prince étoit située sur des montagnes arides, Solon lui conseilla de la transférer dans une plaine fertile. Son avis fut approuvé; & lui-même se vit chargé de présider à ce changement. La nouvelle ville retint le nom de son fondateur. Bientôt la richesse & les agréments du pays y attirerent des habitans de tous les cantons; mais ce mélange en occasionna dans leur langage; il se corrompit au point qu'il a passé en proverbe: de-là cette étymologie qu'un sçavant appuieroit par des volumes, & que je me borne à vous indiquer en passant.

Peut-être avez-vous ouï parler de

la fameuse fontaine d'amour ; je n'y arrivai qu'après avoir côtoyé des montagnes environnées de précipices. Cette fontaine est un ruisseau qui coule près d'Acamas. Il rend , dit-on , à ceux qui boivent de ses eaux , la vigueur qu'ils ont perdue , ou il augmente celle qu'ils ont. Ceci ressemble beaucoup à la fontaine de Jouvence ; mais j'eus assez de vertu ou peut-être d'amour-propre , pour ne pas y aller boire.

Nicosie est la capitale de cette contrée : c'est la demeure du gouverneur Turc ; c'étoit autrefois celle de toute la noblesse Vénitienne qui vivoit dans l'isle. A en juger par ses ruines , elle a dû être magnifique ; & sa défense contre les Turcs , prouve qu'elle étoit assez bien fortifiée. Ces Barbares s'en étant rendus maîtres , y passerent au fil de l'épée plus de vingt mille habitans : les femmes laides & les enfans furent brûlés sur le même bûcher ; on réserva les belles femmes pour le serail du Grand-Seigneur , & les principaux citoyens , pour orner le triomphe du général. Il y eut plus de vingt-cinq mille hommes du pays , réduits en captivité & vendus comme esclaves.

ves ; mais aucune des femmes réservées pour le serrail , n'y arriva. Une d'entr'elles , qui s'étoit fait donner secrètement une mèche allumée , fit sauter le vaisseau qui la portoit ; & le même accident fit périr le vaisseau où étoit le général Turc. Voilà un désespoir qui tient de l'héroïsme. Reste à sçavoir si , pour s'exempter de l'esclavage , il est permis de noyer tant de gens avec soi ; peut-être quelques-unes de ces belles captives eussent-elles préféré le serrail à la mort.

A quelques lieues de Nicosie , on trouve une petite montagne toute couverte d'huitres pétrifiées. Je m'amusai à en ouvrir quelques-unes ; elles étoient si serrées , que ce ne fut pas sans difficulté que j'en vins à bout ; je les trouvai pleines de sable que je pris pour l'eau de l'huitre petrifiée & changée en une espece de gravier ; la chair de l'animal est si singulièrement consommée , qu'elle paroît être comme gravée dans l'une & l'autre écaille.

Famagouste , autre place forte , assiégée par les Turcs , ne s'étoit rendue à ses vainqueurs , que lorsqu'il n'étoit plus resté de souris dans la ville ; pour

DE CHYPRE.

nourrir les habitans : elle obtint une capitulation honorable ; mais les Turcs la fausserent lâchement : ils massacrent la plus grande partie des officiers de la garnison , & firent écorcher vif le gouverneur. Sa peau salée , séchée & empaillée , fut portée dans l'arcenal de Constantinople : elle en fut enlevée par quelques personnes de la famille de ce brave commandant. On dit que cette peau glorieuse existe encore aujourd'hui à Venise.

Famagouste est aujourd'hui de très-difficile accès , par la défiance de ses habitans. Un étranger qui seroit surpris à regarder cette ville , même de loin , s'exposeroit à de grands châtimens , qu'il ne pourroit éviter qu'en se faisant Turc. La seule circonstance où il soit permis d'y entrer , est le temps où le consul fait sa visite au gouverneur ; cérémonie qui n'a lieu qu'une fois par an. J'étois heureusement alors dans les environs de cette ville ; le consul , qui m'avoit reçu avec distinction , voulut bien me permettre d'être de sa suite , & d'entrer avec lui à Famagouste. La ville n'a rien de remarquable que quelques édifices publics , & en parti-

culier la mosquée de sainte Sophie qui est grande & magnifique. La tour pointue qui la termine , fait un assez bel effet.

Les environs de cette ville sont agréables , le pays est riche , & abonde sur-tout en vers à soie. Les arbres, dont il est orné , sont presque tous des meurtriers blancs ; mais on raconte que les sauterelles y font quelquefois un dégât épouvantable. On en a vu, dit-on, dans certaines années une quantité si prodigieuse , que le soleil en étoit obscurci ; on ajoute que cet accident dure plusieurs semaines , & que , pendant ce tems-là , elles ravagent tout le pays ; il n'y a alors plus de récolte , & les productions de la terre sont devenues la proie de ces insectes. Dans ces sortes de calamités , on a recours aux processions & aux prières publiques. Il arriva un jour qu'un nombre infini d'oiseaux semblables aux pluviers , devorèrent cette innombrable multitude de sauterelles ; on crut que le ciel appaissies les avoit envoyées pour délivrer la terre de ce fléau. Un vent très-violent emporta le reste de ces insectes. Le peuple ne douta point que ce ne fût un

prodige accordé à ses prières ; & depuis ce tems-là, les Grecs ont une si grande vénération pour cette sorte d'oiseaux, qu'il ne seroit pas permis de les tuer.

On voit, à peu de distance de Larnaca, ville assez considérable, une mosquée où les Turcs prétendent qu'est enterrée l'aïeule de Mahomet : c'est-là qu'ils viennent invoquer la grand'mere de leur prophète. Ils ne nous apprennent point comment elle fut amenée en Chypre du fond de l'Arabie ; la tradition n'en dit rien, mais la foi Musulmane y supplée.

Celle des Chrétiens s'exerce, non loin de-là, sur un autre objet. On voit à Salines une église grecque, dédiée au Lazare, le même que ressuscita Jésus-Christ. Il fut, dit-on, enterré dans l'emplacement de cette église : l'unique preuve qu'on en apporte, est le trou qui recèle son corps.

Le mont Crocé est la plus haute montagne qui soit dans l'île de Chypre. Sainte Hélène en choisit le sommet, pour y faire construire une petite église ; elle y joignit des dons suffisans pour entretenir trente personnes

employées à la desservir. C'est un édifice assez ordinaire ; mais un morceau de la vraie Croix y attire un concours que la hauteur de la montagne ne rebute point.

La fameuse Madone de Chekka est située dans un canton délicieux. L'air des environs est parfumé de roses, de chèvre-feuille & de quantité d'arbres-seaux d'une odeur aromatique : le couvent est bien décoré ; & le *Papa* qui le gouverne, le céde à peine, pour la dignité, à un évêque.

Il y a, sous le monastere, une grotte où l'on trouve une source d'eau, qui a l'odeur de la rose. Les Turcs & les Grecs vont s'y baigner, en boivent, & la regardent comme un remede très-efficace contre plusieurs sortes de maladies ; ils prétendent en avoir éprouvé les effets les plus salutaires.

L'isle entiere n'offre aucun séjour préférable à celui de Morfou, ni aucun édifice qui l'emporte sur son église ; elle étoit dédiée à S. Mamas, à qui on attribue des actions surprenantes, & qui toutes avoient pour but de ne point payer son carrache ou sa part des impôts. Il avoit, dit-on, toujours

un miracle prêt, pour s'en dispenser,

Le Lapitho appellé autrefois *Amabilis*, étoit parfaitement bien nommé. C'est un admirable paysage où l'on remarque des ruines magnifiques. Je vis ensuite Palécra, lieu où se trouvoit autrefois un temple dédié à la Reine d'Amour. Un cadi en fit enlever les dernieres pierres, pour construire une maison à ses maîtresses. Ce n'étoit pas en changer absolument la destination : peut-être croyoit-il chacune de ses femmes une Vénus.

Citréa est peut-être l'ancienne Cythere ; elle en conserve encore tous les agrémens extérieurs. C'est une suite de jardins & de maisons de plaisir, arrosés de ruisseaux d'eau vive distribuée par plusieurs canaux, mais ces efforts de l'art le cèdent encore aux beautés de la nature : elle étale dans ce canton toute sa parure, toutes ses grâces. Près de-là est un monastere sous l'invocation de saint Chrysostôme. Il est bâti sur une montagne où l'on dit qu'habitoit une princesse, pour se mettre en sûreté contre la violence des Templiers. On ajoute que les Grecs lui doivent la découverte d'une source

d'eau , qui a la propriété de guérir toutes les espèces de gale & d'ulceres ; elle avoit un chien auquel elle étoit fort attachée : attaqué de la gale , le chien communiqua son mal à sa maîtresse. Un jour il descendit la montagne & alla se baigner dans cette source ; y ayant trouvé du soulagement , il y retourna les jours suivans , & l'on s'aperçut qu'il guérissoit. La princesse voulut essayer du même remede , & s'en trouva guérie parfaitement. Depuis ce tems , cette fontaine est très-fréquentée. Les Grecs & les Turcs y ont une égale confiance.

L'ancienne ville de Chypre est extrêmement déchue : ce n'est aujourd'hui qu'un chétif village environné d'un grand nombre d'édifices ruinés. Ce lieu , autrefois si renommé pour ses belles femmes , a dégénéré sur ce point , comme sur le reste.

A quelque distance de-là , est une montagne qu'on nomme le *Mont Olympe*. Vénus avoit un temple tout au haut de ce mont , J'y trouvai à la même place , les ruines d'une chapelle grecque. C'est aux pieds de cette montagne , qu'est bâtie la ville de Lescara ,

aux

aux environs de laquelle se recueille le *ladanum*, plus commun encore dans l'île de Crète. La plante qui le porte est presque semblable à la sauge; & ses fleurs sont de la couleur de la rose. Les feuilles de cet arbrisseau se couvrent d'une gomme qu'on dit être produite par la rosée, & qui n'a rien de commun avec le *laudanum*: ce dernier est une préparation d'*opium*, qui se fait de sept ou huit façons; & cette gomme n'entre dans aucune. Il y a plusieurs manières de la recueillir. Les uns se servent d'une grosse corde faite de poil de vache, que deux hommes traînent parmi ces plantes, pour en détacher le *ladanum* qui couvre bientôt toute la corde; mais il perd beaucoup de sa qualité, par la quantité de terre, de sable & de petites pierres qui se mêlent à cette gomme: d'autres ont une espece de fouet, fait de deux lisieres de cuir, dont ils frappent l'arbrisseau. La gomme qui sort des feuilles, s'attache aux lisieres; & on les en dépouille avec un couteau, lorsqu'elles en sont suffisamment chargées. Pour recueillir le *ladanum*, les paysans de l'île de Chypre usent d'un autre expé-
dient: avant le lever du soleil, ils en-

Tome I.

B

voient leurs chévres paître parmi les arbres qui produisent cette gomme : elle s'attache à la barbe de ces animaux ; & après un certain tems, ils coupent cette barbe, l'approchent du feu ; & la gomme qui en découle, est la plus estimée : on l'appelle *ladanum* vierge : les moines Grecs font cette récolte avec des espèces de rateaux.

Le *ladanum* se prépare de trois manières : le plus fin & le meilleur qui est d'un noir luisant quand il est rompu, est un peu dur ; mais il s'amollit à la chaleur, s'enflamme aisément, & est d'une odeur douce & agréable. La seconde sorte est en petits pains comme le jus de réglisse ; la dernière & la plus grossière est aussi en petits pains tortillés comme de la petite bougie. Cette drogue est un excellent balsamique dans les dyssenteries & dans l'enrouement : elle reconforte l'estomac & les intestins ; sa fumée fortifie également le cerveau, & arrête les fluxions catarrheuses. Les seignnes du pays, Grecques & Turques, en portent de petites boules dont elles se servent, comme nous de bouquets.

Les autres productions naturelles de

l'île de Chypre ne la distinguent presque point des climats voisins. Le sol de ce pays est communément bon ; & l'aspect en est agréable : il est coupé de montagnes qui ne servent qu'à varier le paysage. Presque partout les yeux trouvent de quoi se faire plaisir ; mais les serpents, les aspics, les tarentules n'y sont que trop communs. Ceux qui voyagent à pied, portent des bottines où sont attachées de petites sonnettes, pour mettre en fuite ces reptiles venimeux. La morsure de l'aspic fait périr, dans l'espace d'une heure, ceux qui en sont atteints : le seul moyen d'en guérir, est de couper la partie qui a été mordue.

Voici un de ces phénomènes dont la nature offre peu d'exemples, & qui, par-là, mérite d'être cité. Entre des rochers qui touchent à la mer, on m'avoit dit que je trouverois des os humains pétrifiés ; & j'eus la curiosité de m'y transporter. Je m'étois muni de marteaux & de ciseaux ; & aidé des Grecs qui nous accompagoient, nous parvinmes à arracher un de ces os ; c'étoit celui de l'avant-bras ; & il étoit comme incorporé dans le roc. J'eus d'abord

...

Bij

quelque regret de voir qu'il s'étoit cassé en le tirant ; mais par réflexion je m'en consolai : ce petit accident me fit découvrir la moëlle fort bien marquée, & pétrifiée comme tout le reste. Je trouvai aussi des os de différens animaux, & des dents d'une grandeur extraordinaire. C'étoient, disent les gens du pays, les dents de certains étrangers, nommés *Alains*, qui vouloient envahir l'île de Chypre. Ils firent naufrage ; & leurs os furent changés en pierres, par un châtiment de la Justice divine. Cette métamorphose pourroit être fort naturelle ; mais il faudroit la rapporter à des tems plus reculés. On ajoute que quelques Alains échappés au naufrage, embrassèrent le Christianisme, & vécurent paisiblement dans cette contrée ; apparemment qu'ils se croyoient libres & exempts de tous impôts. S. Mamas, qui fit tant de miracles pour s'en garantir, étoit, dit-on, du nombre de ces Alains convertis.

Il y a ici plusieurs lacs salés, dont les Vénitiens tiroient un produit considérable : ce revenu est bien diminué entre les mains des Turcs.

C'est aussi dans l'île de Chypre que

se trouve la pierre amianthe, dont on dit que l'on tiroit de la toile & du papier incombustible : on a perdu le secret de la filer ; & les Grecs de ce tems sont trop peu industriels, pour renouveler cette singuliere découverte. Disons mieux, Madame ; ce qu'on raconte de cette prétendue merveille, n'est qu'une fable. Voici à quoi se réduit toute cette chimere. Ce lin qu'on croit incombustible, n'est qu'un suc pierreux qui se filtre à travers les porosités de la pierre amianthe, sur la superficie de laquelle il est attaché, serré & entassé, à-peu-près, comme le foin l'est dans un archeau. C'est une espece de bourre filamenteuse, soyeuse & courte, qui ne peut souffrir aucun instrument sans être réduite en très-petites parties, & même en poussiere : conséquemment on ne peut ni la filer ni en faire aucun ouvrage. Ce lin, ou cette mousse est, en général, d'un blanc un peu sale ; mais il peut varier suivant la nature du terrain & des sables. La première fois qu'on le jette dans un brasier ardent, il devient rouge, mais sans s'enflammer ; dès qu'on l'en retire, il reprend sa couleur, excepté qu'il devient toujours plus gris-sale, jus-

B iiij.

qu'à ce qu'il soit totalement détruit ; ce qui arriveroit en peu de tems, si on le laissoit dans le feu, & qu'on ne l'en retirât pas bien vite quand il est rouge. La pierre amianthe est la croûte superficielle des rochers ; le lin prétendu incombustible croît sur cette croûte qui est dure & compacte. Il n'a ni racines, ni feuilles, ni fleurs, ni graines ; cette production tant célébrée par de fameux auteurs, sur une tradition fabuleuse, est telle que je la représente ; ce qu'il est aisé de voir par l'inspection de la matière même que j'ai eue sous les yeux, & dont je me suis muni sur les lieux. Il n'est donc pas vrai que les Romains fissent des draps de cette mousse, dans lesquels ils brûloient leurs corps morts, pour empêcher que les cendres ne se mêlassent avec celles du bûcher ; il n'est pas vrai qu'on en fasse des méches qui durent toujours, & qu'il n'est pas nécessaire de moucher.

Les vins Grecs sont estimés dans toute l'Europe ; mais ceux de Chypre paroissent avoir la préférence, sur-tout quand ils se boivent dans le pays. Ils acquièrent par le transport ce goût de goudron, qu'on ne trouve pas dans ceux qui ne

sortent point de l'isle. Ceux-ci ont un parfum exquis, qui se perd en passant la mer; j'en ai bu ici, qui étoit fait depuis plus d'un siècle. Vous n'en ferez pas étonnée, Madame, quand vous sc aurez qu'il est d'usage qu'un pere donne à son fils, lorsqu'il le marie, un tonneau de ce vin de cent ans. A mesure qu'one en ôte, on en remet une même quantité; ce qui n'arrive que très-rarement, car ils sont jaloux de conserver ce tonneau pour le mariage de leur premier enfant.

Le gibier est si commun dans cette île, que les habitans en font fort peu de cas; je n'ai point vu de pays où il y en ait en si grande quantité.

On voit auprès de Paphos des pierres transparentes: les lieux où elles se trouvent, sont appellés *mines de diamans*. Un gouverneur Turc, trompé par ce nom, voulut les faire valoir: il y dépensa d'assez grosses sommes, & reconnut enfin son erreur. Pour s'en dédommager, il afferma aux Chrétiens ces trésors imaginaires, à-peu-près aussi chers que s'ils eussent été réels. Ses successeurs n'ont rien changé à un arrangement si utile pour eux.

Tout est vénal dans cette isle ; on y achete jusqu'au pardon des plus grands crimes : le meurtre y est absous, moyennant un léger tribut par an ; toute fortune d'ailleurs, y est incertaine ; de-là ce découragement, cette indolence toujours suivie de la pauvreté. Les laboureurs ne cultivent qu'un terrain suffisant pour les faire subsister : ils dédaignent d'amasser des richesses dont ils ne jouiroient pas, & qu'ils seroient contraints d'enfouir. On voit des peres mourir, sans avoir instruit leurs enfans du lieu qui recèle leur trésor, parce qu'ils craignent de le déclarer trop tôt : on voit le fils d'un homme riche, réduit par cet excès de précaution, à mendier son pain.

L'exercice de la religion Chrétienne est libre dans toute l'isle de Chypre. On y compte un archevêque, deux évêques, plusieurs couvens & un grand nombre d'églises ; quelques-unes ont été changées en mosquées. A l'égard des prêtres, c'est le rituel grec qui les dirige. Toute leur science, & même leur religion, consiste à observer les jours de fêtes, & à s'abstenir de l'usage de la viande : ils peuvent se marier au-

tant de fois qu'ils deviennent veufs; & ils usent de ce privilége. Les moines sont traités un peu plus sévérement: ils ne peuvent être mariés qu'une seule fois; mais on prétend qu'ils savent adoucir la rigueur de cette loi. Les évêques sont soumis à la même discipline, & l'observent à-peu-près comme les moines.

Le commerce est ici bien négligé: il consiste, pour l'extérieur, en soie, laine, garance, terre d'ombre, cartouche rouge & vin. Ce dernier objet est considérable: c'est la production la plus précieuse de ce pays. En voici une dont l'usage n'est guères moins répandu; je parle du vermillon. L'isle de Chypre en offre jusqu'à trois sortes: il croît surtout aux environs de Paphos. Je doute cependant que Vénus & sa cour en aient fait usage.

Presque toutes les femmes de cette île sont belles; & toutes, jusqu'aux plus laides, sont portées à la galanterie; on peut ajouter à la débauche. On voit cependant ici quelques maris jaloux de leurs femmes: ils ne leur permettent de sortir, que pour aller à l'église; mais on choisit souvent l'église même, pour décider du sort des maris. Il s'en trouve

B v.

d'autres, & c'est le plus grand nombre, qui portent l'indulgence jusqu'à épouser celle qui a le galant le plus riche, préférablement à celle qui n'a que sa vertu. Autrefois, il en est bien peu qui l'ayent; & cette vertu ne tient jamais contre qui conque veut ou peut l'acheter.

Les plus jolies femmes de l'île de Chypre ne doivent leurs charmes ni à l'art ni à la parure. Leur façon de se mettre n'est ni magnifique ni élégante. Elles ont sur la tête un mouchoir de soie brune ou grise, noué sans arrangement & sans coquetterie: plus curieuses de montrer leurs jambes que leurs bras, elles portent leurs robes courtes, avec de longues manches. Les plus riches sont vêtues de soie, les autres de laine ou de coton. Les hommes laissent croître leur barbe, se font couper les cheveux, & portent de très-grands chapeaux.

Je finis, Madame; cette Lettre sans compliment, comme je comencerai les autres sans cérémonie.

De Nicofie, le 30 Octobre 1735.

LETTRE II.

ALEP ET SES ENVIRONS.

Les lieux que je vais parcourir dans l'Asie, n'ont pas moins effrayé de révoltes, que l'île de Chypre. Partout, Madame, vous y reconnoîtrez les ravages du temps, & les tristes fruits de la domination des Turcs, plus destructive que le temps même.

Un court trajet nous rendit au port d'Alexandrette. L'air de cette ville est si mal-fain, qu'il est presqu'impossible d'y résister durant les grandes chaleurs ; ce qui oblige la plupart des habitans de se refugier dans un village situé à quatre ou cinq lieues, sur une montagne. Ils y trouvent ce que la ville ne peut leur offrir, de fort bonne eau, d'excellents fruits & un air salutaire.

Je ne tardai pas à prendre la route d'Alep. C'est aujourd'hui la plus grande ville de toute la Syrie & de tout l'empire des Turcs, après Constantinople & le Caire : c'est un Pacha qui y commande, & a toute l'autorité dans les affaires ci-

Bvj.

viles & criminelles ; quant au spirituel, c'est le Mufti qui en est comme le patriarche. Cette ville est construite sur huit petites éminences, & environnée d'un fossé large & profond, mais qu'on a métamorphosé en jardins : la muraille est vieille & menace ruine. Il n'en est pas de même des édifices qu'elle renferme : quelques-uns sont magnifiques ; les autres sont du moins solidement construits. Chaque maison, outre le rez-de-chaussée, offre un étage d'ordre attique, avec une galerie : le faîte en est plat & pavé de pierres, ou enduit de plâtre. La plupart des habitans font apporter leur lit sur ces plates-formes, & y couchent pour éviter la chaleur des appartemens. On a pratiqué de petites ouvertures aux galeries qui les environnent, afin de pouvoir passer d'un bâtiment à l'autre, pour se rendre visite par-dessus les maisons. C'est l'usage, dans cette ville, de placer sur les portes & les fenêtres des passages tirés de l'alcoran ou de quelque poète fameux chez les Turcs : ces portes, ces fenêtres, les plafonds & les panneaux sont proprement peints, & quelquefois dorés. Il y a communé-

ment dans la cour de chaque maison, une petite fontaine environnée d'un peu de verdure ; mais chez les gens d'une certaine considération, cette fontaine se trouve au milieu d'une sale du rez-de-chaussée, pour y entretenir la fraîcheur. A côté, sont d'autres pièces pavées grossièrement, & qui servent d'écurie pour les chevaux.

Le mur qui environne chaque maison, rend le coup d'œil des rues peu agréable ; elles sont d'ailleurs étroites, mais propres & bien pavées. Les gens dont la profession n'iroit à cette propreté, sont logés dans les faubourgs. Des deux côtés de chaque rue, est un parapet d'environ vingt pouces de haut, pour la commodité des gens de pied. Les basards ou marchés sont bordés de boutiques qui ne peuvent contenir que les marchandises, le marchand & un garçon : les acheteurs restent en dehors. Il est à remarquer que les portes de ces boutiques sont encadrées de fer, & que les serrures ne sont que de bois.

Au reste, cette ville fait un très-grand commerce, parce qu'on y amene de l'Europe & de l'Asie, par mer & par terre, toutes sortes de marchandises, &

qu'èd'ici on en envoie aussi par tout le monde.

Les principaux édifices d'Alep sont les mosquées; & il s'en trouve de magnifiques. Une d'entr'elles renferme un tombeau que les Turcs disent ètre celui du prophète Zacharie. Ce tombeau étoit caché par un vieux mur: il en fut retiré par les soins du grand vizir Churly, qui y fit mettre cette inscription: « Le tombeau de cet honorable personnage, le prophète de Dieu, Zacharie, (la paix de Dieu soit avec lui,) après avoir resté long-tems caché & inconnu, fut réparé par le commandement du grand vizir, sous le règne de notre seigneur le victorieux Sultan Achmet-Chan, fils de Mahomet-Chan, l'an 1120 de l'hégire. »

C'est aussi une tradition reçue chez les Turcs, que le château d'Alep fut bâti du tems d'Abraham, & que Zacharie y fit sa résidence; mais ayant voulu empêcher le prince du pays de répudier sa femme, pour en épouser une autre, son zèle lui coûta la vie. Le tyran lui fit couper la tête: cependant il eut soin de la faire mettre dans une

urne de pierre, de deux pieds en quarre, avec cette inscription : « Cette urne renferme la tête du grand prophète Zacharie. » Ayant été ouverte, pour la première fois, il y a près de cinquante ans, on trouva qu'elle ne contenait qu'une assez grande quantité de parfums.

On appelle ici *kans* certains lieux destinés à recevoir les voyageurs; ceux-ci ont la commodité d'y loger & d'y rester, tant que leurs affaires les y retiennent; ce sont les seules hôtelleries de cette contrée.

Un aqueduc fournit de l'eau à la ville; & il n'y a qu'une seule rivière un peu considérable, qui est l'Oronte, dans toute la Syrie. L'air d'Alep est extrêmement subtil, & donne aux étrangers une espèce de gale qu'on appelle le *mal d'Alep*. Elle commence par une petite prustule qui cause des démangeaisons, & au bout d'un certain tems, devient grosse comme le bout du doigt. Elle reste ainsi pendant un an, en suppurrant continuellement. Cette incommodité a cela d'avantageux, que ceux qui en sont atteints, n'ont aucune autre maladie à craindre. La nature se décharge.

de toutes ses humeurs, par cette suppuration. Ce mal attaque indifféremment toutes les parties du corps, mais les mains principalement; j'en ai vu qui l'avaient au nez, d'autres à la lèvre, quelques-uns au menton; & quoiqu'on quitte le pays, le mal persévere jusqu'à l'année révolue.

On trouve, aux environs d'Alep, de vastes plaines presque désertes, & qui n'exigent aucune description. Il n'en est pas de même de la vallée de sel: son étendue est immense, & la quantité de ce minéral, prodigieuse: cependant cette vallée n'a aucune communication avec la mer. La manière dont on y travaille le sel, est fort simple: les enfans le cassent avec des petites battoles armées de têtes de gros clous: les hommes le mettent dans des tonneaux, & sans aucune autre préparation, ils le portent à Alep, pour le vendre.

Il y a autour de cette ville une grande quantité de gibier qui m'a souvent procuré le plaisir de la chasse. Etant un jour à celle du faucon avec quelques Turcs, à qui elle plaît fort, un d'eux lacha l'oiseau sur un canard qui se plongea dans la rivière, pour évi-

ter son ennemi. Le faucon suivait toujours, en frisant l'eau, & battant des ailes dans l'endroit où il l'avoit perdu de vue. Le canard, qui ne pouvoit pas toujours demeurer sous l'eau, revenoit au-deffus, mais en se replongeant aussi-tôt. Un autre Turc, croyant que le faucon ne pourroit seul être maître du canard, lâcha aussi son oiseau pour prêter du secours au premier; mais celi-ci voyant avec peine qu'un autre vînt lui ravir sa proie, quitta le canard & se jeta sur le faucon avec tant de furie, qu'ils se feroient déchirés l'un & l'autre, si on ne se fût hâté de les séparer.

A mesure qu'on s'éloigne de cette ville & qu'on s'avance du côté de l'Euphrate, le coup d'œil devient plus satisfaisant.

Arrêtons-nous un instant auprès du magnifique monastere de S. Siméon: la situation en est des plus majestueuses, & l'édifice répond à la situation. C'est le lieu où cet inimitable Stilité vécut d'une maniere si extraordinaire. D'abord il passa dix.ans à se mortifier dans une méchante cellule: il monta ensuite sur une colonne où il passa dix.

autres années, enchaîné par le cou; enfin il fit construire une espece de nid de quarante coudées de hauteur, & y demeura encore trente ans. Ce nid n'avoit pas plus de deux coudées de circonférence: c'étoit-là que le saint passoit les nuits à prier; le jour, il prêchoit ou faisoit des genuflexions, & les faisoit en si grand nombre, que quelqu'un en compta, sans interruption, jusqu'à deux mille: il se lassa même de les compter, sans que le saint se lassât d'en faire.

Il faut passer l'Aphréen, pour arriver à Corts. C'étoit autrefois une grande ville, bien bâtie; on prendroit pour du marbre la pierre qui servoit à construire ses maisons. Parmi plusieurs monumens, on remarque les ruines d'un superbe théâtre. Cette ville qu'on nommoit autrefois *Cyrus*, compte entre ses évêques le fameux Théodore. Le paysage des environs est extrêmement gracieux: chaque village est digne d'arrêter les regards; mais par de-là, c'est un désert: il faut le traverser, pour arriver à Bambouch, ou' plutôt auprès de ses ruines qui attestent son ancienne magnificence. On y distingue, entr'aut-

tres choses, les fondemens & une partie des murailles d'un temple qu'on croit avoir été celui de l'Abomination. D'anciens auteurs nous apprennent que cette divinité imaginée par les Sidoniens, avoit un culte à Bambouch. Il faut croire que les spectacles des Grecs n'y étoient pas non plus ignorés : tout à côté des ruines de ce temple, on trouve celles d'un théâtre.

Vous avez ouï parler du vieux de la Montagne, autrement nommé *le prince des assassins* : il n'est plus question de cette souveraineté ; mais les restes de cette abominable espece subsistent encore sous le nom de *Gourdins*.

Antioche fut autrefois la capitale de toute la Syrie ; elle étoit célèbre par sa magnificence, & ne l'est plus que par ses ruines : elle fut le séjour de plusieurs empereurs, & le premier asyle du Christianisme. Cette ville fut prise sur les Grecs en 638, par un des lieutenans du calife Omar, reprise par Godfroi de Bouillon en 1097, & conquise de nouveau par le Sultan Boudocdari en 1269. Selim I l'arracha aux Sultans d'Egypte ; & les Turcs l'ont toujours conservée depuis. On n'y re-

trouve aujourd'hui, ni les traces du palais de Seleucus, son fondateur, ni celles du temple de la Fortune, tous deux célèbres & tous deux anéantis.

Séleucie fut autrefois une ville presqu'aussi considérable qu'Antioche; elle est encore plus ruinée aujourd'hui. Le tems n'y a respecté aucun monument: il faut en excepter un tombeau de pierre, sur lequel est placée une figure de gladiateur, qui, avec le bras gauche souleve son bouclier, & semble, de la main droite, porter un coup de javeline.

C'est une tradition populaire, que Job a été enterré sur la montagne de son nom; elle est en forme de pain de sucre, & située au milieu d'une plaine peu distante de Magara. Nous vîmes, parmi les ruines de cette ville, un grand monument taillé dans un rocher de marbre: il a différens appartemens, & étoit autrefois orné & soutenu par des colonnes que le tems ou les Barbares ont ruinées. Je passerai sous silence quelques autres tombeaux & plusieurs débris anciens qui ont frappé mes regards, en parcourant les environs d'Alep; mais je ne dois point oublier les vertus de certaine pierre qui se

trouve dans une des rues de cette ville : elle rend, dit-on, à un homme épuisé toute sa vigueur, & à une femme enceinte qui souffre, toute sa tranquillité. Je suis loin d'affirmer l'un ou l'autre prodige.

La Syrie est un climat fort chaud, sur-tout durant quatre ou cinq mois de l'année, pendant lesquels il ne tombe aucune pluie ; & l'on y dort, comme je vous l'ai dit, sur le toît des maisons : l'hiver même est mêlé de chaleur au milieu du jour : les fleurs qu'on voit éclore dans cette saison, la confondent avec le printemps.

Ce pays fournit beaucoup de fruits, mais d'une qualité médiocre : celle du vin lui est encore inférieure ; il excite le sommeil, & provoque plutôt la stupidité que la joie.

Il y a peu de bétail dans toute la Syrie. Nous y remarquâmes une espece de chèvre, dont les oreilles avoient un bon pied de long, avec une largeur proportionnée ; mais ce n'est rien en comparaison de la queue des moutons Syriens : elle est si prodigieusement longue, qu'il la leur faut attacher sur des planches minces, portées par de petit-

tes roues : il est de ces queues qui pèsent jusqu'à cinquante livres.

La gazelle & le lièvre sont ici le gibier le plus commun, & le chameau l'animal le plus utile. La gazelle a la tête, la queue & le poil du chameau, le corps de la biche, & le cri des chévres. Par les jambes qu'elle a plus courtes par-devant que par derrière, elle ressemble au lièvre ; aussi a-t-elle plus de facilité à monter qu'à descendre. Dans un terrain uni, sa légereté est médiocre ; elle tient les oreilles levées au moindre bruit. Cet animal est d'un naturel doux, & s'apprivoise aisément. La race des chevaux a dégénéré dans ce pays. On trouve encore dans les montagnes, & parmi les rochers, quelques hyènes : on dit que cet animal sait parfaitement imiter la voix humaine, & que cet artifice a souvent coûté la vie à des voyageurs qui n'étoient pas sur leurs gardes. Cependant il n'attaque jamais l'homme, sans y être forcé par la faim : il est vrai qu'il n'a pas la même réserve pour les cadavres & pour les troupeaux.

Il est sans exemple de voir dans ces

contrées un chien attaqué de la rage, & cependant rien de plus commun que d'y voir des loups enragés. Quiconque en est mordu, meurt nécessairement de cette maladie. La morsure des serpents, au contraire, n'est point dangereuse : tous fuient devant l'homme ou ne peuvent lui faire de mal. Ceux même qui ont été mordus de la scolopendre & du scorpion, en sont quittes pour un instant de douleur.

Je viens, Madame, à la partie qui m'occupera toujours le plus, à celle des mœurs & des usages. Il faut d'abord vous donner une idée personnelle des Syriens : leur taille est assez régulière, mais moyenne, & leur embon-point médiocre : ils ont communément la peau blanche, les yeux & les cheveux noirs. Les deux sexes ne sont beaux que dans la jeunesse. A peine ont-ils atteint l'âge mûr, que la barbe défigure les hommes, & que les femmes paroissent vieilles ; aussi marie-t-on les filles dès l'âge de quatorze ans, & souvent même plutôt.

Une taille fine est regardée comme une disformité chez les femmes de ce pays ; elles n'épargnent rien pour de-

venir épaisses & grasses : leurs ceintures sont légères, étroites & attachées négligemment ; celle des hommes, au contraire, est fortement serrée par le milieu du corps : ils passent pour n'être ni robustes ni actifs ; ils n'en sont pas moins grands querelleurs, sur-tout parmi le petit peuple ; mais rarement ils en viennent aux mains : on voit une infinité de disputes se renouveler en un jour, & souvent pas un coup porté dans toute une année.

L'amour préside encore moins ici aux mariages, que parmi nous. Le jour de cette cérémonie est la première entrevue des jeunes époux. C'est ordinairement la mère du marié, qui négocie cette alliance. Lorsqu'elle a trouvé une fille qu'elle croit devoir convenir à son fils, la demande en est bientôt faite, le prix fixé, la permission du Cadi sollicitée & obtenue. Il s'agit alors de nommer des parreins de part & d'autre : leur fonction est d'acheter & de vendre la future. Le Maïm, ou prêtre, demande à l'un s'il veut l'acquérir pour telle somme d'argent ; à l'autre, s'il est content de la somme. Sur l'affirmative, il joint leurs mains ; la somme convenue

—
nue

meue est payée, le marché conclu, & la cérémonie terminée par une priere tirée de l'alcoran.

Dès ce moment il est libre au jeune homme d'emmener chez lui sa prétendue ; mais il a toujours soin d'en donner avis à la famille, par un messager. Elle est alors amenée par les parentes de l'un & de l'autre, & conduite dans l'appartement qui lui est destiné. Il en est de séparés, où chaque sexe se divertit jusqu'au soir : ce moment venu, les hommes habillent le marié, & en donnent avis aux femmes ; on le fait entrer dans la cour de leur appartement ; & il est reçu par ses proches parentes qui dansent & chantent devant lui, au bas de l'escalier de l'appartement de son épouse : elle fait la moitié du chemin pour le recevoir ; mais elle n'est pas encore entièrement visible pour lui. Une pièce de gaze rouge la couvre du haut en bas ; & souvent une feuille d'or, découpée en différentes formes, lui cache le front & les joues : elle est reconduite, au haut de l'escalier, par le nouvel époux qui reste seul avec elle.

La loi des Turcs permet jusqu'à quatre
Tome I.

C

tre femmes & autant de concubines ; mais comme les premières s'achetent , il est rare qu'on en prenne plus de deux. Il n'en est pas de même des autres ; leur nombre est souvent dix fois plus grand que la loi du prophète ne le permet. Le mari peut répudier sa femme , quand il lui plaît , & sans en dire la cause ; il peut aussi vendre celles de ses esclaves , qui sont stériles ; & , en général , le sort de toutes les femmes , chez les Turcs , est un véritable esclavage.

Une cérémonie essentielle à la mort d'un Turc , sont les hurlements des femmes ; ils ne cessent que quand le corps est enterré. C'est un autre usage , dès qu'il est enseveli , d'attacher sur le milieu du drap , un petit morceau de la vieille couverture qui servit à Mahomet. Le moment du convoi étant arrivé , quelques officiers & les amis du défunt précédent son cercueil ; des hommes le portent sur leurs épaules : viennent ensuite ses plus proches parens mâles , & après eux les femmes. Les hommes chantent quelques prières tirées de l'alcoran ; les femmes jettent des cris lamentables.

Les tombeaux sont revêtus de pierre, & tournés d'orient en occident : on y place le cadavre sur le côté droit, de maniere qu'il ne soit ni couché ni assis : il faut sur-tout qu'il ait la face tournée vers la Mecque ; & pour empêcher la terre de pénétrer dans le tombeau, on le recouvre avec de longues pierres de travers. L'Iman qui préside à la cérémonie, jette la premiere poignée de terre, prie pour l'ame du défunt, & rappelle aux assistans leur propre fin. Le plus proche parent du mort retourne prier sur son tombeau, le troisieme, le septieme, le quarantieme jour & le jour de l'anniversaire de son trépas. Les femmes vont y jeter des fleurs tous les lundis & les mardis, & demandent au défunt pourquoi il est mort, tandis qu'elles n'épargnoient rien pour lui plaire.

Leur deuil consiste à prendre leurs habilemens les plus foncés en couleur, & un ajustement de tête de couleur de brique ; à quitter leurs bijoux, leurs piergeries ; &, dans le cas de la mort d'un mari, à ne les reprendre que douze mois après. Lorsqu'il s'agit d'un pere, le deuil n'est que de six mois. Une veuve ne peut se remarier qu'après être

restée quarante jours dans la maison, sans sortir & presque sans parler ; elle doit sur-tout marquer beaucoup d'affliction vraie ou fausse.

On trouve, dans cette contrée, quatre sortes de Chrétiens, des Grecs, des Arméniens, des Syriens & des Maronites ou Catholiques Romains. Chaque secte y a un évêque & le libre exercice de sa religion. Les Arméniens, par exemple, sont si exacts à observer le jeûne, qu'ils ne le romproient pas même pour se sauver la vie : ils sont moins rigides sur d'autres articles.

L'usage du voile est commun aux femmes Chrétiennes comme aux femmes Turques : il n'y a que quelque différence dans la maniere de le porter. On permet à quelques-unes des premières, d'aller deux ou trois fois l'année aux jardins : il en est d'autres qui n'y entrent jamais ; mais toutes ont la liberté d'aller au bain, à l'église, chez quelque parent & chez leur médecin.

Autre ressemblance dans les mariages des Turcs & des Chrétiens. Ceux-ci n'ont pas la moindre part dans le choix qu'on fait pour eux ; il a même été arrêté, dès leur enfance, par leurs

parens. Lorsque le tems de le célébrer approche, les parens du prétendu sont invités à un festin chez le père de la fille : on y fixe le jour de la célébration. Là même compagnie se retrouve à souper chez la future, la veille du jour indiqué ; & les parens du jeune homme retournent ensuite chez lui. Il n'a point paru jusqu'alors, quoiqu'on ait fait semblant de le chercher beaucoup : il est obligé, suivant l'usage, de se cacher ; mais à la fin, on l'amene couvert de ses plus méchans habits ; &, après quelques autres cérémonies aussi bizarres, il se couvre de ses habits de nôces. Vers le milieu de la nuit, ses parens munis chacun d'un flambeau, & précédés d'une troupe des musiciens, retournent au logis de la future. On leur en refuse la porte, pour la forme ; & il se fait une espece de combat, où ceux - ci remportent une victoire qui n'étoit pas douteuse. Alors la fille est conduite à la maison de son mari, par deux de ses sœurs ou de ses plus proches parentes ; elle n'y doit pas ouvrir la bouche, quelque chose qu'on lui dise, ni lever les yeux, quelque personne qui entre : cependant elle doit les saluer ; & une

C iiij

feimme assise auprès d'elle , l'instruit de leur arrivée & de leur qualité.

L'évêque préside quelquefois à cette cérémonie ; elle diffère peu , quant au fond , d'avec les mariages d'Europe. L'évêque dîne ensuite ; & lorsqu'il s'est retiré , les divertissemens commencent , pour ne finir qu'au lendemain après dîner ; mais le silence de la nouvelle mariée doit durer encore un mois. Durant tout ce temps , elle ne doit parler à qui que ce soit , excepté quelquefois à son mari ; encore quelques matrones lui en font-elles un scrupule.

Les Maronites permettent assez facilement à leurs femmes de manger avec eux , & même de paroître devant les étrangers ; mais les autres Chrétiens sont moins indulgents ; leurs femmes ne sont guères mieux traitées que leurs domestiques ; elles les servent à table , n'y prennent jamais place , & ne peuvent recevoir aucun homme chez elles ; j'en excepte toutefois leurs parens , les médecins & les prêtres.

Les funérailles de ces Chrétiens n'ont rien de remarquable. Je passe à l'article des Juifs. Il s'en trouve environ cinq mille dans Alep : ils sont , comme par-

tout ailleurs, fort mal-propres & assez mal logés ; leurs mariages ont presque un entier rapport avec ceux des Turcs, excepté que l'on colle les paupières de la mariée avec de la gomme, & que le marié seul a droit de les décoller au tems marqué par l'usage.

Leurs jeûnes sont pénibles, mais ils ne sont pas fréquens. Il est peu de Juifs qui n'entreprendent, une fois dans leur vie, de jeûner depuis le samedi après le coucher du soleil, jusqu'au vendredi suivant à la même heure. Peu y parviennent ; le plus grand nombre y renonce ; & plusieurs périssent dans cette pieuse & insensée tentative.

Je reviens à quelques usages des Turcs d'Alép : leurs repas, j'entends ceux des Turcs aisés, sont ordinairement splendides, mais peu délicats. Du mouton rôti ou cuit avec des herbes, des pigeons bouillis, de la volaille farcie de riz & d'épices ; un agneau entier, garni intérieurement de riz, d'amandes, de pistaches & de raisins ; tels sont les principaux mets qui entrent dans leurs festins. Ceux qui observent leur loi, ne boivent que de l'eau ; mais tous sont gros mangeurs ; &, leur repas fini,

ils en accepteroient un autre, s'il leur étoit offert.

Ils font grand usage du café ; mais ils le prennent sans sucre ni lait. Tous les hommes & même beaucoup de femmes sont ici dans l'usage de fumer à l'excès : les gens les plus distingués ont des pipes de cinq ou six pieds de longueur, & dont les tuyaux sont garnis d'argent. Un autre objet de débauche, c'est l'opium : il bannit la tristesse & réjouit les esprits ; mais au bout d'un certain nombre d'années, il détruit la mémoire, l'imagination & la vigueur : il donne à un homme encore jeune toute la décrépitude d'un vieillard.

Les cafés sont abandonnés à la population. L'amusement de ceux qui ne peuvent décentement les fréquenter, consiste, entr'autres jeux, dans celui des échecs : ils y excellent pour l'ordinaire ; mais ils ne risquent leur argent à aucun jeu ; & l'exemple des Chrétiens n'a pu les séduire.

Ils ont des lutteurs dans leurs fêtes à la maniere des anciens. Ces athlètes se frottent d'huile, & combattent sans autre habillement qu'une paire de caleçons : ils ne manquent pas de force,

mais ils manquent absolument de grace.

En général, les Turcs ont une forte d'aversion pour tout exercice un peu violent. Il s'en faut de beaucoup qu'ils le regardent comme salutaire : j'en excepte les Grands qui s'exercent souvent à lancer le javelot. A l'égard du petit peuple, son caractere est une indolence réelle & une gravité affectée.

Il n'est point ici question de carrosses. Les dames les plus qualifiées marchent à pied, soit dans la ville, soit lorsqu'elles vont à quelque jardin peu éloigné de chez elles. Si le voyage est long, elles sont portées par des mules dans une litiere couverte. Les hommes les plus distingués vont à cheval dans la ville comme à la campagne; ils sont précédés d'un certain nombre de domestiques; & cet usage a peut-être quelque chose de plus noble, que de s'enfermer volontairement dans une boëte ambulante.

On dit que les Syriens ont figuré autrefois dans la littérature : cela peut être vrai; mais rien n'en rappelle le souvenir. On voit souvent ici des négocians, des financiers & des Pachias qui ne savent ni lire ni écrire. Il y a ce-

Cv

pendant à Alep un fort grand nombre de collèges ; mais dans quelques-uns, on n'enseigne absolument rien, & dans les autres fort peu de chose.

Les femmes d'Alep se coiffent singulièrement. Elles ont sur le derrière de la tête un grand bonnet de cuivre, auquel est attaché un mouchoir de toile qui pend négligemment sur l'épaule gauche. Leurs robes de soie ont des manches aussi amples, que celles des Cordeliers, & qui leur tombent jusqu'à mi-jambes ; un des côtés de leur jupon est retroussé près du genou ; mais elles ont des caleçons qui descendent jusqu'aux souliers qui sont de bois, & imitent les sandales de nos capucins.

Encore un mot des femmes. Les vieilles font teindre leurs cheveux en rouge avec l'henna ; & toutes se noircissent les sourcils avec une composition qu'on appelle *harrat*. L'henna leur fait encore à peindre leurs pieds & leurs mains ; sa couleur devient jaune & désagréable : cependant l'usage en est ici universel. Une autre méthode est de tracer sur les pieds & les mains des femmes, des roses & autres figures : la teinture en est d'un verd foncé ; mais

elle change & devient aussi insupportable que la premiere. On voit aussi des vieillards qui se noirçissent la barbe, pour paroître plus jeunes : ces usages sont suivis par tous les habitans de cette contrée. La différence de religion ne les empêche point de s'accorder sur ces bagatelles ; & ils ne s'accordent pas moins sur l'attachement aux cérémonies extérieures du culte ; mais les uns & les autres en négligent le fond ; & on peut leur appliquer à tous ce que certain Mufti disoit des Turcs, que pour en faire un portrait véritable, il faut les peindre tous différens de ce qu'ils paroissent.

Je suis, &c.

D'Alep, le 28 Novembre 1735.



Cvj

L E T T R E I I I

*DAMAS, LE MONT LIBAN,
Balbec, &c.*

J E ne quitte point encore la Syrie; Madame : il me reste même à vous entretenir de ce qu'elle a de plus curieux & de plus célèbre. Je commence par Damas, capitale de tout le pays. Après l'avoir été long-tems d'un royaume de son nom, elle fut soumise par Omar, successeur de Mahomet, & prise sur les Mamelucs en 1516, par le Sultan Selim I. Depuis ce tems, elle est restée aux Turcs. Damas paroît n'avoir pas plus de deux milles de longueur : ses rues sont étroites & ses maisons bâties de briques cuites au soleil ; c'est moins la pierre qui manque dans ce canton, que l'activité à ses habitans. Du reste, chaque maison renferme une ou plusieurs fontaines garnies de marbre, des appartemens somptueux, dont les plafonds & les panneaux sont richement peints ou dorés, &c, pour l'or-

LE MONT LIBAN, &c. 61
dinaire, une cour quarrée & fort grande, qu'environne une galerie plus ou moins ornée, mais qui l'est toujours beaucoup chez les citoyens opulens. La richesse des ornemens & la pauvreté de l'édifice offrent le contraste le plus frappant & le plus bizarre.

Les Turcs ont fait une mosquée de l'église de S. Jean-Baptiste. C'est un édifice considérable; mais nul Chrétien n'y entre: il ne leur est pas même permis de la fixer. On y conserve le chef de S. Jean & quelques autres reliques toutes enfermées dans un lieu particulier. Ce lieu est réputé si saint, qu'un Turc laïque qui oseroit y pénétrer, feroit puni de mort. Il régne, à ce sujet, chez les Musulmans, une tradition assez singulière; c'est que J. C. doit, au jour du jugement, descendre dans cette mosquée, & Mahomet dans celle de Jérusalem.

Je vous parlerai peu du château de Damas; c'est un bâtiment vaste, mais rustique, & qui contribue plus à fortifier la ville qu'à l'embellir.

Rien de plus délicieux que les environs de cette capitale. Mahomet les ayant apperçus du haut d'une monta-

gne , ne voulut point y descendre. Il s'éloigna en disant : il n'y a qu'un seul paradis destiné pour l'homme ; le mien ne sera pas de ce monde. On visite sur-tout , avec une sorte de vénération , le champ de Damas. C'est une belle & vaste plaine où l'on prétend que le premier homme fut créé. Vous ne doutez pas , Madame , que je n'aie voulu la parcourir à mon tour. Je comparois le nouvel Eden , avec l'idée qu'on nous a laissée de l'ancien. Je donnois libre carrière à mon imagination. Peut-être , disois-je , est-ce-là que le serpent fit sa harangue ; peut-être est-ce ici qu'Adam fut séduit par Eve. J'aurois voulu appercevoir quelques rejettons de l'arbre dont le fruit a causé tant de maux : je cherchois de l'œil ces berceaux où le premier homme & la première femme parloient d'amour si tendrement , si on en croit Milton ; enfin je voyois mal ce qui se trouvoit réellement sous mes yeux , pour m'occuper de ce qui n'y étoit pas.

Non loin du champ de Damas , on trouve un grand hôpital accompagné d'une mosquée magnifique & quelques autres bâtimens dignes d'arrêter les re-

gards. La maison d'Ananie, dont il est fait mention dans les Actes des Apôtres, existe encore. On y voit un autel pour les Chrétiens & un lieu de priere pour les Turcs : c'est ce qu'elle offre de plus remarquable. L'endroit où S. Paul se reposa quelque tems après sa vision, est indiqué par un petit édifice de bois, ou, pour mieux dire, par l'autel que cet édifice renferme.

La ville de Damas est entourée de jardins très - vastes, mais plantés sans ordre & sans art. Un autre point les distingue des nôtres, c'est qu'on y trouve des fruits. C'est aussi aux environs de de cette ville, que se voit la montagne sur laquelle on prétend qu'Abel fut massacré par Caïn. Chaque pas que l'on fait dans cette contrée, rappelle à l'esprit quelque passage de l'Ecriture ; aussi m'étois-je muni d'une Bible, à l'exemple de ce voyageur qui visitoit la Troade, l'Iliade à la main.

Je fis connoissance avec un médecin François qui voyageoit par curiosité. Il avoit rendu au Pacha de Damas un service important ; cela nous valut la protection de cet officier. Le médecin que je nommerai désormais *le Docteur*,

n'avoit point encore vu le Liban , & vouloit visiter Balbec. Je fus chariné de profiter d'une telle occasion. Nous partîmes , après avoir pris les précautions qu'exige cette tournée ; & nous séjournâmes à Sidonia , ville bâtie par Justinien : elle est située sur le sommet d'un rocher , & n'offre rien de fort remarquable. Il faut en excepter ses vins , de même qu'un couvent habité par vingt moines Grecs & environ le double de religieuses. Un seul mur les enferme , & aucune clôture ne les sépare.

Il est peu de montagnes plus célèbres que celle du Liban : il n'en est aucune dont l'Ecriture fasse aussi souvent mention. C'est aujourd'hui la demeure du plus grand nombre des Chrétiens Maronites , c'est-à-dire , de ceux qui suivent le rit latin : on y voit une multitude de chapelles & une multitude de monastères. Je ne m'arrêterai qu'à celui de Canubin , fameux par son ancienneté ; c'est le siége & la demeure ordinaire du patriarche des Maronites. Le bâtiment est vaste , mais peu régulier ; il est en partie pris dans le rocher ; & l'église y est entièrement pratiquée : elle n'a environ que vingt-cinq pas de

long sur dix ou douze de large : peut-être est-ce le seul endroit dans tout le Levant , où l'usage des cloches soit permis. Les Turcs n'en peuvent supporter le son ; & ils ne laissent subsister les cloches de Canubin , que parce qu'ils ne sont point à portée de les entendre.

Les moines de ce couvent sont au nombre d'environ quarante : ils se disent de l'institut de S. Antoine ; mais ils suivent la règle de S. Basile : leur maniere de vivre est très-austere ; ja mais ils n'usent de viande ; & les étrangers qui les visitent , sont obligés d'imiter leur abstinence. J'appris que la pauvreté n'entroit pour rien dans cette réforme. Le domaine du patriarche & du monastere est considérable & bien employé ; ce qui excède les besoins des religieux , sert à pratiquer l'aumône & l'hospitalité : ce n'est pas là même l'unique point qui fasse souvenir que ces bons solitaires habitent le berceau de l'église.

On nous conduisit à la Grotte de sainte Marine , vierge qui a long-tems vécu parmi les religieux de Canubin. Vous présumez facilement que son sexe étoit ignoré : en voici une preuve. Cer-

taine fille de mauvaise vie accoucha d'un garçon , & jugea à propos d'accuser le frere Marin d'en être le pere. Le silence du prétendu religieux parut aux autres un aveu de son crime : il fut chassé de la maison & condamné à nourrir cet enfant qui lui étoit si gratuitement attribué. La Sainte obéit ; & ce ne fut qu'après sa mort , qu'on reconnut son innocence & l'excès de sa charité.

Nous visitâmes plusieurs hermitages , & nous en omîmes une plus grande quantité. Le Maronite qui nous guidoit , nous assura que le nombre des grottes autrefois habitées , alloit à plus de huit cens. Toutes aujourd'hui sont inutiles ; & je doute qu'elles redeviennent jamais nécessaires. Chaque siècle a ses usages , même en matière d' zèle & de piété. On est aujourd'hui persuadé qu'il n'y a pas moins de mérite à se rendre utile aux hommes , qu'à les fuir.

Nous parvînmes enfin à la forêt des Cedres. Vous scavez , Madame , combien ces arbres sont fameux dans l'Ecriture : ils ont fourni de fréquentes allusions aux prophetes & aux autres écrivains Hébreux.

Les cedres fleurissent dans la neige

& occupent une partie très-élévée de la montagne du Liban. La grosseur des plus anciens est prodigieuse ; mais leur tronc principal a peu de hauteur. A cinq ou six pieds de terre , il se divise en cinq ou six autres troncs qui , pris à part , formeroient chacun un gros & grand arbre : leur feuillage ressemble à celui du geniévre , qui est , dit-on , le cedre de France : il a donc bien dégénéré dans nos climats. Les plus gros cedres du Mont Liban sont au nombre de vingt. Nous en vîmes une plus grande quantité de moindres , & encore plus de fort petits. La cime de ces derniers s'élève en pyramide , comme le cyprès ; au contraire , celle des grands cedres s'élargit & forme un rond parfait : ils sont les seuls qui produisent du fruit ; & ce fruit ressemble à la pomme de pin , excepté que la forme en est plus grosse & la couleur plus rembrunie. Ces pommes de cedre contiennent une espece de baume épais & transparent qui , dans un certain tems de l'année , tombe goutte à goutte : il sort aussi du cedre même une résine odoriférante. Je ne dois pas oublier un fait qui m'a été certifié ; c'est que les rameaux des

plus grands de ces arbres , qui , dans la belle saison , forment une espece de roue ou de parasol , se resserrent à la chute des neiges , dressent leur pointe vers le ciel , & prennent ensemble la figure d'une pyramide : on ajoute que la nature leur inspire ce mouvement , pour les mettre à portée de résister au poids de la neige qui autrement les accableroit. Je ne vous garantis point cette espece de prodige ; mais on ne paroît pas en douter sur les lieux.

Nous achevâmes de traverser la montagne du Liban ; & après en avoir franchi une autre , qui fait partie de l'Anti-Liban , nous nous trouvâmes dans la plaine de Bocat. C'est à l'une de ses extrémités , qu'est située la ville de Balbec que nous allions visiter : elle est gouvernée par un Aga , à qui nous remîmes des lettres du Bacha de Damas. Ces deux officiers vivoient depuis quelque tems en bonne intelligence ; & nos lettres nous valurent une réception favorable. Nous choisîmes pour logement la demeure d'un curé Maronite ; car on trouve dans cette ville des Chrétiens Maronites , des Chrétiens Grecs & même des Juifs. Le nombre des

Habitans, en général, est d'environ cinq mille; mais il fut beaucoup plus considérable autrefois: aussi la meilleure partie de son terrain est-elle entièrement négligée: j'en excepte une foible portion qu'on a convertie en jardins.

Les amateurs d'antiquités trouvent ici de quoi se satisfaire: il est peu de villes qui offrent des restes aussi magnifiques. Ce qui a fixé d'abord notre attention, fut un bâtiment vaste & à demi-ruiné, qu'on appelle *le château de Balbec*: sa forme extérieure est celle d'un quarré long: il a pour première entrée un portique dont l'escalier est entièrement détruit. Ce portique étoit garni d'une colonnade dont il ne reste que les piedestaux: il contient trois portes qui toutes conduisent à une cour exagone; & de cette cour, on passoit à une autre quarrée. Les bâtimens qui entouroient l'une & l'autre, avoient environ quarante-cinq pieds de hauteur sur cent dix de large & quatre-vingt-cinq de long; mais les édifices de la dernière surpassoient les autres en magnificence. Nous remarquâmes fur-tout les ruines d'un troisième bâtiment qui a dû faire le principal corps de ce palais;

il étoit environné de colonnes dont la grosseur & la hauteur surpassoient toutes les dimensions ordinaires : leur fust étoit composé de trois pièces étroitement unies , mais sans qu'on ait eu recours au ciment : il n'a même été employé dans aucun des édifices dont j'ai à vous parler : on y suppléoit par des barres de fer , pour lesquelles on avoit creusé des trous dans chaque pierre. Ces barres avoient communément un pied de long ; elles contribuoient à la solidité du bâtiment ; & l'on a vu des colonnes brisées dans leur fust , sans que leurs jointures aient pu être séparées.

Il régne , sous ce vaste monument , des voûtes qui en remplissent toute l'étendue. Nous eûmes l'audace d'en parcourir la meilleure partie. Figurez-vous me voir , Madame , un flambeau à la main , marcher , en chancelant , sur des décombres , m'arrêter où le Docteur s'arrêtait , écouter ses observations , lui faire les miennes , & ne sortir enfin de ce tombeau , qu'après avoir risqué mille fois d'y demeurer. Ces voûtes communiquent les unes aux autres , & sont composées de grandes pierres brutes dans un goût rustique.

A quelque distance du palais, est
situeé un temple moins vaste, mais aussi
magnifique & mieux conservé : sa for-
me est celle d'un quarré long. Il régne,
dans tout le pourtour de ses murailles,
un péristile composé de quarante colon-
nes, savoir, douze sur chaque côté,
huit sur le derrière & autant sur le de-
vant du portail. Ce portail offre lui-
même deux rangs de colonnes & trente
pieds de profondeur. La hauteur de
chaque colonne est de cinquante-deux
pieds, & le diamètre, de six : l'escalier
qui conduissoit au vestibule du tem-
ple, est entièrement ruiné. Cet édifice
a deux autres escaliers à son entrée : il
a cent pieds de profondeur en dedans
& la même largeur que son vestibule,
c'est-à-dire celle de soixante-quinze
pieds.

Vous êtes surprise de me voir entrer
dans tous ces détails ; mais le Docteur
ne nous fit pas grace d'un pouce. Il
faut l'avouer ; le temple de Balbec est
bien digne de cet excès d'attention :
sa magnificence intérieure répondait à
celle du dehors : un double rang de
colonnes cannelées, d'ordre corinthien,
soutiennent la nef qui est accompagnée

d'une espece de chœur & de deux bas côtés. Ces colonnes sont isolées & au nombre de douze, c'est-à-dire, qu'il s'en trouve six de part & d'autre : d'autres colonnes engagées d'un tiers dans le vif du bâtiment, sont opposées à celles de la nef, & offrent les mêmes proportions & les mêmes ornemens. Le reste du mur est occupé par des niches destinées, sans doute, à placer les statues des dieux ou des héros de l'antiquité. A l'égard du chœur, ses ornemens répondent à ceux de la nef; mais il est plus élevé, & l'on y monte par treize degrés de marbre : tout enfin, dans cet édifice, annonce & la magnificence de son fondateur & le bon goût du siècle où il fut construit.

Un autre point digne de remarque, c'est la grosseur des pierres qui ont servi à bâtier les monumens dont je viens de vous parler. On a observé que trois pierres seules formoient, à l'un des murs du palais, une longueur de plus de cent quatre-vingt pieds, c'est-à-dire, que celle de chaque pierre est d'environ dix toises. On voit encore dans une carrière de marbre plusieurs blocs qu'on y avoit taillés, sans les employer : quelques-uns

ques-uns portent jusqu'à soixante-dix pieds de longueur, sur une largeur & une épaisseur d'environ quatorze. Je l'avoue, je suis toujours surpris que la force ou l'industrie humaine ait pu transporter au loin de pareilles masses.

Il me reste, Madame, à vous parler d'un second temple, bien moins considérable que l'autre : sa forme est circulaire, & son diamètre d'environ trente-deux pieds. C'est une espece de dôme partagé en deux étages dans sa hauteur : il est d'ordre Corinthien en dehors ; mais, dans l'intérieur, cet ordre se trouve mêlé avec l'Ionique. Partout, le fust de ses colonnes est d'une seule pièce ; & il régne une colonnade autour de toute sa circonférence. La partie inférieure de cet édifice est aujourd'hui une église à l'usage des Chrétiens Grecs : leurs prêtres l'ont dédiée à sainte Barbe ; ils disent que ce bâtiment est la tour où cette sainte fut enfermée. Ils ont aussi, je ne sais pourquoi, gâté toute l'architecture & la sculpture du dedans ; elle étoit de marbre, & ils l'ont couverte de plâtre ; ce qui prouve que leur goût n'est guères moins déréglé que leur imagination.

Telles sont les principales antiquités qu'on trouve encore à Balbec. Il est surprenant que leur date ne soit pas mieux connue. L'ordre Dorique & Corinthisien qui régnaient dans ces bâtiments, prouvent qu'ils furent construits sous la domination des Grecs, ou même sous celle des Romains. Le Docteur balança ces deux opinions, se détermina pour la dernière, & prouva très-bien qu'Antonin le Pieux étoit le vrai fondateur du principal temple & du palais de Balbec ; mais un Rabbin que nous visitâmes, nous assura que Balbec avoit été fondée par Salomon ; que le palais qui existe encore en partie, est le même que ce prince fit bâtir pour la fille du roi d'Egypte, qu'il avoit épousée. Ce palais, ajouteoit-il, n'est autre chose que la maison du Liban ou la tour du Liban, qui regardoit Damas, & dont l'Ecriture parle souvent.

Pour les Grecs, ils soutiennent que Balbec est l'ancienne Nicomédie ; ils en apportent pour preuve cette prétendue tour de sainte Barbe, dont je viens de parler. Il est vrai que la Sainte fut martyrisée à Nicomédie ; mais cette ville subsiste encore aujourd'hui assez

proche de Constantinople ; & la tour où sainte Barbe fut enfermée , n'a certainement pas été transportée à Balbec.

On disoit autrefois , que Vénus avoit établi sa cour dans cette ville ; qu'elle y distribuoit les graces & la beauté. Les femmes de Balbec passoient , en effet , pour les plus belles de toute l'Asie ; elles étoient en même tems les plus galantes. Ce n'est pas la même chose aujourd'hui : leur vertu semble s'être accrue aux dépens de leurs charmes ; elles sont devenues & plus sages & moins belles. On n'y retrouve pas non plus ce grand nombre d'excellens musiciens qui , dit-on , s'y voyoient autrefois : tous ces talens ont disparu avec la beauté des femmes.

Nous quittâmes cette ville , comblés des politesses de l'Aga : il nous donna même une escorte & des guides qui nous conduisirent par une route opposée à celle que nous avions d'abord suivie ; elle offrit de nouveaux objets à notre curiosité ; & nous les cherchions , lorsqu'ils ne se présentoient pas. Je ne vous citerai point tous les lieux que nous visitâmes. En voici un qui mérite toute la vénération d'un antiquaire ; c'est le bourg de Ban. Le Docteur m'apprit

Dij

qu'on le croyoit bâti sur les ruines de la premiere ville du monde : il est situé dans la région Giobbet , à l'orient de Tripoli. Tout ce pays est bien arrosé , bien cultivé & habité par les seuls Maronites : quantité d'habitans , hommes & femmes , y parlent encore le syriaque ou le chaldéen. Cette langue n'est cependant guères en usage chez les Maronites , que dans le service divin ; la langue vulgaire de tout le Liban est l'Arabe. On trouve dans cette même contrée les restes de la ville de Hadet , célèbre par la valeur de ses habitans & par le siége qu'elle soutint durant sept années entieres contre les Sarazins.

Non loin de-là se trouve un canton délicieux , orné de jardins & de vergers , entre-coupé de ruisseaux. La douceur de l'air qu'on y respire , y fait régner un printemps presque continual. C'est - là qu'est situé le bourg d'Eden , où les Chrétiens orientaux croient que ce fut autrefois le paradis terrestre. Si leur opinion est vraie , mes recherches auprès de Damas ont été doublement chimériques.

Les habitans du Liban étoient autrefois soumis à un prince Chrétien de leur

nation : sa maison étant éteinte, c'est le Pacha de Tripoli, qui dispose aujourd'hui de ce gouvernement ; mais il a toujours soin d'y nommer un seigneur Maronite. J'appuierai peu sur les mœurs de ces Chrétiens isolés : ils sont, pour l'ordinaire, pauvres & ignorans ; mais ils exercent l'hospitalité avec zèle & envers tout le monde ; vertu qui leur est commune avec tous les peuples d'Orient. La pauvreté des Maronites n'est pas même universelle. Ceux qui habitent certains cantons du Liban, jouissent des richesses que produit l'abondance. Ces lieux sont fertiles en bled, en fruits de toute espèce, en pâtures, en oliviers, en excellent vin, en mûriers pour les vers à soie, &c. Les mûriers, les oliviers, les vignes même offrent par-tout un plan exact, un coup d'œil régulier : la grosseur des raisins est extraordinaire, & leur qualité admirable. Voici quelque chose de plus rare encore ; c'est que dans cette contrée, on ne connaît, pour ainsi dire, ni la mauvaise foi, ni le larcin, ni les procès, ni les peines afflictives, ni surtout les délits qui méritent ces sortes de châtiments. J'ai cherché la raison de ce

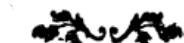
D iiij

78 DAMAS, LE MONT LIBAN, &c.
phénomene, & je crois l'avoir trou-
vée. Les Maronites sont des Chrétiens
séparés de tous leurs semblables ; ils ont
pour voisins & pour ennemis les Turcs
& les Arabes. Rien n'entretient mieux
la concorde & l'équité chez un peuple,
que des ennemis injustes & puissans.
Si les Maronites habitoient certains can-
tions de l'Europe, ils feroient, sans
doute, comme les Chrétiens qui ne
craignent ni les Arabes ni les Turcs.

J'oubliais de vous dire que les prê-
tres Maronites sont mariés : il en faut
excepter les moines. J'ai dîné avec un
curé & toute sa famille qui étoit nom-
breuse. Ils suivent cependant le rit latin ;
mais ils en ont retranché le célibat des
prêtres. On dit qu'ils n'en sont que plus
actifs à remplir leurs autres devoirs.

C'est à Palmyre, Madame, que je
vous écris cette lettre. Nous y sommes
arrivés depuis quelques jours. Cette
ville mérite une relation particulière ;
aussi fera-t-elle le sujet d'une autre Lettre
que je joindrai à celle-ci.

De Palmyre, ce 17 Février 1736.



LETTRE IV.

PALMYRE.

JE continue, Madame, à vous promener parmi des ruines. Daignez cependant ne point vous rebuter. Ces débris sont à-peu-près les seules richesses de ces contrées ; mais les possesseurs de ces trésors n'en sont ni moins misérables, ni moins étonnés du prix que nous y attachons. A peine ont-ils jamais bien envisagé ces précieux restes qui nous attirent de si loin, qui nous exposent, pour les voir, à tant de fatigues & de périls.

Le Docteur me prévint sur ceux qui nous attendaient, avant que d'arriver à Palmyre. Un vaste désert nous séparoit de cette ville fameuse : nous risquions d'être pillés par des partis Arabes. Il est vrai que l'escorte que nous donna le gouverneur de Balbec, nous rassura. Je vous épargnerai le détail de certains préparatifs indispensables ; ils se supposent d'eux-mêmes, lorsqu'il s'agit d'une route pareille à celle que nous

Div.

allions suivre. Après avoir traversé les gorges stériles de l'Anti - Liban , nous nous arrêtâmes à Cara , village assez considérable & moins ruiné que quelques autres qui l'avoisinoient. Il n'est point rare de trouver dans ces contrées, des villages sans habitans, & des habitans qui manquent d'asyle. Chacun d'eux ne seine qu'à proportion de ce qu'il lui faut pour vivre ; & quand la récolte manque , il est constraint d'aller vivre ailleurs ou de périr de misère. Le mauvais gouvernement des Turcs est la source de tous ces abus : il anéantit la population que leur prophète avoit , dit-on , si fort à cœur.

Il faut , Madame , avoir une vocation bien décidée , pour supporter l'ennui du désert qui mene jusqu'à Palmyre. C'est une vaste plaine où l'on n'appérçoit que du sable , sans y trouver une goutte d'eau. Heureusement nous en avions fait provision , tant pour nous que pour nos chevaux & bêtes de somme. Au bout de cette plaine est un aqueduc ruiné , qui anciennement conduisait l'eau à Palmyre. Plusieurs tours quarrées qu'on apperçoit ensuite , attirent mes regards. Le Docteur m'ap-

prit que c'étoit la sépulture des anciens habitans de cette ville. Ces monumens suffiroient seuls pour nous donner une très-haute idée de son antique opulence ; mais que sont-ils en comparaison de ce que nous vîmes plus loin , c'est - à - dire , des ruines de Palmyre même ? Quel magnifique amas de bases , de colonnes , des chapiteaux , les uns renversés & accumulés , les autres debout ! Tous ces riches débris sont de marbre blanc , & les colonnes , d'ordre Corinthien ; elles forment le coup d'œil le plus imposant , le plus extraordinaire qu'il soit possible d'imaginer. Les misérables cabanes qui servent d'asyle aux modernes habitans de Palmyre , achevent de relever la magnificence de ces ruines anciennes : jamais il n'y eut de contraste plus frappant & plus bizarre. Pour vous en former une idée , rappellez-vous , Madame , les chétives masures qui masquent honteusement à Paris le superbe péristile du Louvre *.

* Dans le tems où écrivoit notre voyageur , on n'avoit pas encore dégagé cette

Ce fut toutefois dans ces cabanes qu'il nous fallut habiter. Quelques jours de repos nous eussent été fort salutaires ; mais le Docteur étoit encore plus curieux que fatigué : il commença ses recherches dès le jour suivant, & je l'accompagnai : j'étois bien-aisé de profiter de ses remarques & de pouvoir lui faire des questions. Ne soyez donc point surprise, Madame, si je parleme cette Lettre de quelques détails scientifiques : c'est à lui seul que vous en ferez redouble. Je commence par ce qui regarde l'ancien état de Palmyre.

Son origine, nous dit le Docteur, est très-incertaine : on croit cependant pouvoir l'attribuer à Salomon, roi des Juifs. Il la fit, dit-on, bâtir sur les lieux mêmes où son pere tua le géant Goliath : c'étoit, sans doute, pour éterniser le souvenir de cette victoire. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on trouve dans le premier Livre des Rois, que

magnifique colonnade des voiles honteux qui la déroboient à la vue. C'est à M. le marquis de Marigny que le public doit le plaisir de contempler, sans obstacle, les beautés de cet admirable édifice.

Salomon bâtit une ville dans le désert, & la nomma *Tedmor*. On lit, de plus, dans Joseph, que, quelques siècles après, les Grecs & les Romains avoient donné à cette ville le nom de *Palmyre*, mais que les Syriens lui conservoient toujours son premier nom. Les habitans actuels nous montrèrent, entr'autres particularités, le ferrail de Salomon, le tombeau de sa concubine favorite, &c, & nous dirent : Toutes ces choses ont été faites par Salomon, fils de David, avec le secours des esprits.

Cette ville paroît avoir été connue fort tard des Romains & des Grecs ; mais c'est à eux seuls, sans doute, qu'il faut attribuer la meilleure partie de ses plus beaux édifices. L'ordre Corinthien qui s'y fait par-tout remarquer, en est une preuve : cet ordre étoit ignoré de Salomon & de ses architectes.

La ville de Palmyre est, ou, pour mieux dire, fut très-avantageusement située : son sol est fertile, quoiqu'un désert vaste & sablonneux l'environne de toutes parts : il la sépare en quelque sorte, du reste du monde ; ce qui fit qu'elle conserva très-long-tems sa liberté. Les Romains & les Parthes briguoient même

Dvj

son alliance , lorsqu'ils vouloient se faire la guerre ; mais ellē ne fut jamais plus illustrée , que sous la fameuse reine Zénobie. Cette époque fait trop d'honneur à votre sexe , pour n'en pas rappeler ici quelques circonstances.

Zénobie se disoit issue du sang royal d'Egypte , & comptoit Cléopatre au nombre de ses ancêtres ; mais elle n'hérita point des foiblesses de cette reine. Jamais femme , au contraire , ne fit voir un courage plus mâle , ni plus d'antipathie pour la mollesse & le repos : elle faisoit souvent plusieurs lieues à pied , à la tête de ses soldats ; elle suivit Odenat , son mari , dans toutes les batailles qu'il livra aux Persans , aux Goths & aux autres ennemis des Romains dont il avoit embrassé l'alliance. Les services qu'il leur rendit , le firent associer à l'empire avec Gallien. Cet Odenat étoit né à Palmyre ; mais on ignore son rang & sa famille. Il mourut assassiné ; & quelques ennemis de Zénobie firent courir le bruit qu'elle avoit consenti à cette mort , ainsi qu'au meurtre d'un fils qu'Odenat avoit eu d'un premier mariage. Ce qu'il y a de certain , c'est que Zénobie ayant pris les rênes

du gouvernement sous le nom des enfans qu'elle-même avoit eu d'Odenat, son premier soin fut de rompre avec les Romains : elle attaqua & défit les troupes qu'ils envoyoient contre les Persans ; & cette victoire la mit en possession de la Syrie & de la Mésopotamie. Elle fit plus ; elle s'empara de l'Egypte qu'elle regardoit comme son patrimoine ; elle y joignit la meilleure partie de l'Asie mineure ; mais elle succomba sous la fortune & les efforts d'Aurélien. Cet empereur l'ayant vaincue dans deux batailles, vint l'assiéger jusques dans Palmyre , sa capitale. Aurélien lui fit faire quelques propositions d'accommodement : elle les rejeta avec haine, avec mépris ; mais ayant été faite prisonniere , toute sa fierté se démentit ; elle porta même la foiblesse jusqu'à trahir ses plus zélés partisans , & entr'autres , le célèbre Longin , auteur du Traité du Sublime , dont Boileau nous a donné la traduction. Elle l'accusa de lui avoir dicté la lettre qui avoit si fort irrité l'empereur. Ce prince le fit mourir ; mais on doit ajouter que le rhéteur mourut en héros , tandis que l'héroïne se détermina à vivre en esclave. Zénobie

consentit à servir d'ornement au triomphe d'Aurélien : elle se maria ensuite aux environs de Rome , & eut des enfans qui vécurent dans l'oubli , comme elle-même y vivoit alors : ainsi cette reine qui se vantoit d'être issue du sang de Cléopatre , ne la prit cependant pour modele , ni durant sa vie , ni à sa mort. Il est tems de revenir à l'état actuel de Palmyre.

Cette ville est , d'un côté , commandée par une file de montagnes ; & de l'autre , elle commande à une vaste plaine. On voit sur ces montagnes , quelques restes de monumens funèbres , qui donnent une idée magnifique de ce qu'ils furent autrefois. Un des plus grands avantages de Palmyre est l'abondance de ses eaux ; elles fertilisent son terroir , tandis que tout ce qui l'environne , est aride & inculte.

Je le répète , Madame ; on ne peut envisager les superbes ruines de Palmyre , sans être ému , sans éprouver un subit enthousiasme , un mélange d'étonnement & d'admiration. C'est particulièrement ce que je ressentis à l'aspect d'un temple du Soleil , dont , à quelques ruines près , l'ensemble subsiste.

encore. On a prétendu que la disposition de colonnes de cet édifice & de quelques autres, jointe aux entablemens qu'on y suppose avoir été & qui n'y sont plus, ont été la source où Perrault a puisé l'idée de son péristile. Je n'en scçais rien, non plus que ceux qui ont hazardé ce fait. Il ne paroît même y avoir nul rapport direct entre aucun monument de Palmyre & cette façade admirable. Les anciens n'ont jamais employé la double colonne qui produit un si bel effet au Louvre : peut-être même n'ont-ils jamais connu les voûtes plates, dont la forme est si agréable & la construction si ingénieuse. Quoi qu'il en soit, la magnificence du temple du Soleil prouve que les Palmyréniens avoient une grande vénération pour cet astre. On dit que cet édifice ayant été fort endommagé par les soldats Romains, dans le tems qu'Aurélien prit la ville, cet empereur assigna, pour le réparer, trois cent livres pesant d'or, tirées des trésors de Zénobie, & dix-huit cent livres pesant d'argent; qui devoient être levées sur le peuple, sans compter les bijoux de la couronne; mais les Turcs, moins dévoués au soleil qu'à la lune,

moins partisans des arts que des armes ; ont depuis fait de ce temple une place forte : ils l'environnerent en partie d'un fossé & substituerent une tour quarrée à son principal portique.

Un autre monument digne d'être comparé au premier, est un mausolée qui a maintenant plus de 1750 ans d'antiquité. Une inscription que le Docteur m'expliqua, porte qu'il fut bâti par Jamblique, fils de Mocimus, pour servir de sépulture à lui & à sa famille : c'est donner une haute idée de l'opulence de ce particulier. Il paroît d'ailleurs, que le principal soin des habitans de Palmyre étoit d'orner & d'embellir leur ville. Ce qui étonne, c'est de n'y rencontrer aucunis restes, soit d'un théâtre, soit d'un cirque ou de quelqu'autre endroit destiné aux jeux publics. On scâit quel étoit le goût des Grecs & des Romains pour ces sortes de spectacles : on ne peut guères douter qu'ils n'ayent eu lieu à Palmyre. Pourquoi donc ne reste-t-il aucune trace des monumens qui leur furent consacrés ? Sans doute, Madame, qu'il en étoit dans cette ville comme dans notre capitale. Supposez-la, pour quelques instans, réduite au même

état que Palmyre, on y verroit des ruines qui immortaliseroient & notre architecture & la magnificence de nos Souverains; mais quels vestiges pourroient faire souvenir qu'on eût jamais représenté à Paris *Cinna*, *Armide*, le *Misanthrope*? Ne croîroit-on pas plutôt que cette ville qui entretient régulièrement trois grands spectacles, n'auroit jamais eu que des jeux de paume?

Je demandai au Docteur quelle avoit pu être la source des richesses de Palmyre, située, comme elle l'étoit, au milieu d'un désert? Il m'apprit que cette situation avoit été la cause même de son opulence. On ne peut douter, ajoûta-t-il, que ce ne fût la grande route pour aller aux Indes, avant que les Portugais eussent découvert le Cap de Bonne-Espérance: c'étoit donc nécessairement un séjour très-fréquenté. Joseph dit quelque part, que l'abondance d'eau qui se trouvoit dans ce lieu, tandis que les environs en étoient dépourvus, fut ce qui détermina Salomon à faire bâtir sur ce terrain, préférablement à tout autre; en un mot, le désert étoit pour Palmyre une source de richesses, & un gage de sûreté..

C'est aussi par cette raison, qu'il subsiste encore à Palmyre un si grand nombre de ruines : il n'y a, dans les environs, aucune ville où on ait pu les employer à d'autres usages. Ces ruines occupent un espace d'environ trois milles : je doute que ce terrain ait renfermé toute la ville dans son état le plus florissant : il y a toute apparence qu'elle couvrait un canton de terre voisin d'environ dix milles de circuit. Les Arabes nous apprirent qu'on ne scauroit y creuser en aucun endroit, sans y trouver des fondemens & des débris. On apperçoit sur le sommet d'une des plus hautes montagnes qui avoisinent Palmyre, un vieux château peu digne, en apparence, d'exciter la curiosité ; mais celle du Docteur s'excite encore à moins. Il osa franchir un chemin difficile & escarpé : j'imitai son exemple, & nous arrivâmes aux pieds de cet édifice qui n'a rien que de très-ordinaire. Ce château n'est qu'une espece de fort qu'on nous dit avoir été bâti par un fils de l'émir Facardin, tandis que son pere étoit en Europe. Le fossé de cette forteresse est à sec, de même qu'un puits qu'on avoit creusé dans le roc. Après avoir examiné

ce trou, (car il falloit bien examiner quelque chose) nous songeâmes à redescendre ; & je le fis si mal-adroitement, que le pied m'ayant glissé, je roulai presque jusqu'au bas de la montagne : ce ne fut pas sans m'être meurtri en divers endroits : je me trouvai même hors d'état de regagner à pied notre cabane ; il fallut m'y transporter.

Le mal que je m'étois fait, me prœcura quelques jours de repos ; après quoi, je me trouvai en état de me livrer à de nouvelles fatigues. Le Docteur qui m'avoit assez régulièrement tenu compagnie, avoit cependant achevé toutes ses recherches ; mais il les recommença très-volontiers, & autant par goût que par complaisance.

Il me conduisit à la source du principal ruisseau qui arrose ce canton : elle sort du pied des montagnes & fournit un canal d'eau vive d'un pied de profondeur sur trois de large ; mais au bout d'un petit espace, il se perd dans le sable : ce qui n'arrivoit pas au tems de la splendeur de Palmyre. On voit même, par une ancienne inscription gravée sur un autel consacré à Jupiter, que le soin de ce ruisseau étoit alors

confié à certains officiers qu'on élisoit par les suffrages du peuple.

Indépendamment de ce ruisseau & de deux autres à-peu-près d'égale force, la ville étoit encore fournie d'eau, par un aqueduc aujourd'hui ruiné. On prétend qu'il remontoit jusqu'aux montagnes de Damas, c'est-à-dire à plus de quarante lieues. Il offre quelques inscriptions que le Docteur ne put lire, à cause de leur vétusté. Au surplus, Madame, les inscriptions ne sont point rares à Palmyre ; elles sont même, pour l'ordinaire, accompagnées d'une traduction grecque ; ce qui en facilite l'explication ; car il ne reste ici aucune tradition du langage Palmyréen. Les habitans actuels ne connoissent que l'arabe. Il seroit donc à souhaiter que quelque sçavant parvînt à découvrir au moins les premiers principes de cette langue, aujourd'hui entièrement oubliée *.

* M. l'abbé Barthelemy n'avoit pas encore publié cette découverte fameuse, qui lui a procuré à si juste titre l'estime de tous les sçavans de l'Europe ; il la méritoit déjà par ses connoissances profondes de l'antiquité.

Il me reste à vous parler de la fameuse vallée de sel, qui fournit de cette denrée Damas & les villes circonvoisines. La nature en fait seule tous les frais : le terrain est imprégné de sel à une profondeur considérable ; & il suffit de le creuser d'environ un pied, pour que l'eau de pluie qui s'y loge, forme un sel très-blanc & très-pur. Cette vallée est située à trois ou quatre milles au sud-est de Palmyre : c'est, dit-on, dans cet endroit que David vainquit les Syriens.

Tel est à -peu-près, Madame, le résultat de mes recherches dans ce canton si célèbre & si peu fréquenté. Nul autre séjour n'est plus propre à nous donner une véritable idée du goût & de la magnificence des Anciens ; mais en même tems, quel contraste entre ces restes surprenans de grandeur & les misérables cabanes qui les environnent, entre les sujets de Zénobie & les modernes habitans de ces ruines !

Les premiers copioient de grands modèles, soit dans leurs vertus, soit dans leurs vices : ils imitoient les Egyptiens dans la magnificence de leurs bâtiments & dans la méthode d'embaumer les

corps ; ils portoient le luxe aussi loin que les Persans, leurs voisins ; ils devoient aux Grecs la connoissance des lettres & des arts. Le Traité de Longin sur le Sublime, ouvrage né parmi eux, prouve quels progrès ils avoient faits en littérature. On sçait d'ailleurs que Zénobie étoit très-sçavante ; elle possédoit plusieurs langues, telles que la grecque, l'égyptienne, la latine, &c. Elle traduisoit même le latin en grec, & a composé un Abrégé de l'histoire d'Alexandrie & du Levant ; elle étoit, en un mot, digne élève de Longin, qui est lui-même digne d'avoir des disciples dans tous les siècles.

Quant aux Arabes qui habitent aujourd'hui les ruines de Palmyre, leur grand avantage est de vivre dans un climat fort sain, d'y respirer un air très-pur ; aussi les deux sexes y jouissent-ils d'une santé robuste : on n'y connaît presque point les maladies. La nourriture des moins pauvres d'entr'eux consiste en chair de mouton & de chèvre : ce fut aussi la seule dont nous fîmes usage, & la meilleure qu'ils pussent nous offrir. J'ai dit que les anciens habitans de Palmyre imitoient le luxe des Per-

sans ; leurs tristes successeurs ont aussi une sorte de luxe : ils pendent à leur nez & à leurs oreilles des anneaux d'or ou de cuivre , selon leurs facultés ; ils se peignent les lèvres en bleu , les yeux & les sourcils en noir , le bout des doigts en rouge. Les hommes & les femmes y sont d'une taille avantageuse & bien prise ; ils ont le teint basané , mais les traits réguliers & agréables. Les femmes y sont voilées , comme dans tout le Levant ; elles n'y sont cependant pas absolument scrupuleuses. Rien n'est moins difficile que d'écartier leur voile : c'est une épreuve qu'elles m'ont laissé faire plus d'une fois.

Le voisinage de Jérusalem nous invitait à ne pas différer le voyage de la Palestine , & augmentoit le desir extrême que j'ai toujours eu de visiter ce pays à jamais mémorable par les prodiges de la Toute-puissance ; mais une occasion favorable de voir l'Egypte avec deux Anglois qui nous presserent de les suivre au grand Caire , nous fit remettre à un autre tems le voyage de Jérusalem. Ces Anglois étoient deux scavans de Cambridge , que la curiosité avoit attirés dans ces contrées. Ils

avoient avec eux un artiste habile , qu'il dessinoit tous les monumens que ces pays offrent à la recherche des voyageurs. Nous fûmes aussi charmés de profiter de leurs lumières , qu'ils parurent satisfaits de notre société. Nous scavions qu'ils devoient nous quitter au grand Caire , parce qu'ils avoient déjà parcouru toute l'Egypte dans un premier voyage qu'ils y avoient fait avant que de venir à Palmyre ; mais comme la route de cette ville au Caire est rude & difficile , nous trouvions un grand avantage à la faire avec des gens qui , par les mesures & les arrangements qu'ils avoient pris , pouvoient nous la rendre moins désagréable.

Je suis , &c.

De Palmyre , ce 13 Mars 1735.



LETTRE

LETTRE V.

L'EGYPTE.

ENFIN, Madame, nous voici en Egypte, dans ce pays si fameux autrefois, si fertile en petites idoles & en grands édifices, en prétendus sages & en soi-disans magiciens. J'avois lu toutes les merveilles que M. Bossuet, M. Rollin, M. de Maillet, & tant d'autres ont publiées sur cette contrée & ses anciens habitans; j'espérois vérifier une partie de ces éloges; mais quel changement! quelle étrange métamorphose! En parcourant les bords du Nil, on est sans cesse prêt à demander: Où sont les Egyptiens? Où est l'Egypte?

Ce fut au Caire que nous nous arrêtâmes d'abord & que nous nous séparâmes de nos Anglois peu de jours après. Le Docteur avoit des lettres pour le consul de France; & j'en avois pour un banquier chez qui nous logeâmes; car il n'y a point d'auberges dans cette grande ville, ni même dans toute l'E-

Tome I.

E

Egypte. On y trouve , il est vrai , des kans , comme dans presque toute l'Asie ; mais ce sont des lieux où le voyageur doit apporter & son lit & les ustensiles de cuisine , & les mets dont il veut faire usage. Le Caire est un composé de trois villes éloignées l'une de l'autre d'environ un mille : c'est ce qu'on nomme *le vieux Caire* ; *le Caire proprement dit* ; & *le port* appellé *Bulac*. On dit que le vieux Caire est situé à la place de l'ancienne ville de Babylone sur le Nil ; elle avoit été fondée par quelques captifs qui , s'étant échappés de Babylone sur l'Euphrate , se refugierent en Egypte , & obtinrent du gouvernement la permission de s'y établir. Ils bâtirent cette ville à laquelle ils donnerent le nom de celle qu'ils avoient quittée. Le Caire , autrefois renommé pour sa magnificence , fut long-tems le séjour des Califes. C'est à présent celui du Pacha que le Grand-Seigneur y envoie , pour gouverner l'Egypte. Cette ville s'est accrue successivement ; & voici comme on raconte l'origine du nom qu'elle porte aujourd'hui. Il y a quelques siècles que l'Egypte étoit gouvernée par une princesse de la plus grande beauté. Le

Calife qui régnoit en Afrique, en devint amoureux : il la demanda en mariage, & ne put l'obtenir. Il prit le parti qui lui parut le plus court ; ce fut de conquérir la princesse & tous ses états ; elle & sa capitale furent obligées de se soumettre ; mais comme le Calife avoit beaucoup d'aversion pour le séjour des villes, ce prince fit environner de murs la vaste plaine où campoit son armée : on y bâtit en peu de tems de magnifiques palais, un grand nombre de maisons & plusieurs mosquées. Tout cela réuni avec ce qui existoit déjà de l'ancienne ville, fut nommé *El-Cahera*, terme arabe qui, dit-on, signifie *la Victorieuse*. Depuis on a traduit El-Cahera par le Caire, & même le Grand-Caire, à cause du nombre de ses habitans. Vous voyez, Madame, que si l'amour a causé la ruine de certaines villes, d'autres, en revanche, lui doivent leur existence. Le Grand-Caire vaut bien l'ancienne Troye.

Les maisons du Caire sont presque toutes bâties sur le même plan, & ont fort peu d'apparence à l'extérieur. Toutes, en général, du moins celles des Grands, ont deux salons l'un pour servir à l'ordinaire, l'autre pour les jours

E ii

de cérémonie. Les femmes ont aussi chacune un salop ; mais leurs appartemens ne communiquent point avec le reste de la maison : l'entrée en est toujours fermée ; la clef toujours entre les mains du maître. Quand les femmes veulent donner ou recevoir quelque chose , elles font usage d'une espece de tour , tel qu'il y en a dans nos couvens de religieuses ; par ce moyen , elles ne peuvent ni voir ni être vues. Vous voyez , Madame , que les maris ne sont pas moins jaloux en Egypte qu'en Asie , ni les feinmes moins esclaves.

Une des choses qui me frapent le plus dans cette ville , sont les portes placées à l'extrémité de presque toutes les rues ; elles se ferment , dès que la nuit approche : c'est un frein pour les vagabonds & les gens mal-intentionnés. Il y a , de plus , un corps de Janissaires qui fait ici les mêmes fonctions que le guet à Paris , & s'en acquitte mieux.

La véritable magnificence du Caire consiste dans ses mosquées. Parmi celles que nous visitâmes , j'en remarquai une appartenant au corps des Arabes : la sculpture , les dorures & jusqu'aux pein-

tures de cet édifice méritent d'être vues : les murs sont garnis d'inscriptions arabes, écrites en caractères d'or : ils sont en même tems revêtus, jusqu'à la hauteur de huit pieds, du plus beau porphyre verd & rouge. On dit que cet édifice fut bâti par un Visir, uniquement pour offrir au Sultan qui régnait alors, le sorbet, à son retour de la Mecque. Il y a une autre mosquée à une demi-lieue du Caire, qui est en grande vénération chez les Mahométans : ils disent qu'Omar, leur premier Calife, en arrivant dans l'endroit où mosquée a été depuis construite en son honneur, y laissa l'empreinte de son pied sur le marbre : cet édifice n'offre rien, d'ailleurs, que de très-ordinaire. On est cependant étonné d'y voir un corridor de colonnes antiques si mal arrangées, que dans beaucoup d'endroits les chapiteaux servent de piedestaux, & les piedestaux de chapiteaux.

Les Chrétiens ont aussi leurs églises au Vieux-Caire : on y fait voir une grotte où la Vierge se reposa, dit-on, de ses travaux, lorsqu'elle se retira en Egypte. • Cette opinion est si bien établie, que les religieux de la Terre-sainte payent

une certaine somme, pour avoir le privilége de dire la messe dans cette grotte.

Le château du Caire, bâti par Saladin, offre quelques restes de grandeur, qui sont dans le plus triste délabrement: on y voit d'assez beaux morceaux en mosaïque, peints en des tems où l'on ne connoissoit encore la peinture ni en France ni en Italie.

Le nom seul des greniers de Joseph excitoit ma curiosité. Je voulus voir ces monumens que je croyois fort antiques & qui ne sont que l'ouvrage d'un Pacha qui portoit le nom du patriarche ministre. Ce sont plusieurs cours quarrées entièrement découvertes. Le bled n'y a d'autre abri que des paillassons: il est vrai qu'il pleut rarement en Egypte. Le puits de Joseph, bâti par le même Pacha, mérite peut-être un peu plus d'attention que ses greniers: il a été creusé dans le roc. Il est vrai que la pierre en est si molle, que cette opération n'y a pas dû être bien difficile: on y a même pratiqué un escalier assez large pour y faire descendre des bœufs; & , en effet, ils y descendent, quoique sa profondeur totale soit d'environ deux cent soixante-seize pieds.

Je tiens ce calcul du Docteur qui eut le courage de le vérifier. Pour moi, je n'eus celui de le suivre que jusqu'au milieu de cette espece de précipice, c'est - à - dire, à cent quarante - six pieds de profondeur : on y voit un bassin où l'eau est amenée du fond, au moyen d'une machine à roues.

Je vous fais grâce de beaucoup de menus détails. Si jamais le Docteur fait imprimer ses Mémoires, il en usera, sans doute, moins sobrement. Je pense sur-tout qu'il n'oubliera pas de vous parler de la multitude infinie d'aveugles que l'on rencontre au grand Caire; c'est, pour ainsi dire, la maladie épidémique de cette ville; c'est celle du moins qui y régne le plus universellement. Elle vient, à ce qu'on prétend, de la chaux dont les maisons sont bâties. Les vents violents qui règnent dans ce pays, en détachent les parties les plus subtiles; & la vue en est sensiblement affectée; plusieurs la perdent entièrement; d'autres en reçoivent des atteintes moins dangereuses, mais qui le deviendroient incontestablement, si l'on ne prenoit la précaution de s'en garantir. Le Docteur plus attentif que moi, a su se pré-

server de ce péril que je n'aurois pas évité, s'il ne m'en avoit averti.

La curiosité qui nous avoit conduits en Egypte, n'avoit pas le Caire pour unique objet. Nous résolûmes de visiter l'ancienne Memphis, ou, pour mieux dire, les lieux où l'on prétend qu'elle fut située; car il n'en reste, pour ainsi dire, nuls vestiges. C'est actuellement un simple village placé sur la rive occidentale du Nil, vis-à-vis du Caire. Entre l'un & l'autre est l'île de Rhodda: on y voit un édifice qui, au moyen d'une colonne graduée, sert à marquer tous les jours les progrès de l'accroissement ou de décroissement du Nil. Des crieurs publics l'annoncent au peuple à différentes heures. On prétend que ce fut dans cette île, que Moïse fut exposé par sa mère, & sauvé par la fille de Pharaon.

Le village qui a succédé à Memphis, se nomme *Gize* ou *Giseh*. Il n'a rien qui puissé faire souvenir de son ancienne splendeur. Ce qui le distingue le plus, est le voisinage des pyramides. A ce nom seul, Madame, je crois voir redoubler votre attention. Les pyramides sont réellement la principale merveille de l'Egypte; & ce n'est qu'en Egypte

qu'on trouve de ces sortes de merveilles. Les plus considérables sont situées à deux ou trois lieues du village de Gize : leur distance de l'une à l'autre est d'environ quatre cent pas ; & le Docteur me fit observer , avec enthousiasme , que leurs quatre faces répondent exactement aux quatre points cardinaux , au nord , au sud , à l'orient & à l'occident.

Toutes ces pyramides n'ont aucun fondemens artificiels ; c'est la nature seule qui en a fait tous les frais. La plaine où elles sont situées , est un roc aplani avec le ciseau ; & cette plaine a une lieue de circonférence : elle est à l'abri des inondations du Nil ; ce qui ne vous surprendra point , quand vous saurez qu'elle est élevée de quatre-vingt pieds au-dessus des terres que ce fleuve arrose ; mais ce qui étonne , c'est d'y trouver quantité d'huîtres & de coquillages pétrifiés : on en trouve jusques sur les pyramides. Je demandai au Docteur , quelle pouvoit en être la cause ? Il parut embarrassé de la question , & se rejeta sur le déluge. Mais , repris-je aussi-tôt , les pyramides sont donc plus anciennes que le déluge ? Elles ont donc pu résister à sa force ? Autres

Ev

questions auxquelles le Docteur ne répondit pas.

Vous avez, sans doute, lu, Madame, quelques descriptions de ces masses énormes : c'est une raison qui me dispense de trop appuyer sur certains détails. Je vous dirai en gros, que les deux plus élevées de ces pyramides ont cinq cent pieds de hauteur perpendiculaire : l'étendue de leur base est proportionnée à cette élévation ; je dis proportionnée, eu égard à la forme des pyramides ; ce qui suppose cette étendue très-considerable. Nous nous étions fait accompagner de quelques Arabes qui nous servoient de guides : ils nous enseignèrent les moyens de monter & de descendre dans ces tombeaux gigantesques ; (car les pyramides ne sont autre chose que des tombeaux.) Il falloit, pour cela, & du courage & de l'agilité. Le Docteur avoit eu d'ailleurs la précaution de se munir de deux échelles de corde, une pour lui, l'autre pour moi ; elles nous furent d'un très-grand secours. Vous en jugerez, Madame, par le détail qui va suivre.

Nous entrâmes par une ouverture qui étoit restée fermée durant bien des siè-

èles : c'est un passage d'environ cent pieds de profondeur , garni du plus beau marbre blanc : il a perdu une partie de son éclat , par la fumée des bougies & des flambeaux dont les curieux sont obligés de s'éclairer, pour pénétrer dans l'intérieur de l'édifice. Nous eûmes la précaution de tirer quelque coup de pistolet , pour obliger les chauves-souris à déguerpir ; elles y sont en si grand nombre , qu'il semble que ces superbes monumens n'aient été élevés que pour elles. Il en sortit une quantité prodigieuse qui nous volerent au visage , & qui manquèrent d'éteindre nos flambeaux. Nous vîmes plusieurs nids que les pistolets & notre approche leur avoient fait abandonner.

Cette unique entrée nous mena à cinq autres conduits qui aboutissent tous au même point , c'est-à-dire , à deux chambres , l'une placée au milieu de l'édifice , l'autre au - dessous : ils sont également revêtus de marbre , & ont environ trois pieds & demi en quarre. Le marbre en est si uni , qu'il a fallu y pratiquer de petits trous , pour y fixer les pieds ; autrement il seroit impossible de s'y soutenir. Ces difficultés sont

E 43

cependant peu de chose en comparaison de celles qui s'offrent ensuite : il faut encore passer, ou plutôt grimper trois autres canaux plus droits & plus glissans que les premiers, pour arriver à la chambre de dessus ; elle est entièrement revêtue de marbre granite. Du côté gauche est un tombeau de même matière, d'environ huit pieds de long sur quatre & demi de profondeur. Il paroît avoir été couvert autrefois : on en peut juger par la forme de ses bords ; mais le couvercle ne subsiste plus, & le tombeau est absolument vuide. C'est une pièce de marbré très-bien creusée, mais sans aucun ornement ; elle sonne comme une cloche, quand on frappe dessus avec une clef. Nous vîmes aussi au nord & au sud de la chambre, deux petits conduits dont nous ne pûmes mesurer la profondeur perpendiculaire ; elle étoit bouchée par des pierres que des curieux y ont sans doute jettées, pour sonder jusqu'où cette profondeur pouvoit s'étendre. Le Docteur me fit part de ses conjectures sur l'usage de ces deux trous. Selon lui, (& il parloit d'après quelques autres) les pyramides étoient non-seulement destinées

à receler, après sa mort, le corps du prince qui les avoit fait construire ; elles devoient encore servir de tombeau à plusieurs sujets zélés, qui vouloient bien s'y enterrer tous vivans avec lui. Il faut supposer que chacun d'eux, en entrant, s'étoit pourvu d'un cercueil pour lui-même. Quant à leur maniere de subsister, la voici. L'un de ces deux conduits étoit destiné à leur faire passer leurs alimens, par le moyen d'une corde, à laquelle étoit attachée une caisse, ou peut-être un panier. L'autre avoit un usage tout-à-fait contraire.

Il s'agissoit de descendre dans la chambre basse ; ce qui ne pouvoit se faire que par une espece de puits sans degrés. L'usage est d'y descendre & d'y monter, comme font les Savoyards dans nos cheminées. Jugez, Madame, combien une telle opération devenoit embarrassante pour le Docteur & pour moi. Ce fut-là sur-tout, que nos échelles de corde nous servirent ; mais que trouvâmes-nous dans cette chambre inférieure ? Des pierres, des décombres, & au bout d'une issue fort étroite, une niche sans statue. Tandis que le Docteur en mesuroit les dimensions,

je m'occupois de toute autre chose : j'admirois la singularité du goût qui me faisoit venir de si loin m'ensevelir, pour quelques momens, dans cette vaste sépulture ; & parodiant la réflexion d'un certain doge de Genes à Versailles, ce qui m'étonnoit le plus dans les pyramides, c'étoit de m'y voir. Nous sortîmes de-là, avec autant de peine que nous en avions eu à y entrer.

Le Docteur que les difficultés ne rebutoient pas, voulut voir les dehors de la pyramide ; & nous y montâmes par des especes de degrés qu'on a pratiqués en la bâtiſſant. Nous parvîmes jusqu'à la moitié de la hauteur, où nous trouvâmes une petite chambre, qui semble n'avoir été faite que pour servir à se délasser. Nous arrivâmes enfin sur la plate-forme qui termine tout l'édifice : de-là nous découvrîmes le Caire, le Nil & une grande étendue de pays. Quand il fallut descendre nous trouvâmes les marches si étroites, que je frémis encore du risque que nous courûmes. Cette descente se fit à reculons, n'osant regarder ni d'un côté ni de l'autre ; & enfin, après bien

des craintes & des inquiétudes, je me trouvai en bas très-content, très-aise d'en être quite pour la peur. Le Docteur qui s'étoit muni de corde, mesura la largeur d'un coin à l'autre de la pyramide, & trouva que la distance étoit de sept cens quatre pieds, & par conséquent de trois cens cinquante-deux du centre aux extrémités. Il n'est donc pas vrai, comme l'ont dit plusieurs voyageurs, qu'une flèche tirée horizontalement depuis la plate-forme, ne passeroit pas la dernière marche d'en-bas. Sans être un très-bon tireur, l'arc porte ordinairement à plus de cinq cens pas; il y en a qui vont jusqu'à mille. Quant à la hauteur de la pyramide, nous l'avions mesurée d'en-haut, en laissant tomber la corde qui fut reçue par un de nos guides; cette hauteur n'est que de six cens pieds.

Nous ne fûmes point tentés de visiter les autres pyramides: leur construction intérieure doit être à-peu-près la même; & d'ailleurs toutes ne sont pas ouvertes. Les quatre principales sont situées sur la même ligne: la troisième a cent pieds d'élévation de moins que les deux premières, & cent pieds de

plus que la quatrième ; elles sont entourées de quantité d'autres pyramides bien moins considérables, & en partie ruinées.

J'avoue, Madame, que ces monuments donnent une très-grande idée de la puissance des Egyptiens ; mais elles prouvent encore mieux l'esclavage où ce peuple étoit réduit. Les rois d'Egypte, avec des oignons & du pain d'Olyra, parvinrent à élever des édifices dont la construction épuiseroit tous les trésors de la France. Ils vexerent leurs sujets, pour avoir l'honneur d'entasser des montagnes de pierre & de lutter contre la nature, en déplaçant des rochers, pour les transporter ailleurs. Les pyramides devoient servir de tombeau au monarque qui les faisoit élever. Avec cette précaution, il espéroit pourrir quelques années plus tard ; & cela valoit sans doute bien la peine de fatiguer des millions d'hommes.

C'est aussi dans ces environs que se trouve la fameuse statue du Sphinx ; elle n'a que le cou & la tête hors de terre ; & ces seules parties ont vingt-sept pieds de hauteur. Jugez, Madame,

quelle devoit être celle du colosse entier ? Il a un trou au dos, par lequel on dit que les prêtres descendoient dans un appartement souterrain. Quelques curieux ont découvert qu'il avoit aussi un trou à la tête; & c'étoit-là, sans doute, l'organe des oracles que le Sphinx étoit supposé rendre.

On apperçoit auprès des grandes pyramides les ruines de quelques temples; car il semble que chacune d'elles ait eu le fien. On présume que ces ruines faisoient partie de l'ancienne Memphis, & que les pyramides avoient été enclavées dans cette capitale de l'Egypte : peut-être aussi n'en formoient-elles que le cimetière. L'opinion la plus vraisemblable est qu'elle fut construite à l'entrée de la plaine des Momies. Les ruines prodigieuses qui se voient dans cet endroit, autorisent cette conjecture. D'un côté, elle s'étendoit vers la gauche du Nil; de l'autre, elle touchoit au fameux lac Moëris.

Ce lac, aujourd'hui nommé *lac de Caron*, parce qu'on prétend que c'étoit dans cet endroit, que ce célèbre nocher passoit les corps morts pour les porter dans les pyramides ou dans

la plaine des Momies, moyennant une somme très-modique. Ce lac, dit-on, fut fait de main d'homme, & creusé sous le règne du roi Moëris dont il porta d'abord le nom : il ressemblait à une petite mer, pour son étendue & sa profondeur. Les eaux du Nil s'y rendoient de la haute Egypte, par un canal très-profond & très-large ; & eu égard à sa situation plus basse, ce lac ne pouvoit jamais tarir : non-seulement ses eaux servoient à porter l'abondance jusques dans le sein de Memphis ; elles en rendoient encore le séjour plus délicieux ; elles entretenoient l'air dans une température d'autant plus agréable, que les chaleurs excessives sont très-longues & très-fréquentes dans ce pays. Pour jouir encore mieux de cette fraîcheur délicieuse, les rois d'Egypte avoient fait construire un palais au milieu du lac même. Plusieurs grands de leur cour, & même quelques particuliers, avoient également obtenu la permission d'y bâtrir : on y avoit, de plus, élevé des temples, des obélisques & d'autres monumens ; c'étoit, en un mot, une seconde Memphis, peut-être moins vaste, mais aussi ma-

gnifique & plus agréable que la première : on en découvre encore les ruines dans les tems de sécheresse , c'est-à-dire , lorsque l'accroissement du Nil a été peu considérable. La surface des eaux du lac ne scauroit baisser de cinq à six coudées , sans laisser voir une espece de ville qui cause l'étonnement & l'admiration des spectateurs. Il seroit à souhaiter que ce lac pût être , comme autrefois , desséché & nettoyé ; que d'antiquités curieuses & instructives n'y découvriraient-on pas ! Mais le canal qui servoit à vider ses eaux & à les conduire jusqu'à la mer , n'existe plus ou ne peut plus être d'aucun usage. C'étoit , dit-on , vers le mois de Février , que se faisoit autrefois l'ouverture des écluses. Dès que les eaux étoient baissées d'une toise , on publioit une permission générale de pêcher au filet. Cette pêche duroit un mois entier ; elle étoit si abondante , qu'elle suffisoit à la nourriture du peuple de la plus grande partie de l'Egypte , attiré dans cette saison à Memphis , par les plaisirs & la curiosité.

De retour au Caire , nous prîmes , deux jours après , la route d'Alexan-

drie que nous voulions visiter. Nous examinâmes , chemin faisant , une partie du Delta. C'est une île que forment , en se séparant , les deux bras du fleuve , depuis le Caire jusqu'à la Méditerranée : on l'appelle *le Delta* , parce qu'elle a la forme d'une lettre grecque qui porte ce nom. A l'égard d'Alexandrie , on la distingue par deux villes , l'ancienne & la nouvelle : ni l'une ni l'autre ne répondent à la célébrité que cette ville eut autrefois ; elle fut fondée par Alexandre le Grand , c'est ce que son nom indique encore aujourd'hui ; & c'est presque là tout ce qui lui reste de son ancienne splendeur. Des bâtimens à la Turque ont succédé à ses chefs-d'œuvres d'architecture Grecque & Romaine. Vous avez , Madame , ouï parler de la fameuse tour du Phare : c'est actuellement un lourd château surmonté d'une lanterne , dont l'emploi devroit être d'éclairer les vaisseaux durant la nuit : il ne lui manque , pour le faire , que d'être entretenue & allumée.

Vis-à-vis de ce château est un bâtimen à-peu-près de même espece : il est nommé *le petit Pharillo* , pour

le distinguer de l'autre qui porte le nom de *grand*. Tous deux sont placés à l'entrée du port, & lui servent de défense : le dernier a très-mal remplacé un superbe édifice construit par Ptolomée : c'étoit le même qui renfermoit cette fameuse bibliothéque, si nombreuse dans un tems où les livres étoient si rares. Les Turcs qui croient que l'alcoran peut suppléer à tous les livres, ont fait de la bibliothéque de Ptolomée une espece de citadelle.

Ce qu'Alexandrie offre aujourd'hui de plus remarquable, est l'obélisque de Cléopatre, la colonne de Pompée, & les citernes. Ces dernieres sont bâties sous les maisons, & soutenues par deux ou trois voûtes portées sur des colonnes ; elles reçoivent l'eau du Nil, par un canal pratiqué à cet effet : on tire ensuite cette eau, à l'aide de quelques machines ; on la charge sur des chameaux, pour l'emporter où elle devient nécessaire. Le nombre des citernes suffissoit à peine autrefois pour l'usage des habitans de cette ville ; aujourd'hui la plupart deviennent superflues. Alexan-

rière n'est plus, à tous égards, que l'ombre de ce qu'elle a été.

L'obélisque de Cléopatre est encore debout & entier : le nom qu'il porte, & les magnifiques ruines qui l'environnent, font présumer que le palais de cette reine, connu aussi sous le nom de *palais de César*, en étoit peu éloigné. Vous sçavez sans doute, Madame, ce qu'on entend par un obélisque ; c'est une grande pièce de marbre à quatre faces, & qui se termine en pointe : il y en a de plus ou de moins élevés : celui de Cléopatre est un des plus grands qui se trouvent en Egypte. Il y avoit des hiéroglyphes gravés sur ses quatre faces ; le tems en a détruit la meilleure partie : l'autre s'est toujours bien conservée ; mais elle ne sert qu'à perpétuer les regrets de nos sçavans. Les hiéroglyphes sont pour eux des énigmes impénétrables ; & je doute que jamais aucun Oedipe réussisse à en percer l'obscurité.

Un monument plus considérable & peut-être encore plus digne de l'attention des curieux, est la fameuse colonne de Pompée ; elle porte ce nom, sans qu'on sçache bien si elle a été éle-

vée en l'honneur de ce Romain célèbre, ou à celui de Titus ou d'Adrien qui l'un & l'autre voyagerent en Egypte. Selon le calcul du Docteur, (& on peut s'en fier à lui) toute la hauteur de la colonne est de cent quatorze pieds ; le fust seul a quatre-vingt-huit pieds neuf pouces de haut & neuf pieds de diamètre : il est de marbre granite rouge, & d'une seule pièce : le chapiteau est d'un autre morceau de marbre, & le piedestal d'une pierre grise, qui ressemble assez au caillou pour la dureté & le grain : il y a dans les fondations un vuide occasionné par la hardie tentative d'un Arabe. Cet homme étoit persuadé que la colonne couvroit un trésor immense : il résolut de la faire sauter ; mais le baril de poudre à canon qu'il employa à cet usage, ne déplaça que quelques pierres : le surplus qui forme environ les trois quarts de la fondation, n'en fut point ébranlé. Telle est, Madame, la destinée des plus belles choses ; elle dépend, pour l'ordinaire, des moindres incidens. Si cet Arabe eût été aussi bon ingénieur qu'il étoit avide de richesses, un des plus beaux mo-

numens de l'antiquité n'existeroit plus actuellement.

Les murs qui formoient l'enceinte de l'ancienne Alexandrie, ne sont détruits qu'en partie, & ont, pour l'ordinaire, vingt pieds d'épaisseur sur trente à quarante de haut : ils sont flanqués de tours qui diffèrent souvent entre elles, soit pour la forme, soit pour les dimensions. Les Turcs ont placé dans les embrasures différens morceaux de colonnes, qui de loin paroissent être autant de canons tout pointés. On peut dire que dans l'état où sont les choses, une telle artillerie est analogue à la forteresse.

Nous visitâmes aussi deux églises, celle de S. Marc & celle de sainte Catherine. Rien de plus obscur & de plus sale que ces édifices : on montre, dans le dernier, avec beaucoup de vénération, un morceau de colonne sur lequel on prétend que sainte Catherine eut la tête tranchée. Ce n'est pas tout ; on voit sur ce fragment quelques taches rouges que les dévots du canton assurent être des taches de son sang : il a miraculeusement conservé sa couleur depuis tant de siècles. Non loin

loin de-là est la cabane de la sainte ; mais cette cabane ne paraît avoir aucune issue , & n'a l'air que d'une éminence formée par les ruines de la ville : on en cite encore une autre de même étendue. L'église de S. Marc a également ses pieux trésors ; on y fait voir une vieille chaire de bois qui a , dit-on , servi à cet évangéliste , premier évêque d'Alexandrie ; mais le culte qu'on lui rend à Venise , l'emporte infinité , pour la magnificence , sur celui qu'il reçoit dans sa ville épiscopale.

Vous présumez bien que le Docteur voulut voir jusqu'aux grottes sépulcrales ; elles commencent où les ruines de l'ancienne ville finissent , & s'étendent à une grande distance le long du bord de la mer ; elles sont très-nombreuses & toutes creusées dans le roc : leur grandeur , en général , suffit pour contenir deux corps posés à côté l'un de l'autre : leur hauteur dépend de la nature du rocher ; elles n'offrent d'ailleurs aucune sorte d'ornement ; toutes ont été ouvertes & toutes sont vides : c'est le fruit de l'avidité des Arabes qui espéroient y trouver des richesses cachées ; mais c'est

assez vous parler d'objets funèbres. Venez parcourir avec nous quelques grottes plus agréables ; ce sont des especes de bains que la nature a pratiqués dans de petits enfoncemens du rivage. L'art paroît aussi avoir secondé la nature ; on a formé , dans quelques-unes , des retraites charmantes , & d'où , sans être apperçu , on voit tout ce qui se passe dans le port : quelques-unes offrent même encore des appartemens & des bancs ménagés dans le roc , où l'on est à sec ; en un mot , à l'aide du ciseau , on a fait des lieux de plaisir de ces grottes naturelles.

Quelques voyageurs parlent d'un temple souterrain , situé à trente ou quarante pas de la côte , vis-à-vis de la presqu'île qui forme le port. Nous résolûmes de le visiter ; mais , après l'avoir parcouru , nous jugeâmes que c'étoit un tombeau & non un temple. Il faut , pour le bien voir , se munir de flambeaux : on y entre par une petite ouverture faite sur le penchant d'une colline ; on marche , en descendant , l'espace de vingt pas ; ensuite on arrive à un salon quarré , assez

grand , dont le plafond & les quatre côtés sont absolument unis. Le pavé est couvert de sable & d'ordures ; mais ce n'est point là le temple ; une autre allée y conduit. Nous arrivâmes enfin dans un édifice rond , dont le haut est taillé en forme de voûte : il a quatre portes opposées les unes aux autres ; mais une seule sert d'entrée : chacune des trois autres forme une espece de niche qui descend plus bas que ce temple souterrain. Ces niches sont délicatement taillées dans le rocher , & assez grandes pour contenir un corps mort. On peut donc regarder ce prétendu temple comme le lieu de la sépulture de quelque personnage d'importance , peut-être même de la famille royale. Une allée qui paroît devoir conduire à d'autres édifices de cette nature , ne tient pas ce qu'elle promet : les passages ont été bouchés par la longueur des tems ; ils sont devenus inaccessibles , comme le deviendra , sans doute , le lieu que nous venons de visiter , comme le deviendront tant d'autres bâtimens de la même espece.

Voilà , Madame , une Lettre bien

F ij

longue : je vais la terminer par ce qui concerne la nouvelle Alexandrie ; j'en dirai peu de chose, & cependant je dirai tout. Cette ville, autrefois si célèbre par l'étendue de son commerce, n'est plus aujourd'hui qu'un simple lieu de débarquement. Ses habitans, autrefois si riches & si nombreux, ne forment à présent qu'une troupe de misérables, condamnés à vivre dans une dépendance froidide & servile : ses plus superbes temples ont été convertis en mosquées peu considérables, ses palais travestis en grossières masures : la résidence de ses anciens Souverains est devenue la prison des esclaves. C'est donc avec justice qu'on a comparé la moderne Alexandrie à une orpheline qui n'a d'autre héritage que le nom respectable de son pere.

Je suis, &c.

D'Alexandrie, ce 9 Avril 1736.



LETTRE VI.

SUITE DE L'EGYPTE.

IL faut, Madame, plus d'une Lettre, & même plus d'une longue Lettre, pour détailler ce qui regarde l'Egypte. Ce pays, je le répète, n'offre guères què des ruines ; mais ces ruines sont noimbreuses & dignes de l'attention des curieux : ce sont des diamans enfouis sous des monceaux de poussiere : il est difficile de passer auprès, sans être tenté d'y fouiller.

Notre séjour à Alexandrie finit avec nos recherches sur l'état actuel de cette ville. Nous reprîmes la route du Caire, & ne la reprîmes point seuls. Deux François que nous avions vu débarquer à Alexandrie quelques jours auparavant, se joignirent à nous. L'un n'avoit guères que vingt ans ; l'autre en avoit à - peu - près cinquante. Je croyois celui-ci le pere de l'autre ; je me trompois : c'étoit, comme nous l'apprîmes depuis, le jeune marquis

F iiij

de C.... qui voyageoit avec son gouverneur : ils avoient une suite assez nombreuse ; précaution utile , quand on voyage , soit en Asie , soit en Afrique : ainsi nous regardâmes cette rencontre comme un surcroît d'agrément & de sûreté.

La liaison est bientôt faite entre personnes du même pays , qui se retrouvent à huit cent lieues de leur patrie. Nous avions , de plus , le même objet , les mêmes goûts ; nouvelle raison pour ne point nous séparer.

Le marquis réunit à l'extérieur le plus intéressant un esprit vif & agréable , un caractère liant & fait pour la société : il est plus instruit qu'on ne semble pouvoir l'être à son âge , & aussi modeste que s'il ne sçavoit rien. La nature l'a mis à portée de jouer plus d'un rôle : il a de quoi briller à la cour , dans le grand monde & dans les cercles moins nombreux : on voit qu'il sçait s'accommoder aux tems & aux circonstances : peut-être à Paris seroit-il ce qu'on appelle *un élégant*. Sur les bords du Nil , c'est un observateur , un philosophe. M. de S.... son Mentor , paroît être un

galant homme, un homme instruit, mais grand disputeur. Je prévois que le Docteur & lui feront souvent aux prises, & je m'en réjouis d'avance. Ou ces sortes de discussions instruisent ceux qui en sont témoins, ou elles les amusent.

Le marquis ne voyageoit point *incognito*. Le consul de France le présenta au Pacha du Caire, qui le reçut avec tous les égards dûs à sa naissance. Nous profitâmes de l'occasion, le Docteur & moi, pour être présentés à cet officier Turc; & nous eûmes notre bonne part dans ses politesses orientales. Il nous donna une escorte pour retourner aux pyramides; je dis retourner; car nous y accompagnâmes le marquis & son gouverneur: c'étoit plutôt une démarche de complaisance que de curiosité; mais nous attendions le moment de faire tous ensemble le voyage de la haute Egypte, c'est-à-dire, Madame, de remonter le Nil jusqu'à ses cataractes, dont tant d'historiens & de voyageurs parlent avec admiration. Je vous détaillerai, par la suite, en quoi consistent ces prétendues merveilles.

De retour au Caire, nous dispo-

sâmes tout pour notre nouveau départ. Le Pacha nous avoit donné six Janissaires, pour nous escorter : nous y joignîmes un homme qui avoit déjà accompagné quelques curieux dans un pareil voyage : il connoissoit parfaitement le local des lieux que nous allions parcourir : il étoit d'ailleurs en état de nous servir d'interprete. A l'égard d'une barque, il nous fut aisé d'en trouver une. On accorda au reys, ou patron, tout ce qu'il demandoit ; moyen sûr d'être bientôt d'accord, même avec un Arabe.

Notre premiere pose fut à Sakkara, petite ville où se fait le commerce des Momies. Le lieu d'où on les tire, est une plaine, ou, pour mieux dire, un rocher très-plat, d'environ trois ou quatre lieues de diamètre : il renferme des especes d'appartemens où les Momies sont, pour l'ordinaire, placées debout dans des caisses de sycomore, bois qui a la vertu de ne jamais se corrompre ; mais les Arabes mettent en pièces toutes les caisses qui tombent sous leur main : leur but n'est cependant pas d'enlever les cadavres qu'elles renferment ; il n'en veulent

qu'à certaines petites idoles en or, qu'on ensevelissoit autrefois avec les morts de distinction.

C'est aussi dans ces environs que se trouve une sépulture encore plus curieuse : on la nomme *le labyrinthe des oiseaux*, parce que ce lieu forme en effet un labyrinthe, & qu'on y enterrooit autrefois des oiseaux que les Egyptiens regardoient comme sacrés : ils les embaumoient comme des corps humains. On descend dans ce labyrinthe par une seule ouverture ; mais bientôt on rencontre de longues allées qui communiquent les unes aux autres & s'étendent de tous côtés ; elles sont garnies, de part & d'autre, de quantité de petites niches avec des pots de terre où sont placés les corps des oiseaux embaumés. Le plumage de quelques-uns a conservé toute la variété & la vivacité de ses couleurs ; mais ils se réduisent en poussière, aussitôt qu'on y porte la main. Il a fallu bien des efforts & du temps pour achever ce labyrinthe : il est entièrement creusé dans le roc, & si vaste, qu'on risque de s'y égarer ; aussi avions-nous eu la précaution de nous muni-

d'une ficelle, comme le fit autrefois Thésée, pour descendre au labyrinthe de Crète.

On trouve dans le voisinage de Sak-kara plusieurs pyramides aussi élevées que les plus grandes de Memphis. Nous apprîmes qu'il seroit difficile de les visiter, leurs canaux étant engorgés de sable : d'ailleurs, ce n'eût été qu'une répétition de ce que nous avions déjà vu. J'en dirai autant des pyramides de Dacjour, que nous apperçumes le jour suivant, après nous être rembarqués. La plus méridionale de ces pyramides est d'une très-belle apparence ; elle n'est cependant bâtie que de briques cuites au soleil. Je ne vous parlerai d'Eschinend-ell-Arab, village situé sur les bords du Nil, qu'à cause de la construction particulière de ses maisons. Le faîte de chacune est terminé par un colombier ; ce qui forme, à une certaine distance, un coup d'œil agréable. Depuis ce village jusqu'à la première cataracte, c'est-à-dire, pendant l'espace de cent quarante-deux lieues, on observe exactement cette façon de bâtit ; elle est prescrite à certains cantons, par une loi expresse ;

& quiconque prétend s'y soustraire, ne peut ni se marier ni tenir ménage. Voici la raison d'une loi qui doit vous paraître singuliere. La fiente des pigeons est la seule chose que l'on ait pour fumer les terres : on garde soigneusement celle des autres animaux, pour la brûler ; c'est avec la suie qui en provient, que se fait le sel armo-niac.

Nous fîmes une seconde pose à Schechabald, anciennement Arsinoé : c'est la capitale de la basse Thébaïde ; elle offre un grand nombre de ruines magnifiques, placées aux pieds des montagnes & sur le bord du Nil. Ce qui m'a le plus frappé, sont trois grandes portes, dont l'une est ornée de colonnes d'ordre Corinthien cannelées : on n'y remarque point de ces pierres énormes que les Egyptiens employoient dans leurs bâtimens. Ce sont des pierres d'une grandeur moyenne, telles qu'on en trouve dans la construction de nos monumens François. A l'égard des maisons, elles paroissent avoir été construites de briques qui sont encore aujourd'hui aussi rouges que si on ne faisoit que de les fabri-

F vi

quer. Ce canton est un des plus délicieux de toute l'Egypte ; il produit de lui-même des oliviers , dont la culture ne se fait , dans les jardins d'Alexandrie , qu'à force d'artifice.

Faïume est une ville assez considérable & peu éloignée des restes d'Ar-sinoé. Ses habitans sont encore renommés pour leur adresse à distiller l'eau-rose , à faire de belles natte s pour les chambres , bien d'autres ouvrages , & , en particulier , des sacs de cuir , pour porter de l'eau : on y voit un petit couvent de Cordeliers , dont les religieux passent pour médecins , & sont fort considérés , à la faveur de ce titre. Non loin de-là on trouve le village de Nesle , qui n'est connu que par le métier que font ses habitans ; il consiste à faire des eunuques.

Notre guide nous apprit qu'à quelque distance de-là , on apperçoit les restes du fameux labyrinthe. Vous aurez lu quelque part , Madame , qu'il fut bâti dans le tems que l'Egypte étoit divisée en douze gouvernement s , & soumise à pareil nombre de rois. Ce lieu contenoit douze grands palais

où s'assembloient ces princes, pour régler toutes les affaires de l'Etat. On dit qu'il renfermoit trois mille chambres; que tout l'édifice étoit taillé dans la pierre, sans qu'on eût employé aucun bois à sa construction; qu'aucun étranger, une fois entré, ne pouvoit en sortir sans le secours d'un guide, & que le célebre labyrinthe de Crête n'en étoit qu'un diminutif. Il y avoit, au surplus, deux sortes d'appartemens, ceux d'en-haut & ceux d'en-bas: c'est dans ces derniers qu'étoient déposés les corps des Souverains qui avoient fondé ce palais. Ce qu'il y a de particulier, c'est que les crocodiles jouissoient du même avantage après leur mort. Voici, dit-on, le motif de cette singularité. Un des anciens rois du pays s'étant trouvé poursuivi par ses propres chiens, courroit risqué d'en être dévoré & mis en pièces: il prit le parti de se plonger dans le fameux lac Moëris, qui est peu éloigné du labyrinthe. Un crocodile qui se trouva là fort à propos, prêta son dos au monarque, & le porta sur le rivage opposé. Le roi, par reconnoissance, ordonna qu'on lui rendît les honneurs

divins. Il donna à la ville d'Arsinoé, qu'il faisoit bâtir alors, le nom de *Ville des crocodiles* : il fit plus; il voulut que ces animaux trouvassent, comme lui-même, une sépulture dans le labyrinthe. Il ne nous fut pas possible de pénétrer dans cet ancien édifice ruiné par le tems.

En continuant à remonter le Nil, nous apperçumes les montagnes d'Abuffolde : ce sont des rochers hauts & escarpés. Il y a, en plusieurs endroits de ces rochers, des échos si distincts, qu'ils répètent jusqu'à la moindre syllabe. On voit aussi sur le bord de la riviere un nombre de grottes qui ont servi de retraites à de pieux herinites; elles en servent aujourd'hui à une troupe de brigands.

Je vous épargnerai, Madame, les menus détails; mais je dois vous parler d'un village nommé *Scheh-Haridi*; c'est le nom d'un prétendu saint Mahométan, qui a ici son tombeau. Les Arabes assurent qu'après sa mort, Dieu, par une grace particulière, le métamorphosa en serpent, qui ne doit plus mourir. Ce n'est pas tout; ce serpent guérit les maladies, & accorde

des faveurs à tous ceux qui implorent son secours par des sacrifices convenables : il sait distinguer les personnes ; &c, en général, il est plus secourable pour les riches que pour les pauvres. Si l'un des premiers tombe malade, le serpent lui fait poliment offre de se faire transporter chez lui : il est plus difficile, quand il s'agit de quelques particuliers indigens. Outre une promesse solennelle de le récompenser de ses peines, il faut lui envoyer pour ambassadrice une fille vierge. On prétend qu'il se connoît à la vertu des femmes, & que si celle de la solliciteuse qu'on lui envoie, avoit reçû le monstre échec, le serpent irrité deviendroit inexorable : si, au contraire, elle est telle qu'il l'exige, alors il s'élance à son cou, & se repose voluptueusement sur son sein. Dans cet état, il est porté en triomphe, & au bruit des acclamations, dans la maison du malade crédule & dévot. Les Arabes assurent que la guérison suit toujours la première visite de ce merveilleux médecin. Ils ajoutent que quand ce serpent seroit coupé par morceaux, il se réuniroit à l'instant, parce qu'il doit jouir d'une vie éternelle. Les Chrétiens

n'en croient rien ; mais ils sont persuadés que ce prétendu saint est le diable. Une tradition qui subsiste parmi eux,acheve de les confirmer dans cette opinion ; elle porte que ce fut dans ce lieu que l'ange Raphaël bannit le démon Asmodée.

Nous nous entretenions , chemin faisant , de la splendeur de l'ancienne Thèbes. Après plusieurs jours de navigation , nous arrivâmes à Luxor , ville qui l'a bien foiblement remplacée. Les ruines de cette cité faimeuse occupent un espace de plus de trois lieues quarrees ; elles s'étendent jusqu'à Carnac , qui n'est maintenant qu'un pauvre village , mais entouré de superbes débris : il est situé à la gauche du Nil , & Luxor à la droite : on voit par-là , que le Nil traversoit la ville de Thèbes.

Cette ville avoit cent portes ; & quelques auteurs disent qu'en un besoin , elle pouvoit faire sortir dix mille combattans par chacune. On lit , dans M. Rollin , la description d'un palais superbe , qui fit autrefois partie de cette ville. Quatre allées à perte de vue , bornées de part & d'autre par des Sphinx d'une matière aussi rare que leur gran-

deur étoit remarquable, servoient d'venues à quatre portiques dont la hauteur étonnoit les yeux. Une sale, qui apparemment faisoit le milieu de ce superbe palais, étoit soutenue par six-vingt colonnes, ayant chacune six bras- ses de grosseur, hautes à proportion, & entre-mêlées d'obélisques que tant de siècles n'avoient pu abattre. La peinture y avoit étalé toutes les richesses de son art; & ce qui ne doit pas moins étonner, c'est que les couleurs se sou-tenoient encore parmi les ruines de ce superbe édifice, & n'avoient rien perdu de leur vivacité. Le même historien ajoute qu'il y a grande apparence que ce somptueux bâtiment étoit le temple de Memnon, & que c'est-là, sans doute, qu'étoit placée la statue de ce héros tué par Achille au siège de Troye. Ne soyez point surprise, Madaïne, de m'entendre citer M. Rollin & d'autres auteurs; nous sommes munis de leurs ouvrages. Pour bien saisir l'état actuel d'un pays, il faut le compa-rer avec ce qu'il fut autrefois.

Ce que nous vîmes par nous-mêmes des restes de Thèbes, ne dé-mont point les anciennes descriptions

qu'on en a faites. Je fus sur-tout frapé de la majesté d'un temple , le- même, sans doute , qui vient d'être décrit plus haut : il suffiroit feul pour donner la plus magnifique idée de l'architecture Egyptienne. Une muraille sert de clôture à deux des côtés de ce temple ; les deux autres ne sont fermés que par des colonnades : il devoit y avoir vingt-une colonnes de chaque côté ; il n'en reste en tout que trente-deux : toutes sont couvertes d'hiéroglyphes dans lesquels on a incrusté les plus vives couleurs , parfaitement bien conservées jusqu'à ce jour. Le portique de ce grand édifice est ce qu'on peut imaginer de plus imposant : la cour elle - même paroît avoir été autrefois entourée d'une galerie ; on en voit encore les restes. Je ne m'arrête point à parler du grand nombre de pilastres qui sont encore debout : quelques-uns sont surmontés de blocs de pierres , & ornés d'hiéroglyphes ; mais j'apperçus deux autres pilastres isolés & trop éloignés l'un de l'autre , pour avoir été couverts. Nos deux érudits jugerent que c'étoit-là le lieu où avoit pu être élevée la statue vocalé de Memnon. Elle devoit , di-

soient-ils, avoir été découverte & en plein air : cette situation lui devenoit nécessaire pour recevoir les premiers rayons du soleil. Vous fçavez, Madame, que quand cette statue en étoit frappée, elle rendoit un son harmonieux & articulé. Si le fait est réel, comme toute l'antiquité l'assure, notre illustre Vaucanson eût trouvé un digne rival dans l'inventeur de cette statue.

Quoi qu'il en soit, on trouve, aux environs de ces deux pilastres, un fragment de colosse renversé & à demi-enterré : on n'en peut pas découvrir assez, pour juger quelle a dû être sa véritable attitude : la partie supérieure manque, & semble en avoir été séparée par violence : son piedestal est entier & chargé d'hieroglyphes inexplicables pour nous. Quant au colosse, il semble avoir été d'un seul morceau de marbre granit noir. On croit que c'étoit-là cette statue si célèbre ; mais pour avoir pu rendre un son, quand les rayons du soleil frapoient dessus, il falloit nécessairement qu'elle fût creuse ; & celle-ci nous parut être massive.

Je vis dans ce temple trois grandes figures avec des emblèmes qu'aucun de nous ne put expliquer : entr'elles est placé un arbre verd; un homme est assis au côté droit, & tient dans sa main droite un instrument avec lequel il semble se défendre contre une petite figure ovale, couverte de caractères hiéroglyphiques. Cette figure lui est offerte par une femme debout, au côté gauche de l'arbre : le même homme accepte le présent de la main gauche; derrière lui est une figure qui a sur la tête une mitre, & qui lui tend la main. Le gouverneur du marquis prétendit pieusement, que ces figures faisoient allusion à la chute d'Adam & d'Eve.

Je ne dois pas, Madame, passer sous silence deux monstrueux colosses situés à peu de distance du temple de Memnon. L'un représente un homme; l'autre, une femme : du reste, leurs dimensions sont égales. Chacune de ces statues peut avoir cinquante pieds, depuis la base de son piedestal jusqu'au sommet de la tête; elles sont assises sur des pierres de quinze pieds de haut, & qui ont à-peu-près le

même diamètre. A chaque côté des deux pierres, est placée une figure qui fait ornement. Ces deux statues colossales sont composées de plusieurs blocs d'une sorte de pierre graveleuse & grisâtre : elles ont la poitrine & les jambes couvertes d'inscriptions grecques & latines ; on en voit d'héro-glypiques sur les piedestaux. On prétend qu'elles avoient été gravées pour rendre témoignage que la voix de Memnon s'étoit fait entendre. Tous ces ornemens sont situés aux environs de Carnac, sur la gauche du Nil ; ils sont encore plus nombreux de l'autre côté. L'œil est étonné de la quantité prodigieuse de péristiles, de portails & autres édifices qu'il apperçoit confusément épars le long des deux rives du Nil, & dans une étendue immense de terrain.

De Luxor jusqu'à la première cataracte, on rencontre quelques villes assez considérables, mais dont l'ancien nom est plus célèbre que celui qu'elles portent aujourd'hui : telle est, entr'autres, Suaen, autrefois Sienne. Nous visitâmes, dans les environs, une petite île que les anciens nommoient

Eléphantine. Un vaste monument s'y fait remarquer : l'enceinte de cet édifice forme une espece de cloître soutenu par des colonnes : il a, dans ses quatre coins, des murailles solides, & n'est porté, dans toute sa largeur, que par une seule colonne placée au milieu. L'intérieur de ce bâtiment a quatre-vingt pieds de long sur vingt de large : on l'appelle *le temple du serpent Knuphis.*

Je ne parle pas des ruines de Sienne : elles sont magnifiques, ainsi que beaucoup d'autres que je passe sous silence ; mais j'ai promis d'appuyer un peu plus sur les cataractes du Nil. Nous ne parvinmes à les visiter, qu'après beaucoup de fatigues & même de dangers. Il fallut plus d'une fois courir aux armes ; & je m'armai comme les autres : cependant nous n'en vinmes jamais à un combat effectif ; & j'avoue que l'objet en est par lui-même assez peu digne. Tout le merveilleux des cataractes consiste en des rochers de granit, qui traversent le Nil en deux endroits, & sur lesquels ses eaux sont contraintes de passer. La chute de la première cataracte est d'environ trois

pieds de haut ; celle de la seconde est un peu plus basse. Les Anciens racontent que les cataractes faisoient , en tombant , un si horrible bruit , que ceux qui habittoient aux environs , en devenoient sourds : cela nous a paru exagéré.

Un peu au-dessus de la grande cataracte , on voit l'isle de Giésiret-ell-Heist ; c'est la Phile des Anciens. Parmi une foule d'antiquités admirables , on distingue le temple d'Isis , monument des plus superbes ; il est presque entièrement sur pied : on y voit aussi un autre temple qui , quoique plus petit , n'est pas moins digne d'attention. Nos deux scavans nous apprirent que c'étoit-là le temple de l'Epervier.

Nous fîmes quelque séjour à Deïr ou Deri , ville de Nubie , située à deux cent vingt lieues du Caire , entre la premiere & la seconde cataracte. On ne subsiste , dans ces contrées , qu'à grands frais ; & l'on n'en sort qu'après avoir été vivement rançonné. Toute cette partie de l'Egypte s'est soustraite à la domination des Turcs ; & d'ailleurs les Turcs eux-mêmes ne

sont souvent pas plus scrupuleux que les Arabes.

Enfin notre petite société prit de nouveaux arrangemens pour retourner au Caire. Nous fîmes, en revenant, quelques observations qui nous étoient d'abord échappées. Nous visîtâmes, entr'autres lieux, le célèbre couvent de S. Antoine, premier instituteur de la vie cénobitique. On n'entre dans cette maison qu'en escaladant les mûrs, c'est-à-dire, en se faisant monter avec le secours d'une corde. Voici comment cela se pratique : il sort de l'ouverture d'une guérite fort élevée une corde qui, d'un bout, pend jusqu'à terre ; l'autre bout est passé dans une poulie, & attaché, dans l'intérieur de la clôture, à une grande roue. Quelques religieux se placent dans cette roue, pour la faire tourner ; & à mesure qu'elle tourne, la corde extérieure monte avec le pèlerin qui s'y trouve attaché. Nous fîmes tous introduits de cette maniere l'un après l'autre. Les moines sont obligés de recourir à cette précaution, pour éviter l'irruption des Arabes. L'enceinte de ce couvent peut avoir cinq

cinq cent pas de circonference ; elle enferme tout-à-la-fois les bâtimens & les jardins : il ne subsiste plus qu'environ quarante cellules ; les autres sont tombées en ruine. On dit que , du tems de S. Antoine , elles étoient au nombre de trois cens , & toutes habitées.

Entre le Nil & la mer Rouge , on voit régner une chaîne de montagnes depuis la Nubie jusqu'au Caire. Le côté qu'elle présente au Nil , est si escarpé , si uni , qu'on le prendroit pour un mur élevé de main d'hommes ; elle n'offre qu'un seul passage ; encore n'est-il composé que de quelques sentiers très-nudes & fort étroits. C'étoit dans ces montagnes que se trouvoient autrefois ces émeraudes si estimées ; elles passoient pour les plus belles du monde , & étoient aussi les plus dures. Cette mine s'est perdue depuis peu ; & l'histoire qu'on débite ici , à ce sujet , m'a paru très-singuliere.

Cette mine précieuse étoit au pouvoir d'un Emir , dont le petit Etat se trouvoit situé dans ces montagnes. L'Emir étoit en même tems posses-

feur de la plus belle femme de toute l'Egypte. Un seul de ces objets eût suffi pour exciter la cupidité d'un Turc. Le Pacha du Caire voulut s'emparer de l'un & de l'autre : il noircit l'émir auprès de la Porte, & marcha contre lui avec toutes les troupes que le Grand Seigneur entretient en Egypte. L'émir se défendit ; mais, près d'être écrasé, il résolut d'enterrer avec lui le secret de la mine qui causoit en partie son malheur ; ce secret fut connu de peu de personnes : il les détermina toutes à mourir ; ce qui fut effectué. La princesse elle-même voulut être du nombre : elle s'empoisonna ; & l'émir périt les armes à la main, après avoir terrassé & immolé son perséiteur.

Je sens, Madame, qu'il est tems, pour vous comme pour moi, que j'arrive au Caire. J'ai parcouru dans cette Lettre un trajet de plus de cinq cent lieues, en comptant nos courses particulières sur les bords du Nil : je n'ai cependant pas tout dit, car il y avoit trop à dire ; mais ce que j'ai cité, suffira pour vous donner quelques notions de ce que fut autre-

fois l'Egypte, quant au local, & de ce qu'elle est encore aujourd'hui. Je réserve, pour une troisième Lettre, ce qui concerne son gouvernement, ses productions, les mœurs de ses habitans, leur caractère, leurs usages : tous ces objets méritent bien, sans doute, autant d'attention que des palais en ruines & des colosses mutilés.

Je suis, &c.

Du Grand-Caire, ce 30 Juin 1736.



Gij

LETTRE VII.

SUITE DE L'EGYPTE.

Les Egyptiens ont eu les mêmes prétentions que les Chinois, & tant d'autres peuples, sur l'ancienneté de leur monarchie : ils en faisoient remonter l'origine à plus de cent mille ans. C'est trop, sans doute ; mais il paroît certain que, de tous les pays, l'Egypte est celui qui s'est le plutôt policé, celui qui eut le premier une forme de gouvernement réglé & politique, celui enfin où le gouvernement monarchique semble avoir d'abord pris naissance. Fils des anciens rois, étoit le nom qu'on donnoit aux rois d'Egypte ; mais le règne d'une grande partie de ces Souverains est pour nous couvert de ténèbres impénétrables. Menès passe pour le plus ancien de ces princes : il fut en même temps législateur, & avoit, dit-on, rédigé ses loix par écrit : peut-être ont-elles subsisté aussi long-tems que la

monarchie qu'il avoit fondée. Rien de plus constant que les Egyptiens dans la forme de leurs usages, de leurs loix, de leur gouvernement; ce qui n'en veut pas dire que, depuis Ménès, aucun autre législateur n'ait étendu & perfectionné les loix que le premier avoit établies. L'institution d'un culte religieux étoit très-ancienne en Egypte, & le pouvoir des prêtres fort étendu: ils formoient le premier ordre de l'Etat, restoient attachés à la personne du Souverain, l'aidoint de leurs conseils, avoient l'inspection de la monnoie, des poids, des mesures, &, qui plus est, présidoient à la levée des impôts: leurs richesses étoient immenses; & Moïse nous apprend qu'ils tenoient tout de la libéralité de leurs Souverains. Isis, sœur & veuve d'Osiris, leur donna en propre environ le tiers de l'Egypte. Isis en fut récompensée par la vénération que les prêtres inspirerent pour elle à ses peuples, même après sa mort. Son exemple fit loi dans tous les points; elle avoit épousé son frere: il fut permis aux Egyptiens de l'imiter. Les peuples marquerent depuis, beaucoup plus d'obéissance aux reines qu'aux

150 SUITE DE L'EGYPTE.

rois ; & même, parmi les particuliers ; les hommes, en se mariant, promettoient d'être en tout soumis à leurs femmes. Au surplus, les loix du mariage étoient d'une très-ancienne date : on les attribue à Ménès. La polygamie n'étoit point alors permise en Egypte ; & on punissoit très-séverement l'adultere : cette punition consistoit à donner mille coups de verges à l'homme, & à couper le nez à la femme.

J'ignore si on plaidoit beaucoup en Egypte ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il en coûtoit peu pour plaider. Le roi fournissoit à l'entretien des juges ; & il n'y avoit point d'avocats. L'Egypte étoit divisée en trois classes, en prêtres, en soldats, en laboureurs & artisans. Par cette même raison, les terres, dans chaque province, étoient partagées en trois parties égales, affectées aux trois différens états qui distinguoient les habitans. Les loix pénales, c'est-à-dire, les loix contre les criminels, étoient très-séveres. L'homicide volontaire étoit puni de mort : on décernoit le même supplice contre quiconque pouvant sauver un homme qu'on vou-

loit tuer, ne l'avoit pas fait : on avoit même encore pris d'autres précautions pour la sûreté des citoyens & des étrangers. Quand un de ceux-ci ou des premiers périffoit, ou par assassinat, ou par quelque autre accident, la ville la plus prochaine du lieu où son corps avoit été trouvé, étoit obligée de lui faire les plus somptueuses funerailles. Mais ce qui a le plus distingué les anciens Egyptiens de tous les autres peuples, c'est l'habitude où ils étoient de juger les rois après leur mort. Quand un de ces princes avoit mal gouverné, on le privoit de la sépulture ; punition terrible chez ce peuple, qui n'admettoit l'immortalité de l'ame, qu'autant que le corps seroit conservé en son entier, & en état de la recevoir une seconde fois : de-là cet usage d'embau-mer les corps & de les inhumer dans des lieux cachés ; de-là aussi la construction des pyramides. J'ai déjà dit qu'elles n'étoient que des tombeaux également propres à résister aux efforts du temps & aux entreprises des hom- mes ; presque toutes subsistent dans leur entier, & la plus grande partie n'ont pas encore été ouvertes.

Les usages des anciens habitans de l'Egypte avoient quelque chose de singulier, souvent même de contradictoire. Par exemple, dans certaines provinces, on n'osoit tuer les moutons, & l'on mangeoit les chévres; ailleurs on révéroit les chévres, & on mangeoit les moutons. Arsioné adoroit le crocodile, & Héracléopolis l'ichneumon, ennemi déclaré de cet amphibia. Dans toute l'Egypte, on regardoit les porcs comme des animaux immondes; & l'on pouvoit cependant les immoler à Bacchus & à la Lune: alors il étoit permis d'en manger, mais pour ce jour-là seulement. Enfin, Madame, un Egyptien n'osoit ni se servir d'aucun meuble qui eût appartenu aux étrangers, ni manger avec eux; & il ne faisoit nulle difficulté de manger avec les animaux. On terminoit les festins par une pratique bien singuliere. Un homme apportoit dans la sale un cercueil qui renfermoit une figure de bois, longue d'environ trois pieds, représentant un cadavre: il la montroit à chacun des conviés, en leur disant: Buvez & donnez-vous du plaisir, car c'est ainsi que vous ferez après votre

mort. Plus d'un poète Latin & François s'est attaché à paraphraser cette idée.

L'habillement des Egyptiens étoit fort simple : celui des hommes consistoit en une tunique de lin, bordée d'une frange qui leur venoit jusqu'aux genoux : ils avoient par-dessus une espece de manteau fait de laine blanche : tout ce qu'ils portoient sur leur corps, étoit lavé à chaque fois qu'ils s'en servoient. Les femmes faisoient un grand usage de bijoux, d'étoffes précieuses & de parfums. L'entretien des reines étoit des plus dispendieux : on leur avoit donné, uniquement pour leurs parfums & leurs habits, le revenu de la pêche du lac Moëris ; ce qui faisoit par jour environ mille écus de notre monnoie. Les femmes d'Egypte avoient beaucoup d'empire sur l'esprit de leurs maris ; avantage qu'elles devoient à leurs agréments plutôt qu'à la décence de leur conduite. Les Egyptiens étoient d'une humeur douce & civile ; mais ils avoient dès-lors, comme aujourd'hui, la réputation d'être intéressés & peu sûrs dans le commerce. Leurs plaisirs consistoient en fêtes, en

cérémonies religieuses, & sur-tout en processions. C'étoit à Bubaste que se célébroit la fête de Diane. Les hommes & les femmes s'embarquoient en grand nombre sur un même bateau. Ceux-là jouoient de la flûte ; celles-ci des castagnettes : elles faisoient souvent arrêter le bateau, appelloient les femmes de chaque lieu qui bordoit le rivage, leur disoient des injures, des obscénités, & commettoient mille autres indérences. Arrivé à Bubaste, on se livroit à des excès d'un autre genre, plus dignes de Vénus que de la chaste Diane.

Soumise d'abord par quatre ou cinq conquérans de l'Asie, ensuite par Alexandre, depuis, par les Romains, l'Egypte devint enfin le partage des empereurs d'Orient : elle leur fut arrachée par les successeurs de Mahomet, passa encore dans d'autres mains, & fut de nouveau subjuguée par Sélim I, empereur des Turcs, le même qui eut la cruauté de faire pendre Toimumpay, dernier sultan d'Egypte. Depuis cette époque, ce royaume n'a plus changé de maître : il est gouverné par un Pacha qui fait sa résidence au grand Caire, & qui a dans son district, vingt-quatre Beys,

ou gouverneurs, qui sont eux-mêmes très-puissans. Celui de Girge, capitale de la haute Egypte, entretient, pour l'ordinaire, trente mille chevaux & possède de très-grand es richesses. Il est cependant rare que ces Beys, si puissans, n'aient pas d'abord été de simples esclaves de leurs prédeceſſeurs. Cette dignité n'est pas héréditaire ; c'est le Pacha qui y nomme : être fils du Beys est une raison pour ne jamais lui succéder. Quand un de ces officiers déplaît au gouvernement, on promet en secret sa place à quiconque voudra se défaire de lui. C'est à ceux qui l'approchent que l'on a recours, & on leur tient exactement parole ; aussi n'a-t-on pas de peine à les déterminer. Voici cependant un exemple qui mérite d'être cité. Il prouve que la bonté, dans un supérieur, influe quelquefois jusques sur l'ame de ceux qui l'environnent. La tête de certain Bey de Girge avoit été mise à prix ; mais il s'étoit fait aimer de ses peuples, au point qu'ils l'eussent défendu contre le Grand-Seigneur lui-même ; il portoit la confiance jusqu'à rendre de fréquentes visites au Pacha du Caire. Il est vrai que son escorte étoit nombreuse,

G vj

& que cette confiance avoit l'air d'une insulte ; cependant il mourut fort âgé, & de mort naturelle.

La milice d'Egypte est divisée en plusieurs classes : la plus distinguée est celle des janissaires. Sélim qui avoit institué cette milice, ne jugea pas à propos d'entretenir une armée navale en Egypte ; on n'y avoit ni marins ni vaisseaux de guerre. Il y a, dans chaque ville un peu considérable, un Cadi où juge qui décide les procès : il y a de plus, au Caire, un grand-maître de la police, appellé *Huali* ; son inspection s'étend sur les marchés publics, & sur les poids & les mesures. Il a droit de faire punir sur le champ ceux qu'il trouve en contravention : il se promene souvent par la ville, même durant la nuit, & se fait toujours accompagner par cinquante exécuteurs. Cette maniere de marcher a quelque rapport avec celle des grands prévôts de nos armées.

Pour ce qui est des matieres de religion, c'est un Muphti & les docteurs de la loi qui en décident. Ils jugent toutes les causes spirituelles ; ils ont même, comme ailleurs, quelque part dans le gouvernement séculier ; ils pren-

ment, comme ailleurs, facilement part dans les factions qui s'élèvent, s'attachent toujours à celle qui est la plus forte, & l'abandonnent, aussi-tôt qu'elle a perdu sa supériorité.

Je dois dire un mot des Arabes qui occupent une partie de la haute Egypte. Leurs princes sont restés en possession, & souverains de leur pays, depuis la conquête de Sélim. Il en est d'autres qui sont tributaires du Grand-Seigneur; mais ce tribut ne se paye qu'une fois. Quand un pere meurt, le fils qui lui succède, est obligé de payer une certaine somme au Pacha; cela s'appelle acheter les terres du pere décédé. Les Arabes des environs du Caire sont entièrement soumis aux Turcs. Chaque tribu a son chef, & vit sous des tentes. Ont-ils envie d'habiter certains cantons? (ce qui ne se fait guères que pour un an,) ils obtiennent la liberté de cultiver, durant ce temps, certaine portion de terre qu'on leur assigne: de-là, ils vont occuper un autre canton, pour l'abandonner bientôt après.

Outre les Egyptiens proprement dits, les Arabes & les Turcs, l'Egypte est encore habitée par des Chrétiens & par

158 SUITE DE L'EGYPTE.

des Juifs ; mais les Juifs sont obligés de porter un turban bleu & un habit violet, pour les distinguer des autres : cette nation n'est pas plus libre dans ce pays-
ci que dans le nôtre. Les Egyptiens actuels diffèrent presqu'en tous points de leurs premiers ancêtres. Ceux - ci étoient laborieux , actifs , industriels , éclairés , formant & effectuant les plus plus grandes entreprises. Ceux de nos jours n'ont hérité que de leur fourberie & de leur superstition. Rien de plus crédule que ce peuple : il ajoute foi aux talismans , aux charmes , à toutes les puérilités qu'on appelle *magie*. Si on loue l'enfant d'un Egyptien en sa présence & qu'on oublie de le bénir , il ne manque pas de soupçonner aussi-tôt quelques mauvaises intentions ; & pour empêcher les effets du charme , il a recours à quelques cérémonies superstitieuses , telle , entr'autres , que de jeter du sel dans le feu. C'est d'Egypte que nous viennent la plûpart de ces astrologues ambulans , réduits , pour vivre , à tromper la populace : leurs prédécesseurs furent plus heureux : ils tromperent & firent même trembler nos Souverains & leurs ministres.

L'habillement des Egyptiens n'a presque point changé : il est à - peu - près , quant à la forme , ce qu'il étoit du tems de Sésostris. C'est une robe , ou plutôt une espece de chemise à manches larges , attachée autour de la ceinture : l'étoffe en est , pour l'ordinaire , de drap bleu : le petit peuple porte par-dessus une robe d'étoffe de laine brune. Les gens le plus distingués ont une longue simare de drap , de la même couleur que la robe ; mais leur habit de cérémonie est une chemise blanche , assez semblable aux surplis de nos ecclésiastiques.

L'habit des femmes diffère peu de celui des hommes , excepté qu'il est plus court , & que les vêtemens de dessous sont de soie ; leurs manches sont longues & pendantes : elles ont sous leurs habits une chemise de gaze qui traîne jusqu'à terre ; leurs cheveux sont relevés en rond sous un bonnet court de laine blanche : elles mettent par-dessus un mouchoir brodé. On regarde comme une grande indécence dans une femme , de laisser voir tout son visage : il faut , pour le moins , qu'elle se couvre la bouche & un œil , & se rende ridicule pour être honnête ;

cette méthode est de tous les tems. Pour les femmes publiques, (& il y en a ici grand nombre,) elles marchent à visage découvert, & portent à leur nez des anneaux auxquels sont attachés des grains de verre; c'est pour elles une parure qui d'ailleurs les distingue: ce qui sur-tout les fait reconnoître, c'est l'usage où elles sont d'aller dans les rues dansant, chantant & jouant quelquefois de certains instrumens de musique: le plus souvent elles vont se placer & s'asseoir sur le bord du grand chemin. Il faut que cet usage soit bien ancien dans plus d'un pays. Vous avez lu, Madame, dans l'Ecriture, que Thamar voulant habiter avec son beau-père Juda, parvint à son but, en l'attendant au bord du grand chemin, sous l'extérieur d'une courtisane; mais il paroît qu'alors ces sortes de femmes se voiloient aussi le visage; autrement la méprise de Juda eût été bien volontaire.

Les femmes, j'entends celles qui se respectent, jouissent ici peu de liberté: elles ont cependant la permission de se rendre visite; & ces visites durent quelquefois des journées entieres: leur

plus grand plaisir alors est de changer d'habit, & de se travestir de différentes manieres. La plus grande marque d'attention qu'une femme puisse donner à celle qui la visite, c'est de lui présenter un grand nombre d'habits, pour mettre plus de variété dans ses déguisemens.

Les Egyptiennes ont leurs bains particuliers ; elles peuvent s'y rassembler à certaines heures : quelquefois ces bains les aident à tromper leurs surveillans. Elles y entrent avec leurs habits ordinaires, en sortent avec d'autres qu'elles y font porter secrètement, & rentrent de nouveau, sans avoir été reconnues. Elles peuvent aussi, lorsqu'il y a des réjouissances publiques, sortir de chez elles & entrer où bon leur semble, soit le jour, soit la nuit. Elles s'occupent d'ailleurs, sans parler & sans mettre la main à la plume, assigner un rendez-vous & faire une déclaration aussi-bien qu'une Françoise qui a toute liberté. Elles mettent séparément, dans un mouchoir, du sel, du pain, du froment, du bois, de la paille, &c. La maniere de nouer le mouchoir, & chacune des choses qu'il renferme, ont leur

signification particulière : c'est , pour l'amant , un langage très-intelligible , & toujours entendu. J'ai même effuyé quelques-unes de ces invitations ; je n'y comprenois rien d'abord : j'appris ensuite à démêler le mystere ; mais vous sentez , Madame , qu'il me fallut , dans d'autres occasions , toujours faire semblant de n'y rien comprendre. Au reste , les filles sont ici beaucoup plus réservées que les femmes , & peut-être plus qu'en aucun lieu du monde. Il est vrai que de fortes raisons les y obligent. En cessant d'être sages , elles risquent de n'être jamais mariées , ou même de perdre la vie , si , le jour de leur mariage , elles ne donnent des preuves non équivoques de leur sagesse.

Il n'y a aucunes voitures couvertes en Egypte. Les femmes de distinction voyagent ou se promènent à cheval ; elles ont toujours à leur suite plusieurs femmes esclaves , montées sur des ânes : c'est même la seule monture dont les femmes qualifiées & autres puissent se servir au Caire. Une prédiction ancienne porte que cette ville sera un jour prise par une femme à cheval ; & , par cette raison , l'usage de cette monture est

interdit à toutes les femmes ; précaution puérile , & qui prouve que les Turcs ne sont guères moins superstitieux que les Egyptiens. Ceux-ci sont envieux & malins à l'excès , aussi méfians envers leurs compatriotes qu'envers les étrangers : ils ont le plus grand respect pour leurs supérieurs. Chez eux , un fils n'ose pas s'asseoir devant son pere , sur-tout en public , sans en avoir été prié plusieurs fois. C'est un usage où les François s'éloignent le plus des Egyptiens. Une autre vertu & presque la seule que pratiquent ces derniers , c'est l'hospitalité ; encore en doivent-ils la connoissance aux Arabes qui eux-mêmes n'en connoissent & n'en pratiquent aucune autre ; mais j'aurai une autre occasion de vous entretenir plus particulièrement de cette nation & de celle des Turcs.

Ceux-ci ont , en Egypte , des derviches de plusieurs especes : on en peut distinguer deux ou trois sortes. Les uns vivent en communauté , & y menent une vie retirée & fort austere ; d'autres , en prenant le nom de *derviches* , restent dans le sein de leur famille & exercent la profession de leurs peres ,

à-peu-près comme on voit en France certains particuliers affiliés à certains ordres. La troisième classe voyage par le pays : ils demandent, ou plutôt ils exigent qu'on leur fasse l'aumône ; & dès qu'ils ont sonné de leurs cors, il n'est plus permis de la leur refuser. Nos religieux mendians n'usent point de cette méthode impérieuse ; ils ont recours à la persuasion qui, pour l'ordinaire, leur réussit également.

Enfin, Madame, les Turcs d'Egypte ont une singulière vénération pour les idiots ; ils les regardent comme des saints. J'ai vu de ces misérables se promener tout nuds dans les rues, ou se placer, dans cet état, à la porte d'une mosquée ; & ce qui n'est pas moins surprenant, j'ai vu des femmes leur baisser les mains & d'autres parties que la décence ne permet pas de nommer.

Les Juifs ont plusieurs synagogues en Egypte & sur-tout au Caire : on en compte jusqu'à trente-sept dans cette ville, une, entr'autres, qui a plus de seize cens ans d'antiquité : on y conserve deux anciens manuscrits des loix, & un de la Bible. Les Juifs prétendent que celui-ci a été écrit de la main d'Es-

dras, qui, n'ayant osé, par respect, y placer le nom de Dieu, trouva, le lendemain, toutes les lacunes remplies, ce saint nom y ayant été tracé par une main invisible. On conserve ce manuscrit dans une niche couverte d'un rideau & placé à dix pieds de hauteur. Un grand nombre de lampes brûlent continuellement devant elle ; & il n'est pas plus permis de toucher à cette niche, qu'il ne le fut autrefois de porter la main à l'arche d'alliance. Quant aux usages des Juifs, ils sont à-peu-près les mêmes que par-tout ailleurs.

Il y a de deux sortes de Chrétiens en Egypte, les Grecs & les Cophtes. Ceux-ci sont les plus nombreux & les plus puissans. Je vous ai dit que S. Marc est regardé comme le premier évêque d'Alexandrie. Les prosélytes qu'il avoit faits, se retirerent à Coptus & dans les lieux circonvoisins. On croit que c'est de-là qu'ils ont retenu le nom de *Cophtes*. Ils ont un patriarche demeurant à Alexandrie où réside aussi celui des Grecs. Ces deux partis font schisme avec l'église Romaine, sans, pour cela, être plus d'accord entr'eux. Quant à leurs cérémonies, elles sont à-peu-près

semblables. On prétend que le langage cophte est l'ancien égyptien fort corrompu. C'est dans cette langue que les liturgies des Coptes sont écrites : il n'y a que quelques-uns de leurs prêtres qui sçachent les expliquer ; la plûpart des autres ne sçavent pas même les lire. Ils apprennent leurs longs offices par cœur, à force de les entendre répéter. L'épître & l'évangile se lisent en deux langues , en cophte & en arabe. Les jours de grandes fêtes , on lit des leçons en chaire ; & , tous les ans , le patriarche fait une courte exhortation. A l'égard des prêtres , leur ignorance les dispense de prêcher.

Quoique l'église d'Alexandrie soit séparée de celle de Rome , elle s'accorde avec elle dans les principaux points de la religion. Elle admet les mêmes sacremens , & en même nombre que nous ; elle croit la transsubstantiation , l'invocation des saints , le culte des images ; elle reconnoît la primauté du pape &c ; mais elle a des coutumes qui lui sont particulières , & qu'elle fonde ordinairement sur quelques raisons ou de l'écriture , ou de l'évangile , ou de la tradition qui leur apprend que

S. Marc en a usé de même. Ils ne font le signe de la croix qu'avec un doigt seulement ; ils ôtent leurs souliers en entrant dans l'église ; ils n'ont que l'usage des cloches de bois. Parmi leurs différens carèmes & les jeûnes qu'ils ont en grand nombre, celui qu'ils appellent *le jeûne d'Héraclius*, a été singulièrement institué. Pour obliger cet empereur, qui avoit promis sauve-garde aux Juifs de la Palestine, à rétracter sa parole, parce qu'ils s'étoient joints aux Persans pour faire mourir les Chrétiens, ils s'obligèrent, pour eux & pour toute leur postérité, de jeûner pour lui une semaine entière jusqu'à la fin du monde ; ce que le prince ayant accepté, il fit massacrer tous les Juifs de la Palestine ; ce jeûne ridicule s'observe encore actuellement.

Les Chrétiens d'Alexandrie ont retenu l'usage de la circoncision pour les filles ; mais ils n'ont plus celui du calice de suspicion pour les femmes. Les maris qui les soupçonoient d'adultere leur faisoient avaler de l'eau soufrée, dans laquelle ils mettoient de la poussière & de l'huile de la lampe de l'église ; ils prétendoient que si la femme étoit

coupable , elle souffroit des douleurs inconcevables dans les entrailles , & que par-là on connoissoit la vérité. Cet usage peut avoir donné lieu à la comédie de la *Coupe enchantée*?

La coutume de n'administrer le baptême qu'une fois l'an , sçavoir le vendredi saint , est encore abolie dans cette église , depuis qu'un enfant que sa mère apportoit en cette ville pour ce sujet , étant tombé malade en chemin , fut baptisé avec du lait & du sang de cette femme , qui craignoit de le voir mourir sans baptême. Aujourd'hui on baptise indifféremment en tout tems.

Peu de Chrétiens ont moins de respect pour les églises & y restent plus long-tems que ceux d'Egypte : ils y passent toutes les nuits qui précédent les dimanches & les fêtes. Pour les jours qui suivent ces nuits , ils les emploient à se tranquilliser ou à se divertir : ils sont ennemis mortels des Chrétiens Grecs , & ne traitent pas mieux les Chrétiens d'Europe. Si l'on administre l'extrême-onction à un Cophte , le prêtre oint en même temps toutes les personnes qui sont présentes , afin que le malin esprit ne puisse pas prendre possession d'elles.

Ils

Ils s'abstiennent, comme les Juifs, de manger du sang, & de tous les animaux étouffés ; leur confession est générale, comme dans la primitive église : ils ont l'habitude de se faire souvent des croix sur les bras avec de la poudre. Quand on leur demande s'ils sont Chrétiens, ils montrent ces croix. C'est, en effet, la meilleure preuve qu'ils donnent de leur doctrine. Ils sont persuadés que l'âme va au ciel au bout de quarante jours ; cependant ils prient pour les morts long-tems après ce délai. Ils n'ont point d'images gravées, si ce n'est un crucifix ; mais ils ont des tableaux devant lesquels ils se prosternent. Ils baptisent, confirment & communient les enfans quarante jours après la naissance si c'est un garçon, & vingt-quatre si c'est une fille. Pour les communier, le prêtre leur met le bout de son doigt dans la bouche, après l'avoir trempé dans le calice rempli de vin consacré. On marie les jeunes gens à sept ou huit ans ; mais ils n'habitent ensemble qu'à douze. La circoncision est en usage parmi ces Chrétiens, comme parmi les Turcs & les Juifs.

Le dimanche est ici observé avec une

Tome I.

H

attention rigoureuse : il en est de même des jours d'abstinence & de jeûne. Cette abstinence consiste principalement à ne manger ni œufs, ni lait, ni beurre, pas même de l'huile, & à se priver de manger jusqu'à midi, quelquefois plus tard : leurs tems de jeûne sont très-long & très-fréquens. Le jour du vendredi saint, ils s'abstiennent de toute nourriture, pendant vingt-cinq heures. Ils s'y prennent singulièrement pour obtenir du patriarche la permission de manger des œufs en carême : ils l'élévent dans une chaire, & le prient de leur accorder cette permission ; il la refuse ; & on ajoute, s'il veut qu'on le jette par terre. Cette question se répète jusqu'à trois ou quatre fois : enfin le patriarche accorde ce qu'on lui demande, comme s'il craignoit que la menace ne fût effectuée. Les Coptes ont moins de peine pour obtenir la permission de répudier leurs femmes & de se remarier : on prétend même, qu'en cas de refus du patriarche, un simple prêtre ne laissera pas d'administrer ce sacrement ; & si les prêtres le refusent, ils ont recours au Cady. Cette coutume est pratiquée par les Chrétiens dans toute la Turquie : aussi

rien de plus commun parmi eux, que le divorce public ; je dis public, parce qu'en France, où ce divorce n'est pas connu, il en existe un autre non moins réel, & encore plus souvent pratiqué.

On vient de m'interrompre ici, Madame, pour me faire voir la suite d'une gageure qui me rappelle les paris des Anglois pour la course des chevaux. Celui dont je vais vous parler, est fort commun parmi les crocheteurs Egyptiens. Deux d'entr'eux ont gagé, il y a quelques jours, à qui porteroit plus long-tems une outre remplie d'eau & de sable, du poids de cent trente livres, sans se reposer, sans quitter un moment son fardeau, sans s'appuyer dans aucun endroit, sans même pouvoir porter la main contre un mur, ou contre la terre. La gageure étoit de dix pistoles. Le preinier a porté son outre soixante-cinq heures de suite ; on l'a vu pendant tout ce tems-là, marcher nuit & jour par la ville, précédé d'un tambour, & suivi de la populace. Il mangeoit en marchant ; &, pour s'empêcher de dormir, il prenoit beaucoup de café. Comme plusieurs de ceux qui le suivent, ont parié les uns pour lui, les autres pour son

Hij.

adversaire, ils observoient attentivement s'ils ne manqueroient point à quelque une des conditions. Son antagoniste est entré dans la lice huit jours après, & a porté le même fardeau pendant soixante-sept heures, parce que la gageure étoit pour soixante & douze ; mais l'autre a crevé avant les trois jours expirés. Cependant on l'a déclaré victorieux ; & le prix lui est adjugé. Ses camarades, & ceux qui ont parié pour lui, le promènent par toute la ville, revêtu d'un caftan de la garde-robe du Pacha ; & il n'y a point de personnes distinguées par leur rang ou par leurs richesses, qui ne lui fassent quelque gratification. Ces sortes de paris ont du moins cela d'avantageux pour ceux qui les font, que soit qu'ils gagnent ou qu'ils perdent, ils donnent une grande idée de leur force ; & les marchands les emploient plus volontiers que d'autres, quand il s'agit de porter loin des fardeaux fort pesans ; au lieu que les Anglois ne retirent de leur victoire que le prix de la gageure.

Mais je reviens à mon sujet. On voit en Egypte la plupart de nos animaux domestiques, tels que les chevaux, les

ânes, les mulets : on y voit aussi des chameaux & des tigres. Les déserts de la Thébaïde offrent encore une autre sorte d'animal sauvage ; c'est la gazelle qui ne se nourrit, dit-on, que de la rosée qui tombe la nuit sur son poil. Mais l'animal qui fait le plus de ravage en Egypte, est l'hippopotame ; il prend naissance dans l'Ethiopie, & descend, le long des bords du Nil, dans la haute Egypte : il désole les campagnes, mange ou détruit les bleus de Turquie ; mais sur-tout il fait la guerre aux hommes : il les foule aux pieds, les étouffe avec ses jambes qui sont fort grosses & fort courtes, & boit seulement leur sang. Un homme debout dans le ventre de cet animal, ne pourroit, dit-on, lui toucher le dos avec sa main. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est qu'il est très-difficile à tuer : il n'a qu'un très-petit endroit au front où il puisse être blessé ; le reste de la peau a deux doigts d'épaisseur & résiste à la balle. On dit que cet animal a la voix terrible & fait trembler la terre, lorsqu'il mugit. Les Nubiens assurent qu'on n'en a jamais pris un en vie.

Le Nil produit à-peu-près les mêmes

Hij

espèces de poissons qui se rencontrent dans d'autres rivières. Ce qui le distingue le plus, est le crocodile, animal vorace & particulier à ce fleuve ; ses œufs ressemblent à ceux d'une oie : il les enterrer dans le sable à la profondeur d'un pied ; ses petits courent à l'eau l'instant d'après leur naissance : il en a, dit-on, un soin tout particulier : il n'est pas moins soigneux de sa conservation ; jamais il ne s'éloigne du fleuve ; & il le regarde toujours, quand il est à terre : il y rentre au moindre danger, mais assez lentement & en disparaissant peu-à-peu : on dit cependant qu'il peut courir fort vite. Pour le prendre, on contrefait les cris de quelque animal, à certaine distance : le crocodile ne manque pas d'accourir au bruit ; alors on lui enfonce dans le corps un crampon auquel est attachée une corde : on le laisse se replonger dans le fleuve où il perd tout son sang ; ensuite on le tire sur le rivage ; on lui met une perche dans la gueule, & on lie ensemble ses deux mâchoires ; ce qui suppose qu'il est encore vivant. On prétend qu'il ne peut se saisir d'un homme qui nage : fi, au contraire, il le rencontre debout sur le rivage, il

s'élance dessus , l'attrape avec ses pates de devant , ou tâche de le renverser d'un coup de sa queue. Cet animal à la vue très-perçante : il voit même les objets qui sont derrière lui , par le moyen d'un canal qui communique depuis le derrière de sa tête , jusqu'à son œil. Il ne paroît pas que le crocodile puisse être détruit par le rat de Pharaon : c'est le nom d'un petit animal à-peu-près de la taille d'un furet , qui , à ce que certaines gens croient , entre dans le corps du crocodile & lui ronge les entrailles ; mais il y a plus d'apparence qu'il ne s'attache qu'à détruire ses œufs qu'il a soin de déterrer. Il est rare que ces animaux descendent jusqu'au Caire ; ce que les religieux d'un couvent placé au-dessus , ne manquent pas d'attribuer à la protection de S. Antoine.

Il y a une autre espece de crocodile. Celui-ci est entièrement terrestre ; il vit & se cache dans les grottes & les cavernes des montagnes voisines du Nil. On le nomme *worate* : sa longueur est de quatre pieds sur huit pouces de large ; sa langue est fourchue , & il la darde comme les serpens ; mais il n'est point dangereux : il manque de dents , & ne

vit que de mouches & de petits lézards : il dort aussi long-tems que dure l'hiver.

Les médecins, dit-on, font grand cas des viperes de cette contrée. Il y en a de deux sortes ; l'une assez semblable aux viperes qui se trouvent ailleurs ; l'autre qui a des cornes pareilles à celles du limaçon, avec cette différence, qu'elles sont d'une nature de corne. Toutes les deux espèces sont jaunâtres, & de la couleur du sable dans lequel vivent ces reptiles : au surplus, leur morsure, ni celle du serpent, ni même celle du scorpion, ne sont pas ici fort dangereuses. Les Arabes les touchent avec la même assurance que si c'étoit des fleurs ; ils les caressent & les portent dans leur chemise : il se trouve même ici des gens qui dévorent le serpent tout crud : ils disent qu'il est beaucoup meilleur en hiver qu'en été. Selon eux, il échauffe trop dans cette dernière saison ; c'est-là le seul défaut qu'ils y trouvent. A l'égard de la salamandre, autre reptile très-commun dans la haute Egypte, sa piquûre est absolument mortelle. Je finirai la liste de ces objets dégoûtans, par les chauves-souris d'Egypte. Celles qu'on y trouve, sur-tout

celles qui habitent les vieux bâtimens, sont extrêmement grandes : quelques-unes ont deux pieds de long, depuis le bout d'une aile jusqu'à l'extrémité de l'autre.

L'Egypte ne produit point de faisans ; mais on y voit un grand nombre de perdrix différentes des nôtres pour la couleur : on y voit aussi beaucoup de cailles, de beccasses, de beccassines & de becfigues. Les étangs y sont fréquentés par une infinité de canards & d'oies sauvages. Ces dernières ne ressemblent point à celles qu'on voit en Europe. Quant aux canards, on emploie ici une singulière méthode pour les attraper. Un homme se couvre la tête avec une citrouille vuidée : il marche dans l'eau, & arrive, par ce moyen, jusqu'à ces oiseaux aquatiques. Ceux-ci ne s'effarouchent point à la vue d'une citrouille ; ils l'attendent, & laissent ainsi au chasseur la facilité de les saisir par les pates. L'autruche est également très-commune en Egypte. Les Arabes en tirent une huile qu'ils regardent comme une drogue très-précieuse : elle est bonne, dit-on, pour la paralysie, les rhumatismes, & même pour toutes les

Hy

tumeurs froides. Il y a différentes manières de s'en servir : tantôt on l'applique comme un onguent ; quelquefois on la fait prendre comme une médecine. Les Arabes la vendent fort cher & en vendent beaucoup ; chose qui paroît prouver en sa faveur, & qui ne prouve pas plus que le débit de tant d'autres spécifiques imaginaires.

Il n'y a point d'endroit dans le monde, où il y ait autant de poulets qu'aux Grand-Caire ; comme on y fait couver les œufs sans poules, on y voit éclore sept ou huit mille poussins tout à la fois. On se sert pour cet effet, de fours échauffés à un degré convenable. On y met sur des nattes autant d'œufs que l'on veut avoir de poulets ; mais il ne doit y en avoir que deux rangs, les uns sur les autres, ou quelquefois trois dans l'endroit le plus chaud. Le vingtième ou le vingt-deuxième jour au plus tard, les poulets sont éclos : ils ne mangent rien le premier jour ; mais le second, ils commencent à prendre de la nourriture ; & avec les soins qu'on y apporte, ils réussissent presque toujours.

Vous savez, Madame, que les Egyptiens adoroient plusieurs sortes d'oiseaux. Celui pour qui ils eurent plus de vénération, fut l'ibis appellé *aujourd'hui belseory*. C'est un très-belle oiseau ; il est, de plus, très-utile : on dit qu'il délivre le pays d'un grand nombre de serpents que la terre produit, quand les eaux se sont retirées. Il y a aussi une espèce de grand faucon brun, ayant l'œil très-brillant & très-beau ; il n'est ni sauvage ni oiseau de proie : on le voit très-souvent confondu parmi les pigeons, & vivre paisiblement avec eux. Les anciens Egyptiens adoroient, dans cet oiseau, le Soleil ou Osiris, dont l'éclat & le brillant de ses yeux leur sembloit être l'emblème. Ils lui avoient bâti plusieurs temples magnifiques, un, entr'autres, dans l'île de Phile, aujourd'hui Giéziret. Ce temple subsiste encore presque entier : on dit que les Turcs eux-mêmes ne tuent jamais ces sortes d'oiseaux. Ils ont aussi une espèce de vénération pour les chats ; animaux qui eurent également leur part dans l'ancien culte des Egyptiens. On portoit alors le zèle si loin, à cet égard,

H vi.

qu'un soldat revenant de faire la guerre dans un pays étranger , se chargeoit de chats & de vautours , quoiqu'il manquât souvent du nécessaire. En un mot , si un pere de famille eût vu sa maison embrasée , il l'eût laissé brûler ; il eut même oublié ses enfans , pour s'attacher à sauver son chat. On trouve même encore aujourd'hui plus d'un hôpital fondé en faveur de ces animaux ; & , par un contraste assez bizarre & assez injuste , le chien , cet animal si fidèle , si rempli d'attachement pour son maître , n'éprouve ici que de mauvais traitemens. On trouve un grand nombre de ces animaux dans les rues des villes ; mais jamais ils n'entrent dans les maisons. Ce qu'il y a de singulier , c'est qu'ils sont , en quelque sorte , divisés par peuplades qui ne se mêlent point : chacun reste dans le canton où il est né ; & si quelqu'un d'entr'eux veut transgresser cette loi & passer d'une république à l'autre , il est reçu de maniere à lui ôter l'envie de revenir.

Il est inutile , Madame , de vous rappeler que l'Egypte fut autrefois extrêmement fertile en grains de plusieurs

especes ; elle l'est beaucoup moins aujourd'hui , faute de culture. Une des choses qu'on y prise le plus , c'est l'eau du Nil ; & en effet , elle m'a paru délicieuse à boire , quoique peut-être un peu douce. Pour en boire plus souvent & avec plus de plaisir , les Turcs provoquent leur soif , en mangeant du sel : ils disent que si Mahomet eût bu de cette eau , il eût demandé à Dieu la grace de ne point mourir , afin d'en pouvoir toujours boire. Un Egyptien éloigné de son pays & qui doit y retourner , ne parle que du plaisir qu'il aura de savourer l'eau du Nil. Quand un étranger revient en Egypte , après avoir été long-tems absent , on lui applique ces paroles qui sont passées en proverbe : Quiconque à bu une fois de l'eau du Nil , doit en boire une seconde. Ces eaux sont d'ailleurs la source des plus grandes richesses du pays : c'est leur débordelement qui le fertilise. Les habitans assurent qu'elles commencent à s'élever , tous les ans , le même jour , qui est le 18 ou le 19 de Juin. Le Grand-Seigneur ne peut exiger aucun tribut , que l'eau ne soit montée jusqu'à une certaine hauteur indiquée par le

Mekkias, dont je vous ai parlé : c'est alors un présage d'abondance. Le peuple se livre à de grandes acclamations de joie. On fait une figure de terre de la grandeur d'un homme, & on la précipite dans l'eau : on y jettoit autrefois une jeune fille ; & sa mort étoit un tribut de reconnoissance qu'on payoit au fleuve. L'usage moderne est moins barbare, quoique peut-être aussi ridicule. En voici un autre qui n'est que singulier ; c'est celui que les Egyptiens emploient pour traverser le Nil. Deux hommes sont assis sur une botte de paille, tandis qu'une vache les précède à la nage. L'un d'eux tient d'une main la queue de la vache ; de l'autre, il dirige une corde attachée aux cornes de l'animal : en même tems l'autre homme placé derrière le premier, gouverne avec une petite rame. Il est encore, pour traverser ce fleuve, quelques autres moyens aussi bizarres & aussi efficaces que le premier. Mais, dit avec raison un de nos grands poëtes,

Le secret d'ennuyer est celui de tout dire.

M. de Voltaire, tout grand qu'il est, n'espéroit pas, sans doute, voir

citer ses ouvrages au bord du Nil. Ce pays, qui n'a peut être jamais produit aucun poète, ne me paroît pas devoir jamais être à portée de goûter les nôtres. Nous nous disposons à le quitter incessamment, pour aller en Barbarie. Ainsi, Madame, je vais me rapprocher de vous ; mais ce sera pour m'en éloigner encore ; car, des côtes d'Afrique, nous comptons nous embarquer pour les îles de l'Archipel. Ce sont toujours les occasions qui nous déterminent ; & nous en trouvons une très-favorable, qui nous conduit à Tripoli. Quand on voyage par curiosité, on est indifférent sur la route qu'on doit suivre, pourvu qu'on arrive toujours à son but.

Je suis, &c.

Du Grand-Caire, ce 10 Juillet 1736.



LETTRE VIII.

LES ETATS BARBARESQUES.

IL s'agit, Madame, de faire actuellement un tour en Barbarie. J'ai promis de vous épargner les détails peu intéressans ou qui se supposent d'eux-mêmes. Il faut mettre de ce nombre certains préparatifs indispensables, certains arrangemens domestiques, beaucoup plus essentiels pour ceux qui voyagent, que pour ceux qui lisent. Notre société étoit toujours la même; & il y avoit été résolu, tout d'une voix, de parcourir les côtes d'Afrique, c'est-à-dire, les royaumes de Tripoli, de Tunis, d'Alger, de Maroc, &c. en un mot, les Etats barbaresques.

Les Romains, à l'exemple des Grecs, traitoient de Barbares toutes les nations étrangères; aussi, quand ils eurent entièrement subjugué cette partie de l'Afrique, appellée *la Mauritanie*, le nom en fut changé en celui de *Barburie*; nom que conserve encore

parmi nous cette patrie d'Annibal.

L'état de Tripoli est peu considérable , & ne figurera , dans cette Lettre , que comme un lieu de passage , pour arriver à Tunis.

Tripoli , capitale du royaume de ce nom , est située sur la côte de la Méditerranée ; elle se divise en vieille & en nouvelle ville. Celle-ci est très-peuplée , quoique d'une grandeur médiocre. Les murs qui l'environnent , sont flanqués de tours pyramidales , & munis de gros canons. La vieille ville est presque entièrement ruinée : cependant elle conserve encore certaines marques de son ancienne splendeur. J'admirai sur-tout un certain arc de triomphe , dont malheureusement près de la moitié est enterrée dans le sable. Tout l'édifice est de marbre blanc : le ciment ni la chaux ne sont entrés pour rien dans sa construction. Les marbres qui le composent , sont assis sur des platines de plomb , & liés avec des crampons de fer ; ils ont environ cinq à six pieds d'épaisseur en quarré. Il y a encore un autre motif pour présumer que ce monument ne sera pas si-tôt détruit ; c'est la superstition des ha-

bitans. Ils disent qu'un prince ayant voulu en ôter quelques pierres, il se fit un tremblement de terre épouvantable, & qu'il suivit ensuite une pluie de sable qui ensevelit les ouvriers. C'est-à-peu-près ce qu'on raconte de ceux qui ont voulu rebâtir le temple de Jérusalem.

Les religieux Franciscains ont à Tripoli, une très-belle église, & ils en jouissent paisiblement : leur maison renferme aussi un hôpital où l'on reçoit les esclaves Chrétiens, lorsqu'ils sont malades. Un hôpital est d'un grand secours à Tripoli, la peste y étant plus fréquente qu'ailleurs, & y faisant, pour l'ordinaire, de très-grands ravages. Tout cet état est gouverné par un Dey, sous la protection du Grand-Seigneur, auquel il paye un tribut annuel. C'est en partie par le commerce d'étoffes de soie, & par celui du safran, que subsiste cette république. Le safran se tire de la montagne de Garion, située au midi de la ville : c'est là qu'il croît plus beau & meilleur qu'en aucun autre lieu ; mais la principale richesse des habitans vient de leurs pirateries. En 1681, M. du Quefne fut chargé par

Louis XIV, de châtier ces corsaires. Le Grand-Seigneur ménagea, en faveur de cette nation, un traité qu'elle rompit bientôt après : elle fut punie par le maréchal d'Estrées, qui bombarda & désola la ville.

Les principales villes du royaume de Tripoli sont, Capez, Elhama & Ougela. La première est grande & bien fortifiée, mais presque déserte : elle fit grande figure, du tems des Romains ; son nom étoit alors Tacape, & celui du fleuve qui la traverse, Triton : il prend sa source dans un désert sablonneux, & se jette dans la Méditerranée, au-dessous de cette ville ; ses eaux sont si chaudes, que, pour les boire, il faut les laisser reposer pendant une heure. La chaleur de l'eau dont s'abreuvent les habitans d'Elhama, est encore plus excessive. Il faut l'exposer vingt-quatre heures à l'air, pour la rendre potable. Aux environs d'Ougela, est un pays désert, mais renommé par une pétrification totale d'arbres, de plantes, de fruits, d'animaux, & même d'hommes. C'est de-là que furent apportées en France, à M. de Pontchartrain, plusieurs branches de pal-

mier & d'olivier, avec leurs feuilles & leurs fruits ; le tout parfaitement pétrifié, & sans avoir changé de couleur. On les lui présenta avec des rameaux de mêmes arbres, non pétrifiés ; & l'on ne pouvoit les distinguer des autres, que par le toucher & la pesanteur. C'est encore dans le royaume de Tripoli, qu'a été trouvée la belle statue de marbre d'une Vestale, qui est aujourd'hui dans la galerie de Versailles.

Toute la marine de ce petit état consiste en un vaisseau & cinq ou six petites galiotes. On dit que de tous les états Barbaresques, celui de Tripoli est le plus exact observateur des traités ; sans doute, parce qu'il est le plus foible.

Nous continuâmes notre route, mais toujours sans nous éloigner des bords de la mer. Peut-être, Madame, est-il à propos de vous retracer l'image de notre petite caravane ; elle n'étoit composée que de gens à nous, & d'un guide pour la diriger. Ainsi figurez-vous cet homme devançant nos pas, huit domestiques les suivant, & occupés à conduire quelques mulets & deux cha-

meaux chargés de bagage & de provisions ; M. de S..... disputant avec le Docteur ; moi causant amicalement avec le marquis, & ce même Docteur jettant sur nous , de moment à autre , un regard pour demander notre approbation ; vous aurez alors une idée complète de notre façon de voyager.

Il faut , pour arriver aux frontières de Tunis, traverser un désert affreux ; on n'y trouve ni bois ni eau. Le canton qui suit, n'est guères plus facile à parcourir : les villages sont séparés par un lac ou par des sables mouvans. Les caravanes risqueroient d'être englouties dans ces sables , sans quelques troncs de palmiers plantés de distance en distance , pour diriger leur marche. On voit dans ce lac , beaucoup d'espèces d'îles , une entr'autres , qui est assez grande & couverte de dattiers. On dit qu'ils furent plantés par une armée d'Egyptiens , qui se nourrit ensuite du fruit de ces arbres.

Nous parvinmes , non sans peine , à Gassa , ville bâtie dans un lieu solitaire , au milieu des montagnes. Le passage des environs est très-agréable ;

il est arrosé par trois fontaines qui se réunissent & forment un ruisseau que les habitans se partagent entr'eux, pour arroser leurs plantations. Les murs des maisons de la citadelle ont été construits des débris de l'ancienne magnificence de cette ville : on y voit beaucoup d'autels & des colonnes de marbre granite : c'étoit une des principales villes du royaume de Juggurtha.

Je me borne, Madame, à jettter un coup d'œil sur les lieux les plus célèbres qui s'offrent sur mon passage. On trouve à Jemme un grand nombre d'antiquités, entr'autres, un vaste amphithéâtre. C'est dans cette ville que Gordien fut élu empereur ; & nos deux scavans parurent s'accorder à dire que cet amphithéâtre étoit son ouvrage. Il en est digne par sa magnificence : les dehors subsistent en leur entier ; l'intérieur est un peu endommagé. Depuis cette ville jusqu'à dix à douze lieues en avant, on ne voit que ruines magnifiques : tel est, en particulier, un bel arc de triomphe d'ordre Corinthien : il est composé d'une grande arcade & de deux autres plus petites à côté. Pour

y arriver, on passe sous un vaste portique d'ordre Corinthien, auprès duquel se trouvent trois temples ruinés, mais qui laissent encore appercevoir des restes de magnificence. Médéa, petit port de mer, en offre un très-grand nombre. Je ne vous en parle toutefois, que parce qu'il y avoit aux environs, la tour ou maison de campagne d'où Annibal s'embarqua, après s'être sauvé de Carthage. Avant que d'arriver à Tunis, nous visitâmes encore plusieurs villes qui toutes méritent l'attention des curieux antiquaires, mais dont le détail pourroit à la fin fatiguer la vôtre.

Nous voici donc à Tunis, autre capitale qui donne son nom à un royaume; elle est ancienne & fut tour-à-tour possédée par les Carthaginois, les Romains & les Vandales. Ces derniers la saccagerent; les Arabes l'inondèrent ensuite, & après eux, les Maures chassés d'Espagne par Ferdinand & Isabelle. Un des princes de cette race, détrôné par l'audacieux Barberousse, fut rétabli par l'empereur Charles-Quint. Dès lors, cet état devint tributaire des Espagnols, sur qui Sélim II l'enleva.

Depuis ce tems , il est resté sous la protection du Grand-Seigneur & le gouvernement d'un dey. Ce royaume a quatre-vingt - dix lieues de long sur environ soixante-dix de large : il est divisé en huit provinces qui toutes ensemble forment deux districts , celui d'été & celui d'hiver. On les nomme ainsi , parce que le dey assigne chacune de ces saisons , pour faire sa visite dans le district qui en porte le nom. C'est le circuit d'hiver que nous avions à - peu - près parcouru , en allant à Tunis. Nous nous proposâmes de visiter également celui d'été ; mais auparavant nous voulûmes connoître la capitale.

Tunis est située dans une belle plaine , & forme un quarré long d'environ une lieue de tour : elle a trois faubourgs qui , avec la ville , forment , dit-on , plus de vingt mille maisons habitées. On voit au milieu de la ville un grande place environnée de boutiques : celles des parfumeurs restent ouvertes jusqu'à minuit. Il est rare que les maisons aient plus d'un étage , & plus rare encore , qu'elles soient bien meublées : on n'y voit ni chaises ni tapisseries ; on y remarque seulement quelques peintures à la mosaique

mosaïque & certains chiffres Arabes. Quant à la forme extérieure des maisons, tous les toits sont plats & en terrasse, selon la coutume des Orientaux; coutume bien préférable à celle que le climat ou une vieille routine nous fait encore suivre en France.

Les murailles de Tunis ont soixante pieds de hauteur & sont flanquées de plusieurs tourelles. Un des principaux ornemens de cette ville est une superbe mosquée avec une tour fort élevée & d'une belle architecture. La citadelle est très-vaste & bâtie sur une éminence, à l'ouest de la ville. C'est un ouvrage de Charles-Quint, &, après lui, de dom Juan d'Autriche, son fils naturel; mais cet édifice menace ruine. On voit aussi dans Tunis une place qui a conservé le nom de Charles-Quint. Ce fut-là que campa cet empereur, lorsqu'il prit la ville.

Tunis a plusieurs petites écoles, & même plusieurs grands colléges. L'Alcoran y tient lieu de tous les livres, & la religion Musulmane, de toutes les sciences. La plupart des mosquées y jouissent de revenus considérables; elles renferment des dignités qui répondent

à celles de nos chapitres, avec la différence qu'il est raisonnable d'y mettre. Il n'y a ni dans la ville, ni aux environs, aucun moulin, soit à vent, soit à eau, point de fontaines, point de puits, aucun ruisseau : on n'y boit que de l'eau de citerne ou de celle d'un puits qu'il faut aller chercher bien loin. En récompense, les vergers qui avoisinent la ville, sont très-amples, très-bien cultivés & peuplés d'arbres à fruits, de citronniers, d'orangers, &c. On chauffe les fours & les bains de cette capitale avec du mastic, du myrte, du romarin & d'autres plantes aromatiques ; ce qui parfume l'air & corrige l'influence des vapeurs qui s'élèvent des marais voisins. Le lac ou le golfe sur lequel Tunis est bâtie, à trois lieues de longueur sur deux de large : il communique à celui de la Goulette, mais par un canal si étroit, qu'une galere ne peut y passer. Le palais du Dey est situé à quatre milles de Tunis. On prétend qu'avec les bains & tous les logemens qui en dépendent, ce palais seul a une lieue de tour. Nous n'en visiterâmes qu'une foible partie ; encore fallut-il attendre un jour d'audience publique. Les souverains Orientaux ne laissent pas pénétrer dans

lieurs palais avec la même facilité que ceux d'Europe.

Après quelques jours de repos, nous reprises nos observations : nous allâmes, à quelque distance de Tunis, visiter le sanctuaire de Séydydoude ; c'est le tombeau d'un Saint très-révéré des Maures. On y remarque trois morceaux contigus d'un pavé de mosaïque, travaillé avec beaucoup de symétrie & de proportion : il offre des figures de chevaux, d'arbres, d'oiseaux & de poissons. Le fond en est beau, les couleurs en sont bien ménagées. Le cheval y est représenté dans une attitude noble & fiere : les oiseaux sont des faucons & des perdrix ; les poissons représentent le mullet & la dorade ; les arbres, des palmiers & des oliviers : tous ces objets sont imités avec beaucoup de naturel. Est-ce l'ouvrage des Sarazins, comme l'assuroit le Docteur ? Est-ce un prétoire Romain, comme le soutenoit M. de S?... C'est ce que j'ignore & ce dont nos sçavans ne purent convenir entr'eux ; mais deux sçavans peuvent-ils convenir de rien ?

A quelques lieues plus loin, est l'ancienne Aquilaria. On voit, dans ses environs, une montagne creusée avec

beaucoup de soin. Depuis le niveau de la mer jusqu'à la hauteur de trente pieds, elle est soutenue par des piliers & des arcades qu'on a laissé subsister à dessein. Dans certains endroits, elle est percée d'outre en outre, & de maniere que l'air y passe librement : ce sont les carrières qui avoient servi à bâtit l'ancienne Carthage, & presque les seules marques visibles que Carthage ait existé.

En effet, Madame, à peine apperçoit-on quelques traces de cette ancienne rivale de Rome. Il n'existe ni arc de triomphe, ni morceaux curieux d'architecture, qui puissent en rappeller le souvenir : il faut même avoir présentes les anciennes descriptions qu'on en a faites, pour se rappeller sa situation. Carthage étoit bâtie sur trois montagnes assez élevées ; elle s'étendoit jusqu'à Sak-Karah où l'on voit encore une suite de canaux si ingénieusement pratiqués, que l'eau s'y introduit par filtration. Ces aqueducs la conduisoient dans les réservoirs de Carthage, à travers une suite de montagnes & de vallées, & dans une étendue de plus de soixante milles. Tous ces réservoirs étoient contigus, & communiquoient

de l'un à l'autre : leur grandeur étoit d'ailleurs égale ; ils avoient chacun cent pieds de long, vingt de large & trente de profondeur : ce sont-là les seuls monumens échappés à la destruction générale ; c'est tout ce qu'on peut dire aujourd'hui sur cette ville qui a exercé la plume de tant d'écrivains, & mis Rome à deux doigts de sa perte.

Nous recherchâmes aussi les restes d'une autre ville moins considérable que l'ancienne Carthage, mais célèbre par le suicide de Caton. Vous devinez bien, Madame, que je veux parler d'Utique ; mais ce ne fut que par conjectures que nous nous arrêtâmes à Biserte. Les vestiges d'une foule des bâtimens superbes, de quelques citernes magnifiques & d'un grand aqueduc, nous firent présumer que Biserte étoit autrefois Utique ; au surplus, nous fûmes enchantés des paysages qui avoisinent cette ville : ils forment une suite de plantations d'oliviers & des bosquets des plus rians.

Nous visitâmes quelques autres villes dont je vous épargnerai la description ; elles font partie du circuit d'été, qui en contient un plus grand nombre que celui d'hiver : le sol y est d'ailleurs plus

abondant, le peuple plus affable & plus gai. On prétend que, de tous les Africains, ce sont - là ceux dont le commerce est le plus facile & le plus doux : il en faut dire autant des habitans de Tunis. On peut attribuer cette douceur de caractère à celle du climat. L'air qu'on respire dans celui-ci, est très-pur & très-sain : rarement la peste y fait-elle ses ravages, tandis qu'elle désolé-
fi souvent les autres états de Barbarie : le terroir y est d'ailleurs très-fertile ; mais les Maures sont paresseux, & sur-
tout découragés par la tyrannie des Turcs. Ces derniers ne leur permettent
point de cultiver au-delà d'une certaine
quantité de terres, c'est-à-dire, autant
qu'il en faut pour les faire subsister. Les
Maures entendent fort peu l'agriculture ;
à peine marquent-ils les sillons avec la
charrue : ils se servent indifféremment
de bœufs, de mulets ou de chameaux
pour la conduire ; ils prennent très-peu
de soin de leurs bestiaux, les nourrissent
mal & ne les mettent jamais à couvert,
même dans le tems le plus rude. Il est
vrai qu'ils regardent comme un crime
énorme de surcharger un chameau : à
cela près, ils l'emploient à une infinité.

d'usages, & en retirent les plus grands services. Rien de plus docile & de plus doux que ces animaux. Un enfant peut les charger & les conduire en toute sûreté : ils portent le double de la plus forte mule, & sont de très-petite dépense ; un chameau peut même supporter la faim & la soif durant plus de huit jours de suite.

Les chevaux de Barbarie sont connus dans toute l'Europe : ils sont petits, mais vigoureux, & conservent leur force durant vingt-cinq à trente ans : ils surpassent, à cet égard, les chevaux Espagnols ; mais ils n'en ont ni le port ni la vitesse. Les bestiaux, la volaille & le gibier propres pour la table, ne sont point rares ici, mais ils n'ont point la même qualité que chez nous. A Tunis, le boeuf n'est bon que six mois de l'année ; le mouton a l'odeur forte. Pour ce qui est du veau, les Maures n'en font aucun usage : ils trouvent surprenant que les Chrétiens tuent cet animal avant son parfait accroissement ; disent-ils, où il fournit une quantité de viande bien plus considérable. Ce raisonnement n'est pas d'un convive délicat : je ne le

crois cependant ni barbare ni insensé :

Le pain qu'on mange à Tunis, est blanc & fait de fleur de farine. Il est pour les gens aisés une sorte de mets dont ils font souvent usage ; c'est une confection d'herbes fort chères, mais si propres à réjouir l'imagination, que qui-conque en a mangé une seule once, est gai le reste du jour & ne redoute aucun péril. Quant au peuple, il vit de farine d'orge, pétrie & cuite dans de l'eau & du sel. Pour la manger, il la détrempe ensuite dans de l'huile & du beurre. Les plus pauvres vivent encore plus mal : leur nourriture est un mélange de farine d'orge crue, d'eau & d'huile, qu'on mèle ensemble, & dans lequel on met du jus d'orange & de citron : c'est un manger très-raîchissant & très-sain, mais peu agréable : j'en parle d'après l'expérience ; j'ai voulu moi-même goûter de tous ces différens mets.

Les Maures pensent tout autrement que nous, à l'égard des jardins : les leurs ne sont que des enclos d'arbres, sans allées ni compartimens. Ils disent que la peine de planter est assez grande, sans y joindre encore celle qu'exige l'élegance & la symmétrie. Il y a près

de Tunis & de Biserte quelques vignes qui produisent de bon raisin blanc. Les Turcs le vendent aux esclaves Chrétiens : ceux-ci en font du vin, & ensuite le revendent fort cher aux Turcs & aux Maures, à qui leur loi défend d'en boire.

Les Tunisiens commercent avec plusieurs nations de l'Europe, & sur-tout avec la France : ils en tirent des draps, du vermillon, du sucre, du poivre, du girofle, du vin, de l'eau-de-vie, du papier, du fer, de l'acier, des quincailleries, &c. Ils donnent, en échange, du bled, de l'huile, des féves, des lentilles, de la cire, de la laine, des cuirs & du marroquin. Tout bâtiment Européen qui entre dans la rade de Tunis, arbore son pavillon & salue de trois coups de canon le château de la Goulette, s'il n'est que vaisseau marchand ; mais si c'est un vaisseau de guerre, la Goulette comincence par le saluer ; &, sur le champ, on a soin de renfermer tous les esclaves. La raison , c'est que si l'un d'eux trouvoit le moyen de se sauver sur ce vaisseau, on ne seroit point en droit de le réclamer.

Deux des principales branches du commerce des Tunisiens sont les caravanes de Salé & de Gademos. Cette dernière ville n'a que deux rues, mais d'une longueur prodigieuse. La manière dont ses habitans commercent avec les Nègres leurs voisins, est singulière. Les uns & les autres se rendent à une montagne de la Nigritie, & restent chacun de leur côté. Les Gadémois s'avancent jusqu'au milieu de la montagne, y étaient leur marchandise, & se retirent. Les Nègres s'avancent à leur tour, examinent ce qu'ont leur apporté, & placent sous chaque chose la quantité de poudre d'or qu'ils sont disposés à en donner; après quoi, ils retournent à leur poste. Ceux de Gademos reviennent une seconde fois; & si la poudre d'or laissée par les Nègres, leur paroît équivalente au prix qu'ils ont marqué sur leurs marchandises, ils prennent la poudre & laissent ces dernières: si, au contraire, cette poudre leur paroît insuffisante, ils n'y touchent point, & s'en retournent de nouveau. Les Nègres ne manquent pas d'y faire l'addition convenable, & n'emportent les marchandises, que quand

la poudre a été elle-même enlevée. Que pensez-vous, Madame, de cette maniere de commercer entre deux nations qu'il nous plaît d'appeller Barbares ?

Le royaume de Tunis est peuplé de Turcs, de Maures, de Juifs & de Chrétiens. Les Turcs forment, en quelque sorte, le plus petit nombre, & ne sont même que le rebut de leur nation : cependant ils tiennent celle des Maures asservie. Ceux-ci habitent les villes, ou vivent sous des tentes. Les Juifs occupent, dans Tunis, un quartier séparé : on fait monter leur nombre à neuf ou dix mille. Il est une autre espece d'habitans qui jouissent des mêmes priviléges que les Turcs ; ce sont les renégats Chrétiens : leurs talens les élèvent très-souvent aux premiers emplois de l'état & jusqu'à la dignité de Bey. À l'égard des Chrétiens, ceux qui ne sont pas esclaves, habitent un faubourg, situé à quelque distance de la ville : aucun d'eux ne paroît dans les rues, après cinq heures en hiver, &, après huit en été. S'ils se montreroient plus tard, ils s'exposeroient aux insultes & aux outragés de la canaille. Cette loi parut très-dure

Ivj

au marquis : il résolut de l'enfreindre, & me fit promettre de l'accompagner. J'y consentis, non sans avoir hésité ; mais je ne voulois ni le laisser douter de mon courage, ni qu'il s'exposât seul dans un pays où nous n'avions point de connaissances. Nous sortîmes sans bruit, & accompagnés de quelques domestiques : nous parcourûmes assez paisiblement une partie de la ville. On nous regardoit avec surprise, mais on se taisoit. Je m'apperçus cependant, qu'on nous suivoit déjà de loin, & qu'on ne tarderoit point à nous suivre de près. Le marquis n'en doutoit pas non plus ; ce qui parut assez peu l'inquiéter. Nous nous tinimes sur nos gardes & gagnâmes la grande place. J'ai dit qu'elle étoit entourée d'une infinité de boutiques. Nous entrâmes dans plusieurs, avec aussi peu d'intention, que le font si souvent à Paris les dames & les petits-maîtres. Nous fîmes, comme eux, quelques emplettes inutiles : nous songions à regagner notre demeure. Dans l'instant, nous vîmes nos domestiques attaqués par plusieurs Maures. Ceux-ci ne vouloient que les ballotter ; mais les nôtres les accueillirent d'une manière

très-vigoureuse : ils firent en même tems voir quelques pistolets qui écartèrent cette canaille. Nous nous joignîmes à eux, & dans la même attitude : c'étoit rendre l'affaire encore plus grave. Quelques Turcs accoururent, en nous menaçant par de grands cris. Nous étions résolus de ne pas les ménager plus que les Maures. J'étois en même tems très-inquiet du péril où le marquis s'alloit jettter : je n'étois pas non plus sans inquiétude pour moi-même. Il y avoit déjà quelque tems que cette scène étoit commencée, lorsqu'un tumulte encore plus grand me fit juger que la catastrophe approchoit : je frémis, je l'avoue. Quant au marquis, il menaçoit de casser la tête à quiconque s'opposeroit à son passage : il tenoit alors un pistolet d'une main & son épée de l'autre. Je fis ce que je lui voyois faire. Au même instant, une troupe de Turcs bien armés, s'avance en ordre, avec un Aga à la tête. Le peuple se dissipe, & nous nous trouvons délivrés par ceux que nous avions cru voir venir fondre sur nous. C'étoient M. de S..... & le Docteur qui, nous voyant absens, & instruits des périls où nous allions,

nous exposer, avoient été solliciter ce secours : ils l'avoient obtenu à la recommandation du consul de France. Le marquis récompensa les soldats & même l'officier ; car un Turc, de quelque rang qu'il soit, ne refuse jamais un présent ; souvent même il l'exige.

Au reste, Madame, nous n'avions eu à faire qu'à la population de Tunis. Ceux qu'on peut y appeler *les honnêtes gens*, y sont très-polis & très-doux. Les femmes y sont belles & bien parées ; elles se couvrent le visage, quand elles sortent. Ces peuples, comme les Mahométans d'Egypte, tiennent pour saints les fous qui courrent les rues : ils ont aussi une extrême vénération pour les longues barbes. Ceux qui en ont peu, leur paroissent des cerveaux faibles, absolument incapables de régir & d'entendre les grandes affaires. J'aurai sujet de m'étendre encore plus par la suite, sur les mœurs générales de Barbarie : Alger & Maroc vont m'en fournir l'occasion. J'espere que ces deux états donneront aussi matière à quelques détails particuliers, même sur cet objet. Nous n'envisageons tous ces peuples, que comme autant de pirates ; nous les ju-

geons tous les uns d'après les autres ; mais plusieurs nations peuvent avoir le même but , & différer cependant beaucoup entr'elles , soit dans leurs vertus , soit dans leurs vices. L'Europe en fourniroit plus d'un exemple.

Je suis , , &c..

A Tunis , ce 5 Août 1736.



LETTRE IX.

SUITE DES ETATS
Barbaresques.

L'ÉTAT d'Alger touche à celui de Tunis, & nous ne sortîmes de l'un, que pour entrer dans l'autre. Je persiste, Madame, dans la méthode que je me suis prescrite, de n'offrir à vos yeux que ce qui peut fixer votre attention.

Je vais donc vous conduire d'une seule traite jusqu'à Bonne, située à plus de vingt lieues de Tunis. C'est, dit-on, l'ancienne Hyppone : on voit du moins, dans ses environs, les ruines d'un édifice qu'on dit être celles de la cathédrale de S. Augustin, avec une fontaine & des figures qui portent son nom. Il faut y joindre encore une statue de marbre mutilée, devant laquelle les matelots François & Italiens ne manquent jamais de se prosterner, en invoquant le saint évêque : ce sont là les seules preuves que

Bonne soit sa ville natale & épiscopale.

De-là nous passâmes à Constantine, qui donnaoit autrefois son nom à toute une province. C'étoit la résidence des rois Arabes : ses magniques restes nous donnent une haute idée de son ancienne splendeur. On prétend qu'elle en dut la plus grande partie à une fille de l'empereur Constantin, qui la fit rétablir & embellir ; de-là aussi le nom qu'elle porte, & qui a survécu à ses monumens. Le district de Constantine est très-étendu & peuplé par un grand nombre de tribus Arabes, parmi lesquelles il y en a une, dont le commerce, dit-on, consiste à prostituer ses femmes & ses filles au premier venu.

Après bien des fatigues, nous arrivâmes à Alger. Cette ville donne son nom à tout le royaume qui en dépend ; mais on ignore d'où ce nom lui vient à elle-même. Ce royaume fut possédé successivement par les Romains, qui le garderent environ quatre cens ans ; par les Vandales, qui en chassèrent les Romains, & qui, à leur tour, en furent chassés par les Grecs. Ceux-ci conservèrent cette conquête un peu plus

210 SUITE DES ÉTATS

d'un siècle, & se virent contraints de l'abandonner aux Arabes qui la garderent encore moins de tems. Les Africains secouerent le joug, & obéirent ensuite successivement à différentes familles nées parmi eux ; mais ils furent de nouveau soumis par les descendants de ces mêmes princes Arabes, à qui ils l'avoient été autrefois. Ces derniers, pour empêcher que l'Afrique ne sortît désormais des mains de leur race, partagèrent ce pays en plusieurs royaumes, subdivisés en provinces, sous le gouvernement de différens chefs. Le royaume d'Alger fut divisé en quatre parties, & soumis à un pareil nombre de princes. Ils se soutinrent tant qu'ils vécurent en paix ; & ce qui doit vous surprendre, Madame, c'est qu'ils y vécurent durant plusieurs siècles : ils s'en lassèrent à la fin, s'attaquèrent, s'entre-détruisirent. Quelques-uns se virent contraints d'appeler à leur secours les Espagnols, qui, de leurs libérateurs, se firent bientôt leurs maîtres : ils le devirent également d'Alger. Cette ville eut recours au fameux corsaire Barberousse qui la délivra du joug Espagnol, mais pour lui en imposer un

plus tyrannique, un plus sanguinaire : ce fut lui qui, à force de perfidies & de meurtres, après s'être fait roi d'Alger, établit la forme de gouvernement qui subsiste encore. La maniere dont périt cet usurpateur, mérite d'être rapportée. Pursuivi par les troupes que Charles-Quint avoit envoyées en Afrique contre lui, & qui étoient bien supérieures aux siennes, il crut pouvoir arrêter les Espagnols, par un stratagème digne d'un corsaire opulent. Il joncha le chemin d'or, d'argent, de bijoux & de vaisselle précieuse : il espéroit gagner assez de tems pour mettre la riviere d'Huexda entre lui & ceux qui le poursuivoient. Des Africains & des Turcs n'eussent pas, sans doute, résisté à cette amorce : elle ne put ralentir la course des Espagnols ; ils foulèrent aux pieds le trésor qui s'offroit à eux, atteignirent l'arriere-garde de l'ennemi & la taillerent en pièces. Barberousse qui étoit déjà de l'autre côté de la riviere, la repasse avec ce qu'il avoit de troupes, & combat en désespéré : il est tué avec tous ses soldats.

La mort de Barberousse ne délivra point Alger de la tyrannie des Turcs :

232 SUITE DES ETATS

ils élurent à sa place Chréardin son frere. Celui-ci s'apperçut bientôt que son gouvernement étoit odieux aux Algériens : il mit ses états sous la protection de Sélim I, empereur de Constantinople. Ce prince ne laissa à Chréardin que la dignité de vice-roi, & lui envoya deux mille janissaires bien armés. Une foule de mal-faiteurs ou d'autres Turcs, sans ressource chez eux, passèrent du Levant à Alger. Ils formerent enfin un corps assez nombreux, pour subjuguer entièrement les Maures & les Arabes. Les Turcs seuls & les renégats Chrétiens peuvent étre admis dans l'armée. On appelle de ce nom un corps d'environ douze mille hommes, en quoi consiste la force, le soutien & la défense de ce royaume. Le Dey, ou souverain, les Beys, ou gouverneurs des provinces, les commandans des armées, les secrétaires d'Etat, les capitaines de vaisseaux, en un mot, tous les officiers, tant civils que militaires, sont compris dans ce nombre. Le Dey n'est plus, comme les premiers successeurs de Barberousse, un simple vice-roi ; c'est un souverain très-absolu, qui distribue les récompenses

& les châtimens, ordonne les armemens & les expéditions militaires, nomme à toutes les charges, régit toutes les affaires du royaume, se fait rendre compte, & n'en rend à personne. Il doit être élu par la voix unanime de l'armée; & le moindre soldat peut aspirer au titre de *souverain*. L'empereur Turc est cependant toujours réputé le protecteur des Algériens; mais il se mêle fort peu de leurs affaires; à-peu-près comme le roi de France protège la république de Genève, & la laisse se gouverner selon ses usages & les loix.

Il n'y a aucune auberge ni dans la ville d'Alger, ni dans tout le royaume. Nous logâmes chez le consul, qui nous prodigua les distinctions & les offres de service. Il nous fut très-utile à bien des égards: il nous accompagna dans toutes nos recherches, & nous épargna plus d'une insulte dans un pays où tout ce qui n'est pas Turc, est exposé aux mépris & aux outrages d'une soldatesque effrénée.

Alger est bâtie sur la pente d'une montagne, & s'étend vers le port, en forme d'amphithéâtre: ses murailles sont construites, en partie, de pierres de

taille, & en partie, de briques; elles sont environnées d'un fossé large & profond: ses rues vont presque toutes en pente, suivant l'assiette de la ville; elles sont si étroites, qu'à peine deux hommes peuvent y passer de front. C'est, dit-on, pour garantir les passans de l'extrême ardeur du soleil. Au surplus, les maisons d'Alger sont bâties de briques & de pierres: leur forme, en général, est quarrée; presque toutes ont une grande cour, autour de laquelle régnent quatre galeries soutenues de colonnes. Sur ces galeries est une terrasse qui sert à différens usages, même à former un petit jardin: on peut s'y promener, & qui plus est, parcourir, de terrasse en terrasse, toute la ville, sans être obligé de mettre une seule fois pied à terre: les cheminées sont construites de maniere qu'elles ressemblent à de petits dômes placés à chaque angle des terrasses; elles font ornement, tandis que chez nous, elles dégradent l'extérieur des plus beaux édifices. Celui qui l'emporte sur tous les autres, est le palais du Pacha: il est situé au milieu de la ville & entouré de deux belles galeries placées au-dessous l'une de l'autre; elles sont

soutenues par deux rangs de colonnes de marbre. Après ce palais, est celui du Dey : on peut citer aussi les bâtimens qui servent de casernes aux soldats Turcs non mariés ; car ceux qui le sont n'y peuvent être admis ; ils logent ailleurs, à leurs propres frais : au contraire, les premiers y sont servis avec grand soin, par des esclaves, aux dépens du gouvernement. Ces esclaves ont aussi leurs casernes ; c'est ce qu'on nomme *bagnes* : ce sont de grands bâtimens sous la direction d'un gouverneur & de plusieurs officiers subalternes, qui ont chacun leurs fonctions particulières. Ils sont obligés rendre au Dey un compte fréquent du nombre des esclaves & des dépenses faites pour leur entretien.

J'aurois déjà dû vous parler des mosquées : on en compte dix grandes & environ cinquante petites ; les unes & les autres offrent peu de magnificence : il y a de plus, à Alger, un très-grand nombre d'écoles publiques pour les enfans, & trois colléges pour les jeunes gens qui veulent s'instruire dans les sciences qu'on peut enseigner en Barbarie. Je n'ai pu vérifier ni la nature des leçons, ni les progrès des élèves.

La ville n'est pourvue d'aucune source d'eau fraîche ; & la sécheresse rend très-souvent les citerne inutiles ; mais on y a supplié par le moyen d'un aqueduc élevé à quelque distance de la ville, qui sert à remplir un vaste réservoir, &, en même tems, fournit de l'eau à plus de cent fontaines ou tuyaux, à chacun desquels est attachée une cuillière pour l'usage public. Il est permis à tout particulier, libre ou esclave, d'y boire : il régne même alors, entre les uns & les autres, une sorte d'égalité : chacun est obligé d'attendre son tour, sans donner aucune marque d'impatience. Il faut en excepter les Turcs : ceux-ci boivent dès l'instant de leur arrivée. Il faut aussi en excepter les Juifs, mais dans le sens opposé : un Juif ne peut boire ni en présence d'un Maure, ni en présence d'un esclave Chrétien. Les tombeaux des Deys & des Pachas sont en dehors & proche d'une des portes de la ville : ils ont dix à onze pieds de haut, & s'élèvent en forme de dôme. Six d'entr'eux se touchent circulairement : ce sont les tombeaux d'autant de Deys qui furent tous successi-

successivement élus & massacrés le même jour.

J'oubliois de vous parler des bains chauds qui se trouvent à Alger ; ils y sont en grand nombre, & à un prix très-modique : cependant rien de plus propre & de mieux entretenu, j'ajouterois même, de mieux orné que ces sortes d'endroits ; rien aussi de plus souvent fréquenté. La loi des Turcs les oblige à des ablutions réitérées ; & la nature du climat impose la même nécessité à ceux qui ne sont point Mahométans.

Nous fimes, c'est-à-dire, toute notre société, différens voyages dans quelques villes qui dépendent d'Alger. Ce royaume est divisé en trois gouvernemens que les Turcs nomment celui du Levant, celui de l'Ouest, celui du Midi. Chaque gouvernement est soumis à un Bey, qui l'est lui-même au Dey d'Alger. Il y a peu de villes murées, & d'édifices d'une certaine importance dans tout le royaume. Les nombreuses tribus de la campagne menent une vie errante : on les distingue par *Adouars* ou campemens. On nomme ainsi un certain nombre de familles qui se réu-

Tome I.

K

nissent & logent sous des tentes. Ces campemens changent de lieu & de situation, suivant les saisons & la commodité de l'agriculture & du pâtureage.

Je vais, Madame, vous parler tout de suite du voyage que nous fîmes à Fez & à Maroc. Ces deux villes sont situées à environ douze lieues l'une de l'autre : chacune d'elles est capitale d'un royaume, & soumise au même Souverain. Fez est distinguée en vieille & en nouvelle ville : c'est le vieux Fez qui mérite le plus d'attention : il a neuf milles de circonférence : la forme des maisons est à-peu-près la même qu'à Alger. Chez les plus riches habitans, les cours sont ornées de fontaines, de grands bassins de marbre, entourés d'orangers & de citronniers qui, d'un bout de l'année à l'autre, fournissent du fruit. La rivière se divise en six branches, fournit de l'eau à toutes les maisons de la ville, à trois cens soixante-six bâns, fait tourner un pareil nombre de moulins à la fois, tandis qu'un égal nombre de fours est journallement occupé à cuire du pain. J'admirai la structure de la grande mosquée ; elle est très-no-

ble & très-majestueuse : on en doit dire autant de celle du collége ; & ce qu'il est sur-tout essentiel de ne pas oublier, c'est que ce collége barbare possède une très-grande & très-précieuse bibliothèque.

Maroc est presque deux fois aussi étendu que Fez ; mais il est plus vaste que peuplé : son château qui est en même tems le serrail du Souverain, a, dit-on, une lieue de tour : il passe pour être le plus beau de toute l'Afrique : on a pratiqué, dans quelques-unes de ses chambres, de grands viviers, & au-dessus, des plafonds couverts de glaces ; de sorte qu'on croit voir nager dans ces glaces les poissons qui nagent en effet dans le vivier ; mais des ouvrages plus étonnans sont les aqueducs qui conduisent l'eau à Maroc, durant l'espace de plus de quarante milles.

Je consultai nos scâvans sur l'ancienne histoire de Fez & de Maroc. Ils m'apprirent que ces deux royaumes étoient compris dans l'ancienne Mauritanie, qui tenoit ce nom des Maures, ses premiers habitans. Ce pays fut presque toujours soumis à un despotisme

Kij

absolu. Cela étoit dès le tems que les Romains y portèrent leurs armes ; cela est encore plus positif de nos jours. On nourrit ces peuples dans l'opinion que tous ceux qui meurent, ou par ordre, ou par la propre main du monarque, peuvent compter sur une place distinguée dans le paradis : au surplus, cette partie de l'Afrique éprouva à-peu-près les mêmes révolutions que les autres, c'est-à-dire, qu'elle fut subjuguée successivement par les Romains, les Goths, les Sarazins, les Arabes, &c. La race des princes qui la gouvernent encore de nos jours, offre les plus grands exemples de tyrannie & de cruauté. Abdala, un d'entr'eux, immola dix de ses frères à ses soupçons & à ses craintes. Muley Ismaël, un de ses successeurs, se piquoit de rendre justice ; mais il le faisoit d'une maniere aussi bizarre que cruelle. Plusieurs de ses Négres ayant volé à un fermier une couple de bœufs qui faisoient toute sa fortune, celui-ci s'en plaignit au Souverain. Ismaël fit passer tous les Négres devant le fermier, & tua sur le champ tous ceux que ce dernier reconnut & accusa ; mais ensuite il le tua lui-même, pour

le punir de la perte qu'il venoit de lui causer. Un autre Abdala , non moins cruel que le prenier, avoit formé le projet de faire punir le Général des Nègres. Celui-ci abandonné des siens , se refugie dans une mosquée , y prend les habits du prétendu saint qu'on y révere , & , sous cette enveloppe , se laisse tranquillement conduire devant Abdala. Ce prince baise respectueusement l'habit qui le couvre ; ensuite il ordonne qu'on l'en dépotaille , lui plonge sa lance dans le sein , & demande une coupe , pour boire de son sang ; mais son premier ministre , bien digne d'un tel maître , s'y oppose : il lui représente combien cette action est au-dessous de sa dignité ; en même tems il le prie de lui laisser avaler ce sang qui ne deshonoroit pas un sujet. Atréa ne fut certainement pas plus cruel qu'Abdala , & ne trouva point , pour le seconder , de pareils ministres.

L'empire de Maroc est très-étendu ; le pays est agréablement mêlé de plaines & de montagnes ; sa fertilité est extrême : il donne trois récoltes tous les ans , & peut , dit-on , produire

222 SUITE DES ETATS

cent fois plus que les habitans ne peuvent consumer ; mais la meilleure partie des terres reste sans culture. On ne permet point l'exportation du bled au-dehors ; & l'on en conserve sous terre, de quoi nourrir tout le pays durant cinq ans. Ce climat est d'ailleurs fertile en quantité de productions naturelles, ou denrées précieuses ; en vin, en miel, en cire, en soie, en laine, en coton, en gingembre, en sucre, en indigo, &c. Les vallées produisent d'excellens fruits ; & les montagnes abondent en mines de cuivre : c'est une des principales branches du commerce de Maroc avec les Européens. Les Juifs sont les facteurs de ce commerce. Le profit qu'ils y font, est immense. Vous n'en douterez point, Madame, quand vous scâurez qu'ici, les Juifs sont aussi industrieux, & encore plus fripons qu'en tout autre lieu de la terre.

Ces Juifs descendent de ceux qui furent obligés de fuir de l'Espagne & du Portugal : ils retiennent encore la langue de ces deux royaumes. Les autres habitans sont les Béréberes ou Barbares, les Arabes, les Maures, les

Négres, les Renégats. On regarde les Béréberes comme les anciens habitans du pays. Ils vivent dans des huttes sur les montagnes, & n'ont jamais été entièrement subjugués : ils n'ont varié ni dans leurs coutumes ni dans leur langue. On dit que cette langue est celle des anciens Carthaginois. Les Arabes ont également conservé leur langage & leurs anciennes coutumes durant l'espace de presque deux mille ans. Ils descendent des conquérants de l'Espagne, les mêmes qui la soumirent en trois ans, & la garderent durant sept siècles. Ces Arabes vivent sous des tentes & errent d'un canton à l'autre. Ils sont divisés par races ou par Adouars, dont l'ancien est ordinairement le chef. Un Adouar est un assemblage de quarante ou cinquante tentes élevées en rond. Une race, selon qu'elle est devenue nombreuse, aura quelquefois jusqu'à cinquante Adouars. Ils sont là avec leurs femmes, leurs enfans & leurs bétiaux ; & après avoir consommé tous leurs fourrages, ils levent leurs tentes, & vont établir leur camp dans un autre endroit. Ils sont par bandes cinq.

K iv

224. SUITE DES ETATS

ou six mille hommes sous un commandant qui les fait marcher à la guerre, selon les ordres qu'il en reçoit de l'empereur. C'est la meilleure cavalerie du pays.

Les Maures descendant, comme les Arabes & les Juifs, de ceux qui furent chassés d'Espagne : ils habitent les côtes maritimes. Les Nègres font une très-grande figure dans cette contrée, depuis le règne de Muley Ismaël, prince qui les favorissoit beaucoup. Quant aux Renégats, ils sont en petit nombre, mais peut-être les plus scélérats de tous : leur apostasie les fait mépriser des Maures qui regardent tout changement de religion comme une tache, même dans quiconque renonce à la sienne, pour prendre la leur.

C'est à Maroc & à Fez que les esclaves Chrétiens sont les plus maltraités : ils seroient dans le cas d'envier le sort de ceux de Tunis & d'Alger : leurs travaux font énormes : à peine ont-ils le tems de manger leur pain, & en ont-ils suffisamment pour se soutenir. Il n'est point rare de les voir accouplés à des charrettes avec des ânes & des mulets. La nuit, on les descend

dans des cachots souterrains que l'on recouvre ensuite d'une trappe de fer. Plus l'esclave paraît être en état de payer une grosse rançon, plus le traitement qu'il éprouve , devient rude. Cette rançon ne consiste pas toutefois en argent : les rois de Maroc n'en reçoivent plus des étrangers , depuis que les Espagnols tromperent un d'entr'eux avec des pièces faites de cuivre.

Les Maures qui forment la plus grande partie des habitans de ces deux royaumes , sont communément vifs , spirituels,ingénieux ; mais ce n'est guères que jusqu'à l'âge de vingt ans. Ce qu'on nomme , parmi nous , l'âge mûr , est pour eux un tems de décrépitude : ils deviennent alors stupides & nonchalants. Une qualité essentielle dans une femme Mauresque , est l'extrême embonpoint ; c'est à quoi l'homme qui les recherche , fait le plus d'attention ; & c'est pour se procurer cette espece de mérite , qu'elles usent , avec excès , des viandes les plus succulentes : on a même vu de petites filles y suppléer , en se nourrissant de la chair de jeunes chiens & de jeunes chats. Les Maures ne mangent d'aut-

K.v

tre viande que celle des bêtes qui ont été tuées par un homme de leur nation. Celui-ci présente la gorge de l'animal du côté de la Mecque ; & après avoir dit : « Mon Dieu, voilà une victime que je vas vous immoler ; je vous supplie que ce soit pour votre plus grande gloire que nous l'abandonnions, » il lui coupe la gorge.

Cette nation a quelques proverbes qui décelent assez bien son caractère : tel est, en particulier, celui-ci qui exprime l'avarice des Maures : Vinai-
gre donné est meilleur que miel acheté. Ils disent, un cheval, une femme, un livre, pour exprimer les objets qui leur paroissent les plus nécessaires.

Voilà, Madame, ce qui m'a le plus frappé dans les mœurs & les usages des Maroquins, qui d'ailleurs ressemblent assez aux autres habitans de l'Afrique. Mais je reviens aux Algériens, sur lesquels vous trouverez sans doute que j'ai glissé un peu trop légèrement. Ils sont, en général, très-économiques, & amis de la tempérance : le roi en donne lui-même l'exemple. Une des principales fonctions de ce prince est de ren-

dre la justice à ses sujets ; cela se fait sans écritures, sans frais & sans appel. On ne voit ici ni avocats, ni procureurs, ni même aucune espece de solliciteurs ; il n'y a non plus aucun dépens à rembourser ou à payer. Si le plaignant est convaincu d'avoir porté une accusation fausse, ou fait une demande illégitime, il est puni de cinq cens coups de bâton ; moyen plus sûr que les dommages & intérêts, pour prévenir d'injustes chicanes.

Les loix criminelles ne sont pas moins expéditives que les loix civiles. Un voleur, ou un meurtrier, pris sur le fait, est conduit devant le Dey, & sur le champ, livré au supplice. Les banqueroutes frauduleuses sont ici punies de mort ; ce qui se pratique rarement chez certaines nations policiées. C'est aussi l'usage, à Alger, d'emprisonner les débiteurs après l'expiration du terme qui leur a été accordé ; mais en même tems le Dey exhorte les créanciers à user d'indulgence. Il leur rappelle plusieurs passages de l'alcoran, qui portent que lorsqu'un débiteur est pauvre & insolvable, la dette doit être remise ; qu'il faut même le soulager par des

K vj

aumônes. Il faut l'avouer, Madame, de telles pratiques font honneur à cette nation barbare, & en feroient à celles qui la qualifient de ce nom.

Ce n'est pas non plus l'usage de quitter ses occupations, & de louer des places pour voir donner la mort à un de ses semblables. Un criminel qui a reçu sa sentence, marche sans fers & sans menottes, vers le lieu de l'exécution. Il est suivi d'un seul officier, & à peine remarqué par le peuple. Il y a aussi quelque différence entre le guet d'Alger, & celui de nos villes. Cette garde est responsable des vols qui se commettent, & paye sur le champ ; ceux même qui avoient leurs portes devant les magasins ou la maison qui a été volée, sont mis à mort. En un mot, les Algériens ont l'avantage, assez rare par-tout ailleurs, d'être bien gardés dans leur maison, & promptement secourus s'ils sont attaqués au-dehors.

Les marabouts, ou prêtres de ce pays, y sont très-respectés : ils n'ont cependant aucune juridiction ecclésiastique ; ils influent encore moins sur les affaires d'état. Les Turcs Algériens les observent de près, parce qu'autrefois ils usur-

perent la souveraineté & la rendirent héréditaire dans leur corps. Au surplus, ce royaume est, comme celui de Maroc, habité par différentes nations, par les naturels du pays, par les Maures, par les Arabes, par les Juifs, par des Turcs, & enfin par des Chrétiens. Les Maures de la campagne ont quelque rapport avec les Arabes : comme eux, ils errent en familles, & forment des tribus séparées. Ils sont si experts à découvrir la nature d'un terroir, qu'ils choisissent toujours les plus propres aux productions de chaque saison : une seule tente renferme souvent deux ou trois branches de la même famille. Un moulin portatif, composé de deux pierres, quelques vaisseaux de terre, forment une partie des ameublemens de ces cabanes. Une autre tente, & quelquefois la même, renferme tout-à-la-fois les chevaux, les ânes, les vaches, les chèvres, les chiens, les chats & la volaille. Tout l'habillement des hommes consiste dans une pièce de drap blanc fort grossier; elle est d'environ quatre à cinq aunes, & sert à les envelopper depuis la tête jusqu'aux talons ; quel-

ques-uns plus aisés, portent un manteau ; ils le conservent pour l'ordinaire toute leur vie. Ils ont pour méthode, quand la pluie les surprend, de plier avec soin ce précieux manteau, de le poser sur une pierre, & de s'asseoir nuds par-dessus ; de sorte que leur corps garantit le manteau de la pluie, au lieu d'en être eux-mêmes garantis par le manteau. Les Maures marient leurs enfans très-jeunes ; il n'est pas rare d'y voir des filles être mères avant onze ans, quelquefois beaucoup plutôt. Celui qui recherche une fille en mariage, doit, en quelque sorte l'acheter ; aussi est-il d'usage de lui demander : Combien vous coûte la mariée ? Ce sont les parens de la femme, qui lui font cette question, à quoi il a coutume de répondre : Toute femme sage & vertueuse n'a point de prix. Arrivée devant sa tente, les compagnes de la jeune future lui présentent un bâton ; elle le prend, & l'enfonce dans la terre aussi avant qu'elle peut, en disant, que comme ce bâton ne pourra être arraché que par force, rien aussi que la force ne pourra la séparer de son époux.

Les Arabes qui habitent le mont Atlas & les plaines voisines, vivent, dit-on, avec plus d'élégance que les Maures. Ils sont redevables de cette espèce d'opulence à leur commerce avec les villes de Tunis & de Fez : plusieurs d'entr'eux s'occupent aussi de l'agriculture & de la chasse des bêtes sauvages ; d'autres cultivent l'astronomie & la poësie : ils chantent leurs amours, leurs chasses ou leurs combats. Un poète célèbre est assuré d'une récompense honorable de la part du Cheque. On nomme ainsi le chef de chaque tribu. Les Cheques s'occupent eux-mêmes à composer des vers & à garder leurs troupeaux : ils comparent leur maniere de vivre à celle des anciens patriarches ; ce qui est vrai. Leurs meilleures pièces de vers sont rassemblées en un corps ; & on les fait apprendre par cœur aux enfans ; c'est-là une des parties essentielles de leur éducation.

A l'égard des Juifs, ils sont très-nombreux, & sur-tout extrêmement méprisés dans ce royaume : il ne leur est pas permis d'habiter parmi les Maho-

232. SUITE DES ETATS

métans, quoiqu'on accorde ce privilége à toutes les autres nations. Leurs femmes sont obligées d'aller le visage découvert, pour les distinguer des Mahométanes, qui ne sortent jamais que voilées.

Je vous ai déjà parlé des Turcs; ils sont tous soldats, & regardés comme nobles: ils succèdent, selon leur rang, aux emplois & aux dignités de ce royaume. Les renégats Chrétiens jouissent des mêmes priviléges: dès l'instant qu'ils professent ouvertement le Mahométisme, ils entrent en paye, & y peuvent aspirer aux plus hauts emplois, même à la dignité de Dey. Pour ce qui est des esclaves, ils ne sont toujours ici que trop nombreux; ceux qui en possèdent une trop grande quantité, les louent, soit aux Turcs, pour aller en mer, soit aux étrangers qui viennent s'établir dans les villes. On a tort de croire en Europe, que les Algériens aient recours aux promesses, aux menaces, aux mauvais traitemens pour déterminer leurs esclaves à embrasser le Mahométisme. Ils redoutent, au contraire, leur apostasie: elle mettroit leurs

esclaves hors d'état d'être rachetés par les peres de la Merci, ou leur ôteroit l'envie de se racheter eux-mêmes. Au reste, Madame, toutes les religions sont ici tolérées : tous les étrangers, tant esclaves que libres, y ont leurs prêtres & leurs églises ; mais quant aux femmes Turques, très-peu d'entr'elles ont quelque idée de religion. On regarde comme une chose très-indifférente, qu'elles prient ou ne prient pas, qu'elles aillent à la mosquée ou qu'elles restent chez elles. On leur persuade qu'elles ne sont faites que pour contribuer aux plaisirs des hommes ; & elles se le persuadent très-facilement d'elles-mêmes.

Les Algériens n'ont ni concert, ni jeu, ni aucun spectacle public ou particulier : ils ne connoissent point les jeux de hazard ; il ne leur est pas même permis de jouer de l'argent aux jeux de combinaison, tels que les échecs & les dames : ils n'ont que peu ou point de vaisselle d'argent. Leurs cuillères sont de bois, & on ne s'y fert point de fourchettes ; on ne s'y fert pas même de table. Les mets sont placés sur une natte

qui s'enlève après le repas : les autres ameublements sont très-simples, même parmi les gens les plus riches. La plus belle chambre n'est ornée que d'un tapis, souvent même que de nattes de junc ou de feuilles de palmier. Les tapisseries, les chaises, les glaces, les bureaux, les buffets, les tableaux, toutes ces inventions du luxe en sont proscrites. Les femmes ne se peignent point le visage, comme nos dames François ; mais elles se noircissent les cheveux & les sourcils, & se teignent le bout des doigts d'un assez beau bleu. Tout cela est affaire de fantaisie, & peut-être ne gagnerions-nous pas à comparer les nôtres avec celles des femmes Africaines.

Voilà, Madame, tout ce que j'ai à vous dire sur cette contrée. Notre caravane s'occupe à délibérer sur la route que nous devons suivre : peu m'importe, pourvu qu'elle me mette à portée de voir & de vous apprendre des choses nouvelles. Il y en a une qui vous intéressera peu sans doute, mais qui nous touche vivement le Docteur & moi. Nous allons nous séparer du marquis

& de M. de S. *** Ce dernier n'est point en état de soutenir une plus longue route : sa santé qui s'affaiblit chaque jour, l'oblige à prendre, avec son élève, le chemin de Marseille.

Je suis, &c.

À Maroc, ce 28 Août 1736.



LETTRE X.

LA GRECE.

Nous étions incertains sur la route que nous devions tenir en quittant les côtes d'Afrique. Nous voulions voir la Grèce, & les îles principales de l'Archipel; mais pour ne point faire plusieurs fois le même chemin, je souhaitois de commencer par les côtes d'Albanie, dans le golfe même de Venise, & de voir de suite les différentes îles qui bordent les rivages de Macédoine, de l'Epire & de la Morée, autrefois le Péloponnèse. On nous avertit que trois vaisseaux Turcs, qui devoient charger dans différens ports, alloient jusqu'à Dulcegno, ville commerçante dans la haute Albanie. Nous fimes prix avec celui des capitaines, qui nous parut le plus honnête homme: il promit de se prêter, autant qu'il feroit possible, à notre curiosité.

Nous partîmes avec un vent favorable, laissant à notre droite l'île de Can-

die, que les anciens appelloient l'*isle de Crete*, célèbre dans l'histoire par les cent villes superbes qu'on dit qu'elle renfermoit, & dans la fable, par la naissance de Jupiter. Nous voguâmes avec assez de bonheur, dans la mer de Sapience ; mais quand nous fûmes à la hauteur de Corfou, à quelque distance du golfe de Venise, il s'éleva un vent nord-est, qui nous retint plusieurs jours à l'ancre : il ne commença à s'apaiser que vers la fin du quatrième jour ; & nous arrivâmes heureusement à Dulcengno. Cette ville, appellée autrefois *Ulci-nium*, est petite, mais riche & commerçante : les vaisseaux Italiens viennent y charger quantité de grains, de bois & de cuirs. A quelques milles de-là est le golfe de Drin, plus connu sous le nom de *golfe d'Apollonie*, où cette ville, fondée par les Corinthiens en l'honneur d'Apollon, étoit située ; c'est-là que César & Pompée débarquèrent ; le premier, pour opprimer sa patrie ; l'autre, pour la défendre. J'allai à Durazzo ou Dyrrachium, qui n'est aujourd'hui qu'un village ruiné & couvert de marécages : il doit sa célébrité

à Ciceron qui s'y retira pendant son exil.

Nos vaisseaux mirent bientôt à la voile, & nous mouillâmes à Sazeno, d'où l'on découvre les monts Acrocérauniens, appellés *de la chimere*. Ces montagnes, si souvent frappées de la foudre dans les écrits des poëtes, divisaient la mer Adriatique de la mer Ionique : elles sont situées dans l'Epire, ce royaume fameux d'où sortit le plus vaillant des Grecs. Pyrrhus, fils & successeur d'Achilles, y donna aussi des loix ; & sa couronne passa à Helenus, fils de Priam, à qui il avoit fait épouser la veuve d'Hector. Ce pays fut dans la suite gouverné par un autre Pyrrhus qui porta la guerre en Italie, & fit craindre aux Romains le sort des Troyens, leurs ancêtres. Nous débarquâmes dans l'île de Corfou, appellée par les anciens *Corcyre* & *Phæacie*. C'est ici, disois-je, en y abordant, qu'Ulysse fut jeté par la tempête que Neptune excita pour plaire à Calypso, dont ce roi d'Ithaque avoit méprisé les faveurs, & qu'il fut si bien reçu par Arfinoüs. La ville de Corfou est la capitale de l'île qui,

des Romains & des Grecs, passa sous la domination des Vénitiens, & enfin sous celle des Turcs : elle est assez grande & bien fortifiée. Le quartier appellé *Palæopoli*, ou *la vieille ville*, est couvert de ruines de marbre, qui attestent la magnificence de l'ancienne Corcyre. Près de-là est une petite plaine riante & fertile, entre-coupée de plusieurs ruisseaux. Un Caloyer, ou moine Grec, avec qui je m'entretenois de l'antiquité de cette ville, & qui, contre la coutume de ces sortes de religieux, étoit passablement instruit, me dit qu'il croyoit que les fameux jardins d'Arfinouïs, si vantés dans Homere, étoient dans ce lieu. Cette conjecture, peut-être bien fondée, me rappella l'aventure de Nausicaë, fille de ce prince, qui, en allant blanchir son linge à la rivière, rencontra l'infortuné roi d'Ithaque, nouvellement échappé du naufrage. L'isle de Corfou a environ cent vingt milles de circuit ; son terroir est montueux vers le midi : il y vient peu de grains, mais des oranges, des citrons & du vin en abondance ; le miel & l'huile y sont surtout estimés, & les habitans en font un grand débit.

Nous laissâmes Sainte-Maure , autrefois Leucade, petite île où l'on trouve une forteresse & plusieurs villages. J'observai , en passant , les promontoires d'Actium & de Nicopolis , où se donna entre Auguste & Marc-Antoine cette bataille navale qui décida de l'empire du monde. Je me figurois la malheureuse Cléopatre , saisi d'épouvante à la vue des vaisseaux Romains , fuit à force de rames vers les rivages du Nil , suivie de son foible amant qui l'adoroit encore. Ce fut Auguste qui , en signe de sa victoire , fit bâtir , près de la ville d'Actium , celle de Nicopolis , dont il ne reste plus aujourd'hui que des ruines , non plus que de la ville d'Actium. Il voulut aussi qu'on célébrât , avec plus de magnificence qu'auparavant , les jeux Actiaques , institués en l'honneur d'Apollon.

L'île , ou plutôt le rocher appelé *Val-du-compere* , entre Sainte-Maure & Céphalonie , étoit cette célèbre Ithaque où régna le sage Ulysse. Il ne falloit rien moins que les ressources d'un prince aussi adroit , pour faire subsister des hommes dans un lieu , à peine aujourd'hui

d'hui capable de nourrir les chévres qui l'habitent.

Nos marchands chargerent quantité de raisins de Corinthe à Céphalonie, puis à Zanthe qui n'en est pas éloignée. Céphalonie est une île deux fois plus grande que celle de Corfou, mais bien moins peuplée & plus stérile : il y a quelques villages & une forteresse dont les habitans font un commerce considérable de ces raisins si vantés, qui ne venoient autrefois que dans les environs de Corinthe : on en recueille bien plus à Zanthe qu'à Céphalonie, eu égard à la grandeur de l'île qui est beaucoup moindre.

Zanthe, autrement dite Zacinthe, peut contenir quarante à cinquante villages habités par les Grecs & par les Turcs ; ceux-ci sont les maîtres d'une citadelle bien fortifiée, qui commande à tout le pays. Ce n'est plus cette Zacinthe couverte de forêts, comme parle Homère ; avec le temps, on a défriché tout ce terrain ; & le bois est presque la seule chose dont manquent aujourd'hui les habitans. Outre les raisins de Corinthe, Zanthe produit encore quantité de melons, de pêches, de

Tome I.

L

figues, d'olives, en un mot, toute sorte d'excellens fruits. Non loin de-là est la petite isle de Dulichium, différente d'Ithaque, dont elle n'est distante que de huit milles ; elle étoit du domaine d'Ulisse, aussi-bien que Céphalonie & Sainte-Maure. Ce prince y avoit un palais dont on montre encore quelques restes.

Nous continuâmes notre route le long des isles Strophades, où les harpies poursuivies par Zéthès & Calaïs, fils de Borée, se refugierent autrefois. J'interrogeai quelques Turcs qui avoient été dans ces isles, pour scâvoir ce qu'on disoit des harpies ; mais je n'en pus tirer aucun éclaircissement : l'un d'eux me dit que je voulois peut-être parler des moines Grecs qui en font les seuls habitans. Je souris de sa bonne foi, & ne pris point la peine de visiter ces îles.

Le lendemain, nous laissâmes à gauche Sphaëtrie, où les Athéniens remportèrent une victoire sur les Spartiates, puis le Cap de Sapience, dont nous n'osâmes approcher de crainte des corsaires, & enfin le promontoire de Ténare, où sont plusieurs gouffres que les

poëtes prenoient pour les portes de l'enfer ; c'est par-là qu'ils firent descendre Hercule pour en tirer le chien Cerbère.

La vue de Cérigo, ou l'isle de Cythere, cet agréable pays de Vénus, diffusa les idées sombres que nous avoit données le Ténare. Hélène, cette beauté qui mit en feu une partie de l'Asie, naquit aussi dans cette île. Vous vous attendez sans doute, Madame, de voir ici quelque riante description d'un pays que vous vous figurez le plus beau de la terre. J'ai cru, comme vous, que la nature l'avoit enrichi de ses dons les plus rares ; cependant Cythere n'est qu'un amas de montagnes stériles & désertes : la terre n'y produit aucun fruit ; &, à l'exception de quelques tourterelles, les animaux même y sont en petit nombre.

Depuis Zanthe nous avions eu plusieurs fois occasion de faire une descente dans la Morée qui est l'ancien Péloponnèse. Je me déterminai enfin à y pénétrer avec le Docteur ; & le capitaine du vaisseau nous fit débarquer à l'extrémité du golfe Laconique, autrement dit de la Colochine, à l'endroit

Lij

le plus proche de Misitra. Nous avions pris un Grec à Durrazzo pour nous servir de guide. Nous marchâmes la première journée par une plaine fertile & bien cultivée. Nous avions à notre droite l'Eurotas, ce fleuve fameux, sur les rivages duquel les anciens Spartiates s'endurcisoient aux travaux. Le Docteur m'apprit que Lacédémone, où est aujourd'hui la ville de Misitra, fut fondée par Lacédémon, fils de Jupiter & de Taigete. Vous savez que Lycurgue, un de ses rois, se rendit recommandable par la sagesse des loix qu'il y établit: il vivoit à-peu-près dans le tems que Romulus & Rémus fondaient l'empire de Rome. Sparte fut redétable de sa grandeur à ce législateur habile: elle devint bientôt la rivale d'Athènes, & commanda long-tems à toute la Gréce. Misitra contient près de quinze mille ames, dont il n'y a que peu de Turcs: elle est défendue par un château bâti sur le haut du rocher où étoit la citadelle de Sparte. Le peu de vestiges qui restent des monumens qui décoroient cette ancienne ville, sont des colonnes brisées, des corniches, des chapiteaux éparç dans la campagne: on reconnoît

épendant encore la forme du théâtre & du Dromos. Le premier avoit deux cens cinquante pas dans sa plus grande ouverture ; les murs étoient de belles pierres de taille, & les gradins de marbre. En face du théâtre, sont plusieurs débris de colonnes & de murailles de briques qu'on nous dit être les restes du tombeau de Pausanias ; là étoit aussi la colonne où l'on avoit gravé les noms des trois cens Spartiates qui perdirent la vie à la défense des Thermopiles : on nous fit voir cette colonne dans une église de la ville où elle a été transportée depuis : le Dromos étoit un cirque où la jeunesse s'exerçoit à la course & à manier les chevaux ; c'étoit peut-être là aussi que les jeunes filles dansoient nues, & s'exerçoient à la lutte en présence des jeunes garçons.

Nous partîmes de Misitra pour aller à Napoli, qu'on nous dit être l'ancienne Argos. Je vis, chemin faisant, la petite plaine où combattirent les trois cens Spartiates commandés par Léonidas. En arrivant à Napoli par la route de Sparte, on voit à droite une élévation couverte de ruines : ce sont les anciens restes d'Argos, capitale des

L iiij.

états d'Agamemnon. Nous poursuivîmes notre route vers Mycènes qui eut pour son fondateur Persée, le libérateur d'Andromède : on l'appelle aujourd'hui *Agios-Adrianos*. Entre cette ville & Argos, étoit la ville & la forêt de Némée, où Hercule tua un lion furieux. Les Argiens alloient tous les ans célébrer des jeux & des combats appellés *Néméens*, en l'honneur de ce héros. Mycènes passa depuis sous la domination des rois d'Argos, & ensuite sous celle des Lacédémoniens. La nouvelle ville qui la remplace, n'a rien qui soit capable d'attirer les curieux : je ne fus guères plus content de Corinthe.

Cette ville, autrefois l'ornement de la Gréce, & la capitale de l'Achaïe, n'est plus qu'un gros village situé entre la mer Ionique & la mer Egée. L'ancienne Corinthe avoit environ onze milles de circuit : on croit qu'elle fut fondée par le brigand Sysiphe, fils d'Eole : ayant été ruinée depuis, elle fut rebâtie par un certain Corinthus, fils de Pélops. Les Romains la sacquèrent & la réduisirent en cendres : grand nombre de statues d'or, d'argent,

d'airain, furent fondues dans l'embrasement; ces différens métaux mêlés ensemble formerent une espece de cuivre très-précieux, qu'on appella depuis métal de *Corinthe*: des tas de maisons construites sans proportion & sans ordre, ont pris la place des édifices somptueux qui embellissoient cette ville superbe. Les habitans, au nombre de quatorze à quinze cens, ont presque tous de grands jardins plantés d'orangers & de citronniers: ils tirent un gros revenu de leur territoire qui produit de l'orge, du froment, des olives & du vin. Nous vîmes, sur une éminence, une douzaine de colonnes qu'on nous dit être les ruines d'un ancien temple. La citadelle appellée anciennement *Acrocorinthe*, est à une petite lieue de la ville; elle est située sur un rocher élevé d'où l'on a la plus belle vue du monde: il y a deux petits forts à droite & à gauche de la citadelle; chacun a sa garnison & son Aga, ou commandant particulier. La fontaine de Pyrène est vers l'endroit le plus haut du rocher; ses eaux sont claires & abondantes: on dit que le cheval Pégase se rafraîchissoit sur ses bords, lorsqu'il fut pris.

Liv.

par Bellérophon, qui s'en servit pour combattre la Chimere. Le village de Sicyon, à trois lieues de Corinthe, ne produit plus cet excellent raisin que les Latins avoient en si grande estime ; c'est un misérable hameau où l'on recueille encore quelques olives.

Nous passâmes, en allant à Mégare, par un chemin étroit qui a, d'un côté, les monts Scyroniens, de l'autre un précipice profond que la mer couvre de ses eaux. Ce passage est le lieu où se tenoit le fameux brigand Scyron qui fut tué par Thésée. Mégare qui se vante d'avoir eu pour fondateur un fils d'Apollon, nommé *Mégarée*, n'est pas en meilleur état que Corinthe : elle a du moins cet avantage, qu'elle n'a pas changé de nom, comme la plupart des autres villes ; & le célèbre Euclide qui y prit naissance, suffiroit seul pour l'immortaliser. Je ne vis rien dans ses ruines, qui piquât ma curiosité, quoique cette ville fût autrefois une des plus florissantes de la Gréce.

On compte quatorze milles de Mégare à Lepsina, autrefois Eleusis, du nom d'un de ses rois, nommé *Eleusine*. Le Docteur qui ne laissoit échappen-

aucune occasion de citer des traits de la fable , me dit que c'étoit dans cette ville qu'aborda la déesse Cérès , lorsqu'elle cherchoit sa fille Proserpine que Pluton lui avoit enlevée. Le prince lui fit un accueil favorable ; & la déesse , par reconnaissance , facilita les couches de sa femme , & servit elle-même de nourrice à l'enfant nommé *Triptolème*. Lorsqu'il fut devenu grand , elle lui apprit l'art d'ensemencer les terres , & lui aida à perfectionner le labourage. Les Eleusiens éleverent un temple magnifique à Cérès , & instituerent en son honneur des fêtes appellées *Thesmophores* , où de jeunes vierges portoient sur leurs têtes des corbeilles pleines d'épis : il n'y a plus d'habitans à Lepfina ; la crainte des corsaires les a fait déserter : cela ne m'empêcha pas d'aller voir les belles ruines de marbre , dont la campagne est couverte. L'endroit où il y en a un plus grand nombre & des plus curieuses , est l'emplacement du temple de Cérès ; les frises , les corniches de marbre sont entassées les unes sur les autres : l'ordre Dorique est confondu avec l'Ionique ; des bras , des jambes de statues sont

mêlés avec des chapiteaux & des bases de colonnes. Je remarquai un buste de marbre blanc qui faisoit probablement partie de la statue de la déesse ; elle portoit sur la tête un panier autour duquel sont gravés plusieurs épis de blé. Le visage est entièrement défiguré : une longue chevelure attachée avec un ruban couvre l'épaule gauche. On distingue sur la poitrine une tête de Méduse entre deux rubans. Le tout est parfaitement bien travaillé, & digne du fameux Praxitele qu'on croit en être l'auteur.

Nous nous hâtâmes d'avancer à Athènes qui piquoit le plus notre curiosité, & qui étoit, à proprement parler, l'objet de mon voyage : nous allâmes saluer le Consul Français qui nous parut l'homme du monde le plus honnête, & nous fit toujours compagnie ; c'est-là que le Docteur eut occasion d'étaler toute son érudition. L'antiquité de la ville d'Atènes est des plus authentiques. La fable en attribue l'origine à Pallas : l'histoire lui donne pour fondateur Cécrops. Thésée & Codrus, ses successeurs, la ren-

dirent une des villes les plus florissantes de la Grèce ; elle fut gouvernée ensuite par des Archontes , auxquels succéda le gouvernement populaire : cette république conserva long-tems , sur toutes les autres , une supériorité marquée ; & l'on vit sortir de son sein presqu'autant de héros que de scavans. Depuis les conquêtes des Romains , ses habitans dégénérèrent peu-à-peu des vertus de leurs ancêtres : la perte de la liberté entraîna celle des arts & des sciences ; & son sort a suivi celui de tant de grandes villes que la fureur des Turcs a entièrement détruites. On trouve néanmoins encore quelques vestiges de ce qu'elle fut autrefois ; & le peu de ruines qui en restent , sont autant de marques de sa gloire & de la barbarie de ses vainqueurs.

La nouvelle Athènes est située aux mêmes lieux que l'ancienne ; mais elle occupe un bien moindre espace. La citadelle est bâtie sur un roc escarpé , au haut d'une colline qui peut avoir douze cens pas de circonférence : on y montoit , il y a quelques années , par trois superbes portiques sur lesquels

Lv

on remarquoit plusieurs groupes de figures en bas-reliefs. Je ne doute point que ce ne fussent ces beaux propilées ou vestibulés, dont la construction coûta plus de vingt mille talens. En montant quelques pas, on trouvoit un temple de la Victoire, à droite du chemin qui mene à celui de Minerve; il servoit d'arsenal aux Turcs, aussi-bien qu'un autre grand édifice qui étoit vis-à-vis : les colonnes de l'un & de l'autre qui subsistent encore, sont d'ordre Ionique, cannelées, & ornées de bas-reliefs fort délicats.

Nous arrivâmes au temple de Minerve, ou plutôt à l'endroit où ce temple étoit bâti : cet édifice magnifique, un des plus beaux monumens anciens en ce genre, avoit été conservé par les Turcs qui en avoient fait leur principale mosquée ; mais il fut ruiné par les bombes, en 1677 ; & nous n'eûmes pas le bonheur de le voir en son entier, comme plusieurs voyageurs avant nous. Il étoit de marbre blanc, assez semblable à un parallélogramme ; sa longueur, d'orient en occident, étoit de deux cens vingt pieds, sur près de cent de largeur ; quarante-huit colon-

des Doriques, hautes de quarante-deux pieds, formoient tout autour une galerie superbe : le fronton du portail étoit orné de belles figures qui représentoient l'entrée de Minerve dans Athènes : on y remarquoit le char de la déesse, traîné par des chevaux d'une beauté & d'une délicatesse dignes des Praxiteles & des Myrons. L'intérieur du temple présentoit un double rang de colonnes de marbre, qui formoient une espece de galerie : les murailles étoient construites du plus beau marbre, & enrichies de peintures & de mosaïque. On avoit gravé sur la frise le fameux combat contre les Centaures, des sacrifices, des processions, des pompes triomphales. Le dais de l'autel qui servoit aux Chrétiens, étoit soutenu sur quatre colonnes de porphyre bien travaillées. Ce temple étoit fort obscur ; mais il devoit l'être bien davantage avant que les Grecs eussent pratiqué dans le chœur une ouverture par où la lumiere entroit dans le corps de l'édifice. J'ai observé la même chose dans tous les temples des payens, que le tems nous a conservés : sans doute que cette obscurité étoit requise pour

la célébration de leurs mystères.

Mon empressement & ma curiosité étant, pour ainsi dire, en balance parmi tant d'objets qui me restoient à parcourir, je demandai à la fois à voir ces lieux célèbres où avoient paru jadis, avec tant d'éclat, les Sophocles, les Euripides, les Socrates & les Platon. Nous descendîmes à travers quantité de ruines précieuses & de colonnes de marbre, au milieu desquelles les Turcs ont construit des baraques & des corps-de-garde. Le théâtre de Bacchus joint les murailles de la citadelle, & est appuyé sur la pente de la colline. La nature & l'art avoient fait de ce lieu une scène brillante & majestueuse, large de près de deux cens cinquante pieds; le lieu de l'orchestre en a plus de cent; les gradins occupent le reste. On en voit encore quelques-uns vers le haut; & dans le milieu sont deux niches creusées dans le roc, à droite & à gauche.

Deux inonumens plus beaux & plus entiers, sont ceux que l'on appelle *la lanterne de Démosthène* & *la tour des vents*; celle-là est une petite tour de marbre où l'on dit que ce grand ora-

teurs s'exerçoit à l'étude de l'éloquence ; elle n'a guères que seize pieds & demi de circuit , & est couverte d'un dôme taillé en écailles. Six colonnes cannelées de dix pieds & demi de haut , avec leurs chapiteaux , soutiennent cette belle guérite : les figures qui sont sur la frise , m'ont paru avoir bien du rapport avec les travaux d'Hercule ; l'autre tour aussi de mabre , est de figure octogone où sont gravés les huit vents principaux , un sur chaque face , du côté précisément qu'il souffle. Schiron , ou le nord-ouest , est représenté couvert d'un manteau , avec des bottines aux jambes : il tient à la main une urne renversée. Zéphyre a la figure d'un jeune homme : il a les jambes & l'estomac nuds , & porte des fleurs dans le devant de sa robe. Borée a les traits d'un vieillard farouche ; il se cache le visage d'un pan de son manteau : ces vents & les cinq autres sont de grandeur naturelle ; & quand leurs noms ne seroient point écrits sur la frise , il seroit aisé de les reconnoître aux attributs différens que leur a donnés la main de l'artiste. L'intérieur de la tour est sombre & misérable. Une douzaine

de religieux vont y célébrer leur office qui est fort plaissant ; ils se rangent tous autour de leur supérieur, & se mettent à tourner chacun sur leurs pieds à une égale distance du centre qui tourne pareillement. Ils disent que cette cérémonie leur vient des anciens Athéniens qui vouloient représenter par-là le système du monde. La couverture de la tour est composée de vingt-quatre morceaux de marbre égaux qui se réunissent en pointe. Ne feroit-ce point pour indiquer les vingt quatre vents ? Au reste cet ouvrage étoit digne d'un peuple aussi éclairé que les Athéniens ; & il eût suffi seul pour transmettre à la postérité la glore de la première ville de la Gréce.

Du côté de la porte d'Eleusis sont les restes d'un vestibule superbe qui faisoit partie du temple de Jupiter Olympien : il avoit cent vingt-cinq pas de long , c'est-à-dire , environ une stade ; son circuit étoit de cinq cens pas. La plus apparente de ces ruines est un pan de murailles orné par-devant de colonnes de marbre. Non loin de-là , hors des enceintes de la ville moderne , étoit le temple

que les Athéniens élèverent en l'honneur de Thésée, après qu'il eut défaict le taureau de Marathon ; c'est maintenant une église de S. George, où les Grecs vont quelquefois dire l'office. Autour de l'édifice régne un beau portique, soutenu sur des colonnes de marbre, d'ordre Dorique. La voûte est faite aussi de grandes pièces de marbre, en forme de poutres, ornées de sculpture. Des deux côtés de la façade du vestibule, en dedans & en dehors, sont représentés les principaux exploits de Thésée. Ici ce héros précipite dans la mer le brigand Scyron ; là il courbe avec effort un arbre auquel il attache Scyrris, autre brigand fameux, qui faisoit souffrir ce supplice aux passans : on le voit d'un autre côté victorieux des Amazones, enlevant leur reine Hyppolite ; & à quelque distance il paroît accompagné des filles de Minos ; il donne la main à Ariadne, & jette sur sa sœur les plus tendres regards. Le combat des Centaures & des Lapithes, l'expédition des Argonautes, son voyage aux enfers avec Pirithoüs ne sont point oubliés. Ces sculptures sont toutes de-

main de maître ; & le tems ne leur a presque rien fait perdre de leur beauté & de leur finesse.

Les sçavans ont bien ici à regretter, Madame : l'Académie, le Musée, l'Odeum, ces augustes sanctuaires des Muses ne sont plus que des amas de ruines dont la vue imprime encore une sorte de vénération. M. le Consul nous mena au Stadium où se célébraient les jeux de toute l'Attique : on ne voit plus que la place de ce cirque, qui a cent vingt-cinq pas de long, sur vingt-six de large. Le mont Hymette est encore renommé pour ses abeilles : le miel qu'elles composent est d'un goût délicieux ; sa couleur est jaune comme l'or.

Nous ne voulûmes point quitter Athènes, sans avoir vu le Pirée : le chemin qui y conduit conserve des fondemens de la muraille qui joignoit le port à la ville. Le bassin pourroit bien contenir cinquante de nos vaisseaux, s'il n'étoit en partie comblé de décombres : il s'appelle à présent *Porto-Lione* ; nom que les mariniers Italiens lui ont donné, à cause d'un beau lion de marbre qu'on apperçoit de loin au fond du port.

On compte à Athènes huit à neuf mille habitans presque tous Grecs. Ce peuple, tout ignorant qu'il est, est plus civilisé & plus poli que dans les autres parties de la Gréce : on trouve même dans les gens de la campagne une affabilité qui est inconnue dans nos villages de France. A l'égard de la finesse & de l'habileté, les Athéniens ont peu dégénéré de leurs ancêtres. Les Juifs qui tiennent presque tout le commerce dans les autres villes, ne font pas fortune dans celle-ci. L'habillement des Grecs d'Athènes diffère peu de celui des Turcs : ils ne portent, pour la plupart, sur la tête, qu'une calotte rouge ; leurs vestes sont courtes & étroites, & ils n'ont point d'autre chaussure que des bottines ordinai-rement de couleur brune ou noire : les femmes sont grandes & ont la peau fort blanche ; sortent rarement en public ; & quand on en rencontre quelqu'une, on est obligé de lui laisser libre le côté de la rue où elle est, & de lui tourner le dos. Le principal commerce de cette ville se fait en huile, cuirs, savon, poix-résine, & en vin qui est fort estimé..

Je ne pouvois , Madame , me résoudre à quitter un pays qu'avoient habité autrefois tant de personnages fameux , qui , soit par leurs exploits mémorables , soit par leurs ouvrages immortels , ont mérité l'estime & la vénération de toute la terre: Après environ trois semaines de séjour à Athènes , j'en partis également satisfait , & des monumens que j'y avois vus , & des manieres honnêtes de notre Consul. Nous résolûmes d'abord d'aller à Salamine patrie de Solon , puis à Thèbes , & enfin de nous en retourner à Zanthe. Nous prîmes la droite du chemin d'Éleusis , par une plaine couverte d'oliviers ; & après deux heures & demie de marche , nous arrivâmes au canal qui sépare Salamine du pays d'Athènes. Cette île fut long-tems un sujet de contestation entre les Athéniens & ceux de Mégare , qui s'en disputoient à l'envi la possession: Mais enfin les derniers furent contraints de céder & de songer à la défense de leur propre ville. En approchant de Salamine , nous vîmes à droite le fameux rocher Keras , sur lequel Xerxès fit placer un trône d'argent pour faire la revue de

son armée navale. Ce prince se flatoit d'emmener captifs tous les peuples de la Grèce ; mais Thémistocle rabatit son orgueil ; & le combat de Salamine apprit aux Perses ce qu'ils avoient à craindre d'une nation victorieuse des forces réunies de l'Asie. Le principal village de l'île , & l'île entière , s'appellent actuellement *Coulouri* : des mazures , des hameaux , des bourgades , sont les restes de ce fameux royaume de Télamon , père d'Ajax & de Teucer.

Non loin de Salamine , est l'île d'Ægina , ainsi appellée du nom d'Ægine , maîtresse de Jupiter , qui en eut Æaque , roi de cette île , & depuis l'un des juges des enfers. Le golfe où sont situées ces deux îles & quelques autres plus petites , s'appelle *golfe d'Ægine* . Sur l'un des deux promontoires qui forment son embouchure , on voit dix-neuf colonnes fort élevées qui sont les débris d'un temple de Minerve : c'est de-là qu'est venu le nom de *Cap - Colonne* , qu'on donne à ce promontoire ; l'autre qui est du côté de la Morée , s'appelle le *Cap-Schilli* . Il y a dans cette île une si grande quantité de perdrix rouges , que tous les ans au printemps ,

les habitans sont obligés , par ordre des magistrats , d'aller à la campagne pour chercher leurs œufs , & les casser avant qu'ils soient éclos , de peur que la trop grande multitude de ces oiseaux ne mit la famine dans le pays , en dévorant le bled qui y croît en abondance. Ægine a produit beaucoup de grands hommes ; car on prétend qu'Achilles , Patrocle , Ajax & Néoptolème y ont pris naissance ; mais dans la suite on n'y vit plus que des sujets médiocres ; & c'est ce qui donna lieu à ce proverbe si connu dans la Gréce : *Ægine a mis au monde ses meilleures enfans les premiers.* On l'appliquoit à ceux qui , faisant paroître de beaux commencemens , dégénéroient insensiblement , & finissoient par s'abâtardir.

Nous retournâmes sur nos pas , & nous avançâmes vers la capitale de la Béotie , qui n'est qu'à une journée & demie d'Athènes. Thèbes eut pour fondateur Cadmus , fils d'Agenor , roi des Phéniciens ; elle fut agrandie par Amphion qui , selon les poëtes , en bâtit les murailles aux seuls sons de sa lyre. Alexandre le Grand la détruisit de fond en comble ; & excepté les

descendans du poète Pindare qui étoit né dans cette ville , & dont ce prince estimoit les ouvrages , tous les Thébains furent passés au fil de l'épée. Thèbes fut aussi la patrie d'Hercule , de Bacchus , & de deux fameux capitaines Pélopidas & Epaminondas. La ville est aujourd'hui réduite à l'ancienne forteresse appellée *Cadmeïa* , où nous vîmes encore de vieilles tours & quelques restes de murailles , une , entr'autres , que les gens du Cap nous dirent avoir été laissée par Alexandre , lorsqu'il fit démolir tout le reste. Thèbes , autrefois si grande , ne contient plus que trois ou quatre mille ames , & n'a de remarquable qu'une belle fontaine qui pouvoit être la Dircé des anciens , célébrée dans les écrits de Pindare. Je quittai à regret cette illustre patrie d'Amphion & d'Epaminondas.

Nous arrivâmes le lendemain à Livadia , petite ville qui fait un commerce considérable de riz , de bled , & d'étoffes de laine. Le jour suivant , nous laissâmes sur la gauche l'Hélicon ; & à quelques milles de-là , nous nous trouvâmes au pied du Parnasse , où j'eus la curiosité de monter : le ché-

min en est raboteux & escarpé. Le parvins cependant jusqu'au sommet des deux croupes ; & quoique le terrain soit par-tout assez sec , on y trouve de petites plaines plantées de pins qui rendent ce séjour agréable & solitaire. La célèbre fontaine de Castalie est dans l'enfoncement que forment les deux croupes : l'eau en est fraîche & délicieuse. Je me reposai quelque tems sur ses bords , réfléchissant sur cette foule de malheureux auteurs qui profanent , sur - tout à présent , ces lieux augustes qu'ont habités les Homères , les Anacréons , les Virgiles , & dans le dernier siècle , les Corneilles , les Miltos , les Racines.

Je continuai ma marche jusqu'au village de Castri , où étoit située la fameuse Delphes ; elle fut fondée par un fils de Neptune , nommé *Delphus*. Les Grecs l'appelloient *le nombril de la terre* ; & Pindare dit que Jupiter ayant lâché deux aigles de même vitesse , & , en même tems , l'un à l'orient , l'autre à l'occident , ils se rencontrerent tous deux à Delphes. Les oracles qu'y rendoit Apollon , par la bouche d'une prophétesse , en firent une

une des villes les plus riches du monde. On y accourroit de tous les pays ; & ceux qui consultoient la prêtresse, faisoient au temple des présens considérables. Parmi les ruines qui sont en petit nombre autour de Castris, je vis quelques tas de marbre, qui ne purent me donner aucune idée des beaux édifices qui étoient autrefois dans ce lieu.

Nous nous rendîmes de-là à Salona, & ensuite à Lépanthe ; cette ville, anciennement appellée *Naupactus*, étoit une des plus fortes places de l'Ætolie. En effet sa situation est fort avantageuse, étant bâtie autour d'une petite montagne, au sommet de laquelle est la forteresse : il y a à Lépanthe plusieurs beaux jardins de cédres, de citronniers & d'orangers. Hors de la ville, est une fontaine délicieuse qui ne le céde point à la source de Castalie ; il ne lui manque que d'avoir été célébrée par les poëtes. Le commerce de Lépanthe se fait en blé, en riz, en huile & en tabac, qui sont les principales productions du pays. Le jour même de notre départ de cette ville, nous arrivâmes à Patras, après avoir

passé le golfe de Lépanthe dans une barque.

Patras ou Aroë étoit une ville considérable avant les conquêtes des Mahométans ; elle étoit embellie de plusieurs temples fameux, tels que ceux de Minerve, d'Atys & de Cibele, de Vénus, de Diane & de Bacchus Calydonien. Je n'y trouvai de curieux que les jardins où croissent les plus beaux citrons du monde, & quantité de grenadiers, d'orangers & de cédres. Le village de Calata, à quelques lieues de Patras, étoit cette Calydon des anciens, près de laquelle on raconte que Méléagre tua le sanglier furieux qui défoloit le pays, & dont il donna la hure à la belle Athalante. Cette préférence, comme vous ferez, irrita tellement les oncles de Méléagre, qu'ils enleverent cette hure à sa maîtresse. Le jeune vainqueur punît cet affront par la mort de ses oncles ; mais ils furent vengés par leur sœur, mère de Méléagre, qui jeta au feu le tison auquel étoit attachée la vie de son fils.

La même barque qui nous avoit

amenés de Lépanthe à Patras , nous conduisit à Zanthe , où nous nous reposons depuis quelques jours , & d'où nous ne tarderons pas à partir pour visiter d'autres lieux.

Je suis , &c.

A Zanthe , ce 5 Octobre 1736.



Mij

LETTRE XI.

SUITE DE LA GRECE.

DEPUIS notre départ de Zanthe, j'ai déjà parcouru tant de pays, Madame, qu'il n'est pas possible d'en voir un plus grand nombre en si peu de tems. Je suis actuellement à Négre-pont, capitale de l'Eubée, & j'en partirai bientôt pour voir encore d'autres îles de la Gréce. Sans vous ennuyer par un détail circonstancié de ce qui s'est passé chaque jour de mon voyage, je vais vous exposer, en peu de mots, ce que j'ai trouvé de plus remarquable.

L'île de Rodes fut la première où nous débarquâmes ; elle est à vingt milles de la terre-ferme d'Asie, & peut avoir cent quarante milles de circuit ; elle changea plusieurs fois de nom & de maîtres ; elle fut d'abord appellée par les Grecs *Ophiusè*, pour exprimer la quantité prodigieuse de serpens dont elle étoit infestée : on la nomma ensuite *Astérie*, *Corimbie*, *Macan-*

rie & Rhodes. On dit même que ce fameux colosse qui passoit pour une des sept merveilles du monde , lui fit donner le nom de *Colossa*. Vous sçavez , Madame , ce que c'étoit que cette statue énorme : elle avoit soixante & dix coudées de haut , & étoit si prodigieuse , qu'un homme eût eu peine à embrasser un de ses pouces. Charès , excellent sculpteur , emploia douze années à la faire ; & elle coûta des sommes immenses : elle étoit posée sur la mer , ayant les jambes sur chacun des côtés du port ; en sorte qu'un navire pouvoit passer dessous à voiles déployées ; mais elle ne dura que cinquante-six ans debout : un tremblement de terre la renversa & la fracassa. Vers le milieu du septième siècle , un Soudan d'Egypte étant venu contre les Rhodiens , fit emporter ce qu'il trouva des débris de ce colosse , & en chargea neuf cens chameaux : nous ne vîmes donc plus que la place qu'il occupoit.

La ville de Rhodes est la capitale de l'isle. Phoronée , roi d'Argos , en fut le fondateur plus de sept cens ans avant Jesus-Christ. Les Sarasins la pos-

séderent jusqu'à ce que les chevaliers de S. Jean de Jérusalem s'y établirent au quatorzième siècle , & prirent le nom de *chevaliers de Rhodes*. L'histoire est pleine des exploits de ces religieux militaires ; & vous n'ignorez pas , Madame , les sièges fameux qu'ils soutinrent contre les Turcs : ils repousserent Ottoman qui vint les assiéger avec cent mille hommes ; mais ils ne purent résister à la fortune de Soliman II , qui les ayant attaqués avec une fois plus de monde & quatre cents vaisseaux , les força enfin , après six mois du siège le plus opiniâtre & le plus mémorable dont l'histoire fasse mention.

Rhodes est située sur un côteau près du rivage de la mer , & environnée d'une double enceinte de murailles défendues par plusieurs tours & bastions qui la rendent presqu'imprenable. Les Turcs n'ont rien changé aux fortifications ; & ils n'ont fait que convertir les principales églises en mosquées. On voit encore l'ancien palais du grand-maître , qui sert comme de château à la ville haute , sur laquelle il domine. C'est un grand édifice bâti de belles

pièrres de taille. Il semble encore en son entier, & en bon état par dehors. Mais en dedans il est tout délabré par la négligence des Turcs qui laissent tout déperir. Ce palais ne sert plus aujourd'hui que de prison pour les gens de qualité, dont la conduite a déplu à la Porte Ottomane.

Il y a une porte du côté de la mer pour entrer dans la ville appellée *la porte S. George*, où sont encore, en plusieurs endroits, des inscriptions gravées sur la pierre. Il y en a une autre, qui apprend que cette porte & les tours qui l'accompagnent, ont été bâties par le grand-maître Pierre d'Aubusson. On voit à côté la tête d'un dragon, attachée à une chaîne. Elle est presque de la même grosseur & de la même figure que celle d'un bœuf, & a des cornes à-peu-près de même ; mais son museau est plus court & plus pointu. C'est, dit-on, l'image de la tête du dragon qui fut tué par un chevalier François dont l'histoire est si connue, & qui fut depuis grand-maître de l'ordre. Nous ne vîmes rien d'ailleurs dans la ville de Rhodes & dans les environs, qui méritât une at-

tention particulière. Je conjecturai seulement qu'à la place d'une bourgade de l'isle , avoit été autrefois la ville de Lindes , patrie d'Aristophane. Mon goût pour ce poëte comique me fit trouver du plaisir à considérer les lieux où je me persuadois qu'il avoit pris naissance. C'est , Madame , un sentiment que j'éprouvois fréquemment dans les isles de la Gréce. En me voyant sous le même ciel , je croyois respirer le même air , & me sentois presqu'inspiré du même génie que ceux dont j'avois admiré les écrits. Le terroir de Rhodes est très - fertile & abondant en pâturages : il produit quantité d'orangers , d'oliviers , & autres arbres toujours verds ; l'air y est tempéré , & n'est sujet à aucun nuage ; c'est ce qui faisoit croire aux anciens que cette isle étoit consacrée au soleil.

En passant de Rhodes à Candie , nous vîmes l'isle de Scarpanto , appellée anciennement *Carpatus* , d'où est venu le nom de *Carpathienne* à cette partie de la Méditerranée , qui tire vers l'Egypte. Cette isle contenoit autrefois quatre villes qui ne sont plus que des villages. On y voit encore des

carrières de marbre ; & le pays est assez fertile. Si on en croit la fable , Japet , fils du Ciel & de la Terre , engendra dans cette île , quatre fils qu'il eut de la nymphe Asie sa femme ; sçavoir *Hespenes* , *Atlas* , *Epiméthée* & *Prométhée*. D'autres veulent que Prothée ait régné dans le même lieu , & que c'est à cela que Virgile fait allusion dans ces vers du quatrième livre des Géorgiques , où il parle de ce dieu marin. Scarpanto n'est habitée que par des Grecs ; il n'y demeure point de Turcs , à la réserve du Cadi qui la gouverne ; encore n'y fait-il pas son séjour ordinaire , se contentant d'y venir seulement tous les trois mois une fois , pour connoître les différends qui naissent entre les insulaires , exercer sur eux la justice , & punir les coupables. Il s'en retourne ensuite à l'île de Rhodes , où il se tient ordinairement. Quoiqu'il soit un des moindres officiers de l'Empire , il ne laisse pas d'exercer une cruelle tyrannie sur ces pauvres habitans. Quand il arrive que les galères de Malthe viennent aborder dans leur île , ils sont dans de grandes inquiétudes pour cacher & défendre

M. v

leur gouverneur ; car ils sont obligés de répondre de sa personne au Grand-Seigneur , sous peine de la vie ou de la perte de leur bien & de leur liberté.

L'isle de Candie qui fut autrefois un des plus florissans royaumes de la Gréce , sous le nom de *l'isle de Crête* , est peu de chose aujourd'hui ; c'est-là que régna d'abord le vieux Saturne , pere de Jupiter , & ensuite Jupiter lui-même dont la fable a fait un Dieu. Vous scavez , Madame , ce que les poëtes , pour embellir cette histoire , ont raconté sur la naissance & l'éducation de ce jeune prince. Les habitans de Crête étoient encore grossiers & sauvages ; mais Rhadamante & Minos , fils & successeurs de Jupiter , scurent les civiliser , & méritèrent par la sagesse de leurs loix , de présider , après leur mort , au tribunal des enfers. Ce furent ces- mêmes loix qu'emprunterent des Crétos , Sparte & les autres villes de la Gréce. Les Romains les prirent des Grecs , & les autres peuples des Romains ; ainsi la Crête peut se glorifier d'avoir donné des loix à toute la terre. Métellus fut le preinier qui la soumit à la puissance Romaine : elle passa

depuis sous la domination des empereurs de Constantinople , qui la donnerent au marquis de Montferrat ; celui-ci la vendit aux Vénitiens , sur qui les Turcs s'en sont emparés. Des cent villes qu'il y avoit jadis dans cette isle fameuse , à peine en trouve-t-on trois aujourd'hui ; encore sont-elles délabrées , & dans un pitoyable état. Rhétimo & Dainasta sont , après la capitale , les plus considérables.

Candie fût bâtie sur les ruines d'une ancienne ville appellée *Héraclée*. Son port étoit de quelque importance avant l'invasion des Turcs ; mais à présent il est comblé à un point , que les petits bâtiments ont peine à y entrer. L'intérieur de la ville est un objet de deuil & de tristesse : on ne voit par-tout que des édifices ruinés , des murailles nues , & prêtes à s'écrouler. Il semble que les Turcs se plaisent à voir les ravages qu'ils ont causés eux-mêmes pendant plusieurs années d'un siège sanglant & opiniâtre : ils n'ont réparé que les brèches des fortifications , sans s'embarasser que le reste tombe en ruine. Les campagnes d'alentour sont fertiles & abondantes ; leurs richesses principales

M vi

consistent en froment, en oliviers, & en vins excellens.

Rhétimo est plus petite que Candie, mais plus agréable. Sa situation est fort avantageuse, étant bâtie sur une bordure de rochers, qui s'avance fort loin dans la mer. Elle est entourée de murs ; mais sa principale fortification est le rocher même sur lequel elle est posée. Une seule source fournit abondamment de l'eau à toute la ville. Le pays où est située Rhétimo, est en partie couvert de rochers, & en partie, planté de jardins délicieux où croissent, sans ordre, des orangers, des limoniers, des cerisiers, & des cannes de sucre. Les vignobles y étoient autrefois en grande réputation ; ils ont dégénéré depuis que les Tucrs en sont les maîtres.

Dainasta n'a rien de plus remarquable que Rhétimo : elle est de même environnée, d'un côté, de plantations qui produisent beaucoup d'huile & de sucre, & de l'autre, de rochers arides & stériles.

N'ayant encore rien vu dans l'isle de Crête, dont j'eusse lieu d'être satisfait, je voulus visiter ce fameux mont Ida, dont les poëtes ont tant parlé. Nous

Marchâmes long-tems par un chemin difficile & montueux, tantôt sur des collines escarpées, tantôt dans des creux & des précipices où nous couisions, à chaque pas, risque de perdre la vie. Nous n'étions pas encore à moitié de nos fatigues : un vallon spacieux s'offrit à notre vue ; mais quelqu'agréable que fût le coup d'œil des côteaux d'alentour qui forment un amphithéâtre naturel, quand on m'apprit que ce que nous voyions n'étoit que des prolongemens du mont Ida, & que nous étions bien éloignés du terme, je faillis à laisser là mon entreprise ; mais l'ardente curiosité du Docteur me fit reprendre courage ; & après avoir traversé la vallée, nous grimpâmes à travers les rochers & les neiges, à l'exemple des chèvres sauvages dont ces montagnes sont remplies. Je les voyois suspendues au-dessus de nos têtes ; & j'avois peine à croire qu'elles pussent non seulement se soutenir, mais courir encore avec une agilité surprenante. Nous nous reposâmes quelque tems dans un couvent, dont la structure gothique est assez réguliere. Les Caloyers, ou moines qui l'habitent, sont gras &

des mieux nourris. Nous marchâmes encore une journée entière, & nous nous trouvâmes enfin au pied du mont Ida. Tout ce que nous avions vu jusqu'alors de précipices étoit peu de chose, en comparaison de ceux que nous avions devant nous. Il nous restoit près de trois lieues de marche, pendant lesquelles il nous falloit gravir le plus souvent sur des sables & des rochers nuds. Je ne scâis trop comment je pus venir à bout de surmonter tant d'obstacles. Je fus moi-même surpris de me trouver au sommet; & pour les choses du monde les plus curieuses, je n'eusse pas voulu recommencer. Jugez, Madame, si j'eus lieu de regretter mes peines, quand, après avoir porté partout mes pas & mes regards, je ne vis ni grotte ni fontaine, ni rien de ce qui peut récréer l'imagination. De quelque côté que je me tournasse, je n'apercevois que des neiges, des sables, des rochers, & des chévres d'une maigreur extraordinaire. C'est donc là, disoit je, cette fameuse montagne où Jupiter demeura si long-tems caché. Une pareille retraite étoit digne du maître des dieux; & je ne pense pas qu'aucun

mortel eût entrepris de le découvrir. Nous oubliâmes bientôt ce que nous avions souffert, lorsque nous fûmes près de descendre ; cette effrayante route nous eût absolument rebutés, sans la nécessité où nous nous trouvions de la faire. Nos conducteurs nous firent voir de loin, comme pour nous encourager, les ruines de l'ancienne Gortyne, à quelques milles du mont Ida ; ç'en fut assez pour nous faire surmonter les difficultés d'un voyage si pénible. Nous arrivâmes dans la plaine où étoit située cette ancienne ville, la plus riche & la plus grande de l'isle. On en attribue la fondation à Taurus qui, sous le nom de Jupiter, enleva Europe, fille d'Agenor, roi de Phénicie. Je croirois plus volontiers qu'elle fut fondée par Gortyne, fils de Rhadamante, roi de Crète. Quoi qu'il en soit, elle étoit bien fortifiée ; & lorsqu'Anniabal, après la défaite d'Antiochus par les Romains, la choisit pour son asyle, il n'eut point lieu de s'en repentir. Les ruines de cette ville sont les plus belles que j'aie encore vues ; ce ne sont pas seulement des corniches, des bases, des chapiteaux de colonnes de marbre ;

on voit encore quantité de morceaux de jaspe , de porphyre & d'autre matière précieuse , revêtus d'ornemens & de reliefs d'un goût exquis. Je remarquai , entr'autres fragmens , deux colonnes de marbre granite , longues de plus de dix-huit pieds , & taillées chacune d'une seule pierre. Près de-là est le reste d'une arcade qu'on juge à sa beauté , avoir été l'entrée de quelque somptueux édifice : il n'est pas possible de dire la quantité de morceaux de statues & de colonnes dont toute la plaine est couverte. Tous ces ouvrages étoient parfaitement travaillés ; & ce qui en reste , suffit pour faire connoître la délicatesse & le génie des artistes qui s'y sont employés.

Après avoir admiré long-tems ces augustes débris , j'allai voir le labyrinthe. Ne croyez pas , Madame , que je veuille parler ici du fameux ouvrage que Dédale construisit avec tant d'habileté , qu'il eut peine lui-même à en sortir , & où , sans l'invention merveilleuse par laquelle il se fraya un chemin dans les airs , il eût été la première victime de son art. La plupart des historiens qui ont parlé du labyrinthe de

Crète, nous le représentent comme un édifice merveilleux, bâti sur le modèle du labyrinthe d'Egypte, où l'art seul de l'ouvrier se faisoit admirer. Le tems l'a entièrement détruit; & il y a déjà plusieurs siècles, au rapport des habitans, qu'il n'en reste aucune trace. Le labyrinthe qu'on voit aujourd'hui à Candie, n'est donc pas celui où Thésée, conduit par le fil d'Ariadne, tua le fruit monstrueux des amours de Pasiphaë. Vous en jugerez vous-même, Madame, d'après ce que je vais vous dire.

Nous descendîmes avec des flambeaux dans le creux d'une montagne remplie d'une infinité de souterreins obscurs & étroits. L'ouverture est basse & raboteuse; c'est l'ouvrage de la nature; & l'art ne paroît pas y avoir contribué. Ce pouvoit être anciennement une simple grotte qui parut propre à creuser plusieurs routes; à moins que vous n'aimiez mieux croire comme moi, que ce sont les anciennes carrières, d'où l'on tira les pierres pour bâtrir la ville de Gortyne qui n'en est pas éloignée. En avançant quelques pas, on arrive dans une espece de salon dont les murailles, taillées dans le roç, présentent

282 SUITE DE LA GRECE.

une agréable variété de pierres & de marbres de diverses couleurs. Le plafond est garni d'une grande quantité de petits glaçons pétrifiés, qui font un effet merveilleux. Ce salon qui est fort étendu, conduit par une pente aisée, dans une multitude d'allées & de rues qui s'entre-coupent les unes les autres. Si je n'avois pas eu avec moi des guides, j'avoue que je n'aurois jamais su quelle route je devois prendre : elles se croisent en tant de manières, & forment un si grand nombre de tours & de détours, qu'après avoir fait beaucoup de chemin, on est surpris de se trouver au même lieu d'où l'on est parti. Je ne pouvois me lasser d'admirer les différentes couches ou veines de terre qui semblent avoir été posées en certains endroits pour le plaisir de la vue. Dans les allées où le sol étoit apparemment trop tendre, on a fait des murailles avec les pierres qu'on avoit tirées des parties plus dures & plus solides de la montagne. Nous parvinmes, à l'extrémité du labyrinthe, dans deux grandes salles où nous nous reposâmes. Je vis, sur les murs, quantité de noms qu'on y a gravés avec la pointe d'un

couteau , ou de quelqu'autre instrument. Je n'en fus cependant certain qu'en les examinant de près ; car plusieurs de ces noms excédoient le rocher , & paroissoient avoir été relevés en bosse ; mais j'en vis quelques-uns qui étoient creux ; & c'étoient ceux dont la date étoit plus récente ; les autres étoient remplis , & plus ou moins faillans , à proportion de leur ancienneté. Je compris alors que cet effet étoit produit par une espece de minéral que nous nommons *spar* , & qui flotte dans toute eau. Cette matière pénètre avec les gouttes d'eau , s'en sépare ensuite imperceptiblement , & s'attache aux murailles & aux voûtes , où elles forment , avec le tems , une croûte dont les incisions faites sur le rocher facilitent l'accroissement.

Tout ce chemin souterrain est d'environ deux mille pas. On y découvre de côté & d'autre , à la lueur des flambeaux , une infinité de nids de chauves-fouris qui s'y retirent pendant le jour. Ils pendent aux voûtes , bâties les uns contre les autres , en forme de pyramides renversées. Ils ont la plûpart plus de cinq pieds de long , & sont divisés en plusieurs cellules où

ces oiseaux nocturnes viennent se nicher. La fiente qui tombe dessous, s'éleve en haut comme une autre pyramide, touche en plusieurs endroits aux nids qui sont suspendus aux voûtes, & occupe avec eux une partie du chemin ; mais le passage reste libre & ouvert des deux côtés. Les chauves-souris ne font aucune peine à ceux qui passent, pourvu qu'on ne touche point à leurs nids ; car alors elles sortent en foule, éteignent les flambeaux avec leurs ailes, remplissent la caverne de cris ; & volant de côté & d'autre, avec impétuosité, elles font trembler les plus assurés. Le seul parti qu'il y ait à prendre alors, c'est de se coucher ventre à terre, & d'y demeurer sans mouvement, jusqu'à ce que ces animaux soient rentrés dans leurs nids.

Pour revenir, Madame, à l'ancien labyrinthe dont l'histoire fait si souvent mention, il est certain qu'il devoit être bien différent de cette multiplicité de caveaux ténébreux, où l'art paroît n'avoir eu presqu'aucune part. J'aime mieux croire que les Crétois ayant trouvé dans ces souterreins quelque ressemblance avec un monument qui avoit fait autre-

fois l'honneur de leur pays, ont un peu aidé à la nature, pour conserver le nom & l'image du fameux labyrinthe.

L'isle de Crête a plus de deux cens mille pas dans sa plus grande étendue d'Orient en Occident, & près de cinquante milles de largeur. Elle est arrosée d'une infinité de fontaines & de rivières qui la rendent d'un grand rapport, surtout en vins excellens, que ceux du pays appellent *malvoisie*. Il y a aussi beaucoup de sucre, de miel, de cire; & il y croît les plus beaux cyprès du monde. On n'y voit aucune espèce d'animaux nuisibles ni venimeux; les femmes seules y sont à craindre: on prétend que si elles blessent un homme avec les dents, la plaie est sans remède. Cette anecdote jointe à quelques autres de ce genre, me persuade que les armes du sexe dans ce pays, ne sont ni les prières, ni les soupirs, ni les larmes.

De l'isle de Candie nous partîmes sur un petit bâtiment que nous avions loué à dessein, pour avoir la commodité de débarquer où bon nous sembleroit, & faire le tour des Cyclades. On leur a donné ce nom, qui veut dire

circulaires , parce qu'elles sont , pour ainsi dire , rangées autour d'un centre , qui est Délos. Les isles qui sont hors de cette espece de cercle du côté de Candie , & vers les côtes d'Asie , sont aussi comprises sous ce nom , quoique les anciens les aient appellées *Sporades* , qui signifie *éparses ça & là* .

Je m'arrêtai d'abord à Santarini ou Santorin , grande isle de l'Archipel , qui ne me donna pas une bien haute idée des autres. Au rapport d'Hérodote , cette isle étoit autrefois un pays délicieux , & se nommoit *Calliste* , à cause de son extrême beauté. Elle est étrangement déchue aujourd'hui de cet état : au lieu d'un terrain gras & fertile , on ne trouve qu'un vaste rocher qui produit à regret de quoi nourrir à peine ses habitans. Aux riantes prairies , aux paysages agréables ont succédé des sables arides , & d'affreux précipices. L'entrée de cette isle a la forme d'un croissant , qui seroit le plus grand & le plus beau port du monde , si les vaisseaux pouvoient y trouver encrage. Entre les deux promontoires qui font les cornes du croissant , sont quatre petites isles formées

par des volcans, au commencement de ce siècle : l'une d'entr'elles naquit d'une éruption subite dans un lieu où la mer étoit auparavant si profonde, qu'on n'en pouvoit trouver le fond. Après des mugissemens horribles & des agitations violentes qui répandoient au loin la terreur & l'effroi, la mer lança de son sein des tourbillons de flamme & de bitume, qui déroberent aux yeux la clarté du jour. On vit ensuite, avec étonnement, sur la surface de l'eau, une montagne solide, qui s'acerut insensiblement par quantité d'éruptions semblables. Cette isle nouvelle n'étoit d'abord qu'un amas de pierre-ponce, inégal & raboteux ; mais le soleil l'anima, pour ainsi dire ; & le limon de la terre s'étant joint aux minéraux calcinés dont elle étoit composée, elle devint capable de culture : c'est ce que nous raconta un vieillard qui, en 1707, avoit été témoin oculaire de ce que je vous écris. Je serois tenté de croire que Santorin elle-même s'est ressentie souvent de ces éruptions de la mer ; & c'est peut-être là ce qui a produit en elle de si grands changemens. Cette terre, toute ingrate qu'elle est, a près de huit

mille habitans, tous Grecs, qui vivent misérablement. La montagne de Saint-Étienne me parut mériter, par les ruines dont elle est couverte, une attention particulière. Je ne sciais point le nom de la ville qui y étoit située; mais elle doit avoir été riche & magnifique, à en juger par quantité de morceaux de colonnes de granite, & par leur emplacement.

J'allai de-là à Policando, île presqu'aussi grande, & plus agréable que Santorin: elle est, comme celle-ci, formée d'un seul rocher; mais ce rocher est très-fertile. En certains endroits il est couvert de quelques pouces de terre, où croissent d'abondantes moisssons; en d'autres, où il y a moins de terre, les vignes viennent à l'envi, & produisent d'excellens raisins. On nous parla d'une grotte que les curieux ont coutume de visiter; je m'y rendis à travers des précipices & des roches pendantes, toutes prêtes à nous écraser. Cette caverne est tapissée de congélations en forme de cristaux, les unes de figure pyramidale, les autres cylindriques; & quelques-unes sont couvertes d'une espece de dorure qui éblouit

éblouit les yeux. La plûpart cependant, sont d'un noir luisant, dont l'aspect est agréable.

Je ne fus pas aussi content de l'isle d'Argentiere. Ce nom lui fut donné, il y a quelques siécles, à cause de quelques mines d'argent qu'on y découvrit; mais son véritable nom étoit *Cimolus*, qui veut dire *craie*, parce que cette matière fait le sol de cette île. Je n'y trouvai que des montagnes brûlées, un terrain pierreux, & un seul village dont les habitans meurent de faim. Mélos, à présent Milo, est un vaste amas de pierre-ponce & de minéraux pétris en quelque sorte par l'eau de la mer qui s'engouffre dessous, en plusieurs endroits, & la rend propre à être cultivée. Je ne doute pas que du tems que les Phéniciens la possédoient, elle ne fût très-fertile; & si son sol est devenu si aride, on doit l'attribuer aux matières calcinées dont la mer a couvert la surface de l'île; malgré cela, elle produit du coton, du bled & du vin. La capitale qui porte aussi le nom de *Milo*, est bâtie toute en pierres de ponce qui, quoique spongieuses & fort legeres, sont pourtant de bon usage. Les rues

y sont d'une mal-propreté & d'une puanteur insupportables. Cette ville est célèbre dans l'antiquité pour son alun & pour son soufre ; l'un & l'autre y sont encore très-communs. Le soufre se voit en bloc sur les montagnes, & paraît de loin, comme autant de gros diamans qui jettent de l'éclat. Il y a aussi dans cette isle, des sources d'eau chaude très-salutaires. Je trouve dans les auteurs anciens que je porte avec moi, & qui me servent comme de boussole dans mes courses, que Milo fut appellée *Mellida*, à cause de l'abondance de miel qu'elle produit. Cette isle se glorifie d'avoir donné la naissance au plus sage des Grecs, à Socrate qui ne reconnoissoit qu'un seul Dieu, & au philosophe Diagoras qui n'en reconnoissoit point.

Après avoir quitté Milo, je m'approchai de l'Attique, & fis voile vers Cranaë, où l'isle d'Helene, quoique le patron de notre bateau m'assurât qu'il n'y avoit rien de curieux à y voir; mais le Docteur & moi ne voulions nous en rapporter qu'à nous-mêmes; & mon dessein étoit de visiter jusqu'aux rochers les plus déserts. Pour vous,

Madame, je me flatte que vous vous accoutumerez insensiblement à ces idées de stérilité & de solitude : je tâcherai cependant de vous épargner, le plus qu'il me sera possible, des dégoûts & des ennuis que j'ai éprouvés dans ce voyage. L'isle de Cranaë n'a aucun vestiges qu'elle ait jamais été habitée ; peut-être est-ce ce qui la fit choisir par Pâris, lorsqu'ils s'enfuit de la Grèce, avec Hélène qu'il avoit enlevée. Ce prince, dit-on, s'y arrêta, & y jouit, pour la première fois, de sa conquête.

En face de Cranaë, est l'isle appellée par les anciens *Cythnos*, & par les modernes *Thermia*, à cause de ses bains chauds. Elle est encore aussi fertile qu'elle l'étoit autrefois. Le sol n'est ni pierreux ni sec, comme celui des îles voisines. Les campagnes sont couvertes de moissons, & les coteaux de vignobles moins estimés, à la vérité, que ceux des terrains plus arides. Il y vient quantité de meuniers dont les habitans tirent un profit considérable, par le grand nombre de vers à soie qu'ils nourrissent. Mais le principal commerce se fait en miel & en cire. On

N i j

nous fit voir les ruines d'une ancienne ville qu'on nomme *Hebreo-Castro* : elles sont d'une beauté & d'une magnificence singulière. Parmi les marbres dont la terre est couverte, nous apperçumes quantité de bas-reliefs & de tronçons de statues qui me parurent avoir été fort précieuses. Il semble que les barbares auteurs de ces ravages, craignant qu'on ne voulût rejoindre un jour les parties éparses de ces statues, aient pris la précaution de les mutiler. Therinia, capitale de l'île, est passablement grande, & presque toute peuplée de Grecs.

Syra n'est guères moins fertile que Therinia : elle a vingt-cinq milles de longueur ; & quoique couverte de rochers, on y trouve néamoins des campagnes qui fournissent de riches récoltes. Ces rochers ont cela de singulier, qu'ils semblent toujours prêts à s'écrouler, tant ils sont escarpés & perpendiculaires. La capitale qui donne son nom à toute l'île, est située à un mille de la mer, sur le sommet d'une petite montagne : on diroit de loin qu'elle est suspendue sur les flots. Entre la ville & le port, qui est d'une grande étendue, sont les ruines de Sciros, an-

ciénne capitale de l'isle : elles sont presque toutes de marbre blanc de Paros ou de Naxia.

Tiné, autrefois Tenos, au nord de Syra, est une île fort grande, qui à environ soixante milles de circuit. Elle fut d'abord appellée *Ophiusé*, pour signifier la quantité de serpents dont elle étoit remplie, & qui y sont encore en grand nombre. Le pays est très-fertile : les mûriers, les grenadiers, les vignes y croissent à plaisir, & sont d'un bon rapport aux habitans qui aiment le travail & la fatigue. Il y vient aussi du bled & d'autres grains en abondance. La ville de Tiné étoit située sur le bord d'une baie qui lui servoit de port ; il ne reste aujourd'hui que la forteresse & un bourg qui porte le nom de *San-Nicolo*. Cette forteresse est sur le lieu le plus élevé de l'île ; & sa situation avantageuse fait toute sa force. Il y a plusieurs années, ma-t-on dit, qu'en creusant près de la ville, on trouva un temple de Neptune ; mais je n'ai rien vu qui pût vérifier cette découverte.

Quelqu'agréable qu'eût été à mes yeux le séjour de Tiné, je ne fus point

maître de ma surprise, en approchant d'Andros. Cette île présente l'aspect le plus enchanteur. Figurez-vous une vaste & large baie, séparée en deux par un promontoire qui s'avance dans la mer. Ce promontoire qui fait partie de la ville, est couvert de bâtimens & de jardins, dont le coup d'œil champêtre & riant invite les passagers à s'arrêter. De l'autre côté de la ville, est une vallée délicieuse & fertile. Tout le terrain de l'île, en général, abonde en fruits de toute espèce. Les grenadiers, entr'autres, & les limoniers y croissent en abondance; ce ne sont partout que des jardins & des vergers que mille petits ruisseaux fertilisent. Le plus bel endroit est derrière une haute montagne, au village d'Arne. Plusieurs hameaux environnés de palmiers le composent, & semblent autant de solitudes enchantées. La soie qu'on y travaille est des plus estimées & des plus fines. Andros n'est pas moins remarquable par ses antiquités, que par la beauté de son territoire. Les plus curieuses sont celles de Baléopolis, ville grande & magnifique autrefois. La quantité de colonnes, de bases, de chapit-

taux qu'on trouve à l'endroit où étoit la citadelle, jointe à la tradition des habitans, nous fit croire que ce pouvoient étre les vestiges d'un temple de Bacchus. On nous montra près de-là une source dont on dit que l'eau a le goût de vin pendant le mois de Janvier. L'opinion a ici, je crois, beaucoup de force. Une source d'eau auprès d'un temple du dieu du vin ne satisfaisoit point ses adorateurs : ils lui ont attribué une propriété qui flattoit plus leur imagination que leur goût.

Lia est la Cée ou Céos des Anciens, qui a donné naissance au poëte Simonide. De quatre villes puissantes qu'elle contenoit autrefois, on ne voit plus que les ruines de Certhéa sur lesquelles est bâtie Zia, capitale de l'isle. A juger de l'étendue de Certhéa par celle de ses vestiges, elle devoit étre considérable ; car outre les colonnes de marbre & plusieurs morceaux d'architecture qui se voient dans les maisons des particuliers & dans les rues de la ville, on en trouve encore quantité dans la campagne, & principalement sur une montagne éloignée d'une lieue du port. En avançant du côté de la mer, j'en vis

un plus grand nombre près d'une enceinte de murailles demi-ruinées , qui appartennoient à quelqu'ancienne citadelle. Les habitans nous montrèrent le tronc d'une statue pour laquelle ils ont encore une frayeur respectueuse , parce qu'ils croient que c'est celle de Némésis , déesse de la vengeance : on voit autour plusieurs blocs de marbre & quelques morceaux de colonnes & de chapiteaux. L'isle peut avoir trente lieues de circuit ; elle est fort renommée pour ses soies , dont les premières fabriques sont attribuées à Pamphile , princesse du pays. Cette partie du commerce n'est presque rien aujourd'hui. Les habitans font plus d'étoffes de coton que de soie : ils s'appliquent encore particulièrement à faire des vins qui font d'une qualité & d'un goût admirables.

Je ne sais que vous dire , Madame , de l'isle de Macronisi , qui est assez grande , mais tellement déserte & stérile , qu'on n'y rencontre que des lézards & des sauterelles. Maoris est plus petite , mais pareillement déserte : on ne trouve dans l'une & dans l'autre aucun vestiges d'antiquité. Guara ou Joura a de plus que ces deux îles une espece de

rats d'une grosseur peu commune ; ce sont probablement les ancêtres de ces rats qui obligèrent les habitans de Guara à quitter le pays.

Le voisinage de l'Eubée, près de laquelle sont ces îles, me fit retarder de quelque tems l'exécution du projet que j'avois formé de faire le tour des Cyclades. Je débarquai à Châteauroux, forteresse considérable, sous le canon de laquelle les galères Turques se retirent souvent. Il y avoit autrefois une ville bâtie en ce même lieu. Homère l'appelle *Caristos*. Les Titans, fils de la Terre, y donnerent des loix, entr'autres Briarée, à qui les Insulaires sacrifierent dans la suite comme à un dieu. Le marbre marqueté de *Caristos* étoit fort estimé, & on l'appelloit *Caristien*. Je passai au bourg d'Erétria, autrefois la capitale de l'isle; elle étoit renommée pour cette tetre médicinale qu'on appelloit *Erétrienne*. Enfin j'arrivai à Négrepont qui est le lieu d'où je vous écris, me réservant à faire partir ma lettre, quand j'en trouverai l'occasion. Il peut arriver que vous en receviez quelquefois plusieurs le même jour; car vous jugez bien qu'elles ne partent

N v.

pas régulièrement, comme en France, à mesure qu'on les écrit; j'en ai eu jusqu'à trois dans mon porte-feuille, qui sont parties par le même vaisseau.

Négrepon, qui est actuellement la capitale de l'Eubée, n'a que deux milles de circuit; mais elle est accompagnée de faubourgs considérables, où il n'y a que des Grecs. Le nombre d'habitans peut monter à quinze mille. Un des beaux édifices de cette ville est le serrail du Capitan Pacha ou chef des galères. Ce palais est bâti sur l'Euripe, & présente le point de vue le plus agréable qu'on puisse imaginer: il est orné de galeries & de portiques de bois rouge vernissé. Je fus surpris du concours prodigieux des gens de la campagne, qui arrivent à Négrepon les jours de marché: ils viennent, de toutes les parties de l'isle, apporter leurs denrées; ce qui les rend si communes, qu'on les a presque pour rien. Je n'ai jamais vu tant de villages que dans ce pays; c'est ce qui fait que la terre y est si bien cultivée: elle abonde en fruits de toute espèce, & principalement en blé, en vin & en huile. L'isle a de circuit trois sens cinquante milles; sa largeur n'est

guères que devingt. Elle est célèbre par le fameux promontoire de Caphanée , au haut duquel Nauplius , roi de cette isle , alluma des feux , pour attirer la flotte des Grecs , qui revenoit de Troye. La ruse réussit : les vaisseaux donnerent dans les écueils , & furent presque tous fracassés ; mais Nauplius ayant su que Diomede & Ulysse , les principaux auteurs de la mort de son fils Palamedes , avoient échappé au naufrage , se précipita de dépit dans la mer.

Je dois dire ici deux mots de l'Euripe , fameux détroit de la mer Egée , qui sépare l'Aulide & la Béotie de l'Eubée. Ce détroit se resserre tellement à l'endroit où est bâtie la forteresse de Négre pont , qu'une galere a peine à y passer. C'est sur-tout vers cette partie qu'on remarque les effets surprenans que les anciens & les modernes ont tâché vainement d'approfondir. Pendant dix-huit ou dix-neuf jours de chaque lune , l'Euripe est réglé , comme disent les habitans , c'est-à-dire , qu'en vingt-quatre ou vingt-cinq heures , il a deux fois son flux & reflux , ainsi que l'Océan ; mais , pendant les autres jours , il est déréglé ; & alors , dans l'espace

N vj

de vingt-quatre ou vingt-cinq heures ; il a onze, douze, treize, & même quatorze fois son flux & reflux. Je voulus être témoin moi-même de ces changemens merveilleux ; & étant allé à un moulin qui est au bas du château, je vis, en moins d'une heure & demie, la roue changer jusqu'à trois fois, selon le différent cours de l'eau. Ce qu'il y a encore de suprenant, c'est qu'entre les tems où l'Euripe monte, & celui où il descend, il y a un petit intervalle qui fait paraître l'eau en repos, & comme croupissante ; de sorte que les plumes & la paille restent sur l'eau sans mouvement, à moins que le vent ne souffle. Il y a des tems où le détroit est si rapide, qu'il entraîne les vaisseaux les plus forts, malgré les vents & les efforts des matelots. Je ne veux point essayer ici d'expliquer cette merveille de la nature : je n'ai pas oublié, Madame, qu'Aristote lui-même n'en put connoître la cause ; mais plus sage que lui, je n'ai eu garde de me précipiter dans l'Euripe, pour être compris, comme disoit ce philosophe, dans ce que je ne pouvois comprendre.

Le froid de la saison, joint à un affez.

gros rhume qui tourmente le Docteur, nous obligera à faire à Négre pont un plus long séjour que nous ne nous y étions attendus ; mais ce pays - ci est agréable même en hiver ; & je ne suis pas fâché de me reposer des longues & fréquentes courses que je viens de faire, pour me préparer à en entreprendre de nouvelles..

Je suis , &c..

De Négre pont, ce 17 Décembre 1736.



LETTRE XII.

SUITE DE LA GRECE.

DANS un pays tel que la Gréce, tous les lieux que parcourt un voyageur, sont autant d'objets consacrés à l'immortalité. Un simple ruisseau, un rocher, une grotte ont acquis de la célébrité dans les écrits des poëtes, ou par quelque événement mémorable. Ne vous plaignez donc pas, Madame, des détails de ma dernière Lettre; & suivez moi, je vous prie, avec la même complaisance, dans les lieux qui me restent à parcourir.

La première île où j'abordai, en quittant Négrépont, est Scio que les Turcs appellent *Saches*. Elle est située entre les îles de Mételin & de Samos, & peut avoir cent vingt milles de circuit. Les insulaires ont été jadis fort puissans sur mer; mais ils furent subjugés par les Athéniens, ensuite par les Lacédemoniens, & enfin par les Romains. Ceux-ci posséderent cette île

jusqu'aux empereurs Grecs , qui la céderent aux Génois , auxquels les Turcs l'enleverent sous le règne de Sélim. Elle devoit être bien florissante , puisqu'elle contenoit trente - six villes qui sont à présent converties en autant de villages. La capitale est grande & bien construite : ses édifices sont régulièrement bâtis , & à plusieurs étages , comme les nôtres : son port est sûr , & son château bien fortifié ; il commande la ville & toute la côte. La grande église est d'une architecture gothique fort agréable ; mais le dedans est orné de peintures à la Grecque , si ridicules & si mauvaises , qu'il n'y a pas de barbouilleur en France , qui n'en fit de plus belles. Ce sont des figures de saints , comme je l'ai remarqué par les noms qui sont écrits au bas ; car il n'est pas possible d'en juger autrement. Nous ne vîmes d'antiquités remarquables dans toute l'isle , que les ruines d'un ancien bâtiment situé dans un vallon obscur , à vingt milles de la capitale. Neptune avoit été amoureux d'une nymphe de Scio ; & ce lieu favorable , plus qu'aucun autre , à ses amours , pouvoit bien avoir été choisi dans la suite , pour lui

élever un temple. Je vis près de-là une source dont on nous dit que l'eau rendoit insensés ceux qui en buvoient. Le Docteur osa tenter l'expérience, & je ne remarquai en lui aucun changement.

Scio est une des villes de la Grece qui se disputent l'honneur d'avoir donné naissance au divin Homere. On me fit voir ici un lieu où l'on veut que ce grand poëte ait reçu les premières leçons de son art : c'est une espece de bassin d'environ vingt pieds de diametre. On montre aussi la maison où l'on dit qu'il habitoit cet auteur de l'Iliade, lorsqu'il composa ses admirables poësies. La vénération singuliere de ces bonnes gens pour tout ce qui a quelque rapport à ce génie sublime, m'en inspira à moi-même pour cette respectable chaumiere, où j'aimois à croire qu'avoit demeuré un si grand homme.

J'ai vu peu d'iles aussi fertiles que Scio. Les montagnes même dont elle est couverte dans la partie du nord, sont toutes cultivées. Je ne m'étonne plus qu'elle fut appellée *un des greniers du peuple Romain*. Les oliviers & les orangers y sont en grande quantité :

ses vins célèbres depuis long-tems, sont délicieux & forts. On laisse sécher les raisins deux ou trois jours après les avoir coupés, & on les porte ensuite au pressoir. Le lentisque, cet arbre qui produit le mastic, est commun en ce pays. Pendant les grandes chaleurs, on le coupe transversalement; & on facilite, par ce moyen, la distillation de la résine qui coule goutte-à-goutte, & se dureit à l'air en peu de tems. Cette drogue est, dit-on, stomachale: on s'en sert, dans l'Orient, pour pétrir du pain. Ce pain prend, avec le goût de mastic, une blancheur agréable à la vue. Les femmes & les filles ont un grand plaisir à mâcher du mastic; elles le pétrissent avec la langue, le soufflent comme des bouteilles qu'elles font crever ensuite dans la bouche, avec grand bruit. Quand elles sont en compagnie, elles regardent comme une galanterie d'approcher leur bouche du visage de quelqu'un, pour le surprendre par ce bruit, & lui faire sentir l'odeur de cette gomme. Une des grandes richesses de cette isle, étoient les belles carrières de jaspe qu'on dit qui y étoient autrefois. Nous n'y vîmes que des carrières de marbre; mais.

ce marbre nous parut d'une grande beauté.

Il n'y a point d'île dans l'Archipel, où l'on vive en plus grande liberté qu'à Scio, & où les femmes soient plus belles & plus aimables. Elles tiennent beaucoup des Italiennes, & particulièrement des Génoises. On peut les voir & leur parler; & les mœurs de ce pays leur laissent une liberté dont elles abusent rarement. Les habitans y sont fort civils, tant entr'eux qu'envers les étrangers. Ils ont aussi beaucoup de penchant pour la musique & les autres divertissements honnêtes.

Samos, dont la ville de Cora est la capitale, n'est ni aussi grande ni aussi fertile que Scio: elle abonde cependant en arbres fruitiers, & principalement en oliviers; mais les vignes y sont très-rares, quoique les pays voisins en soient, pour ainsi dire, tout couverts. Cette île s'étend du levant au couchant, & n'a pas plus que quatre-vingt milles de circuit. La plus commune opinion est que Junon, à qui Samos étoit consacrée, étoit née dans cette île, & qu'elle y fut mariée à Jupiter; aussi nous dit-on qu'elle y avoit un temple.

magnifique, où l'on célébroit, tous les ans, une fête en guise de nôces. Ce récit me fit croire que je découvrirrois quelques restes d'antiquités. Je me fis conduire dans l'endroit où avoit été l'ancienne Samos. Les ruines de cette ville sont si apparentes & si étendues, qu'il n'est pas possible de s'y tromper : elles sont posées sur une montagne aux environs de laquelle je trouvai quantité de pierres de tombeaux, éparses çà & là. Le Grec qui nous conduisoit, me fit remarquer, dans un monceau de ruines, plus élevé, les anciens restes du temple de Junon. Je voulus bien le croire, parce qu'en effet c'est le seul endroit où l'on trouve des bases & des morceaux de colonnes de marbre. J'eus plus de plaisir à suivre les traces d'un ancien aqueduc, bâti de briques si fortes & si dures, que, depuis deux mille ans, elles sont encore aussi entieres que si elles sortoient des mains de l'ouvrier. Je ne vis aucun autre monument qui pût piquer ma curiosité ; mais une chose qui frappe les étrangers, & sur-tout un François accoutumé à l'élégante parure des femmes de son pays, c'est la malpropreté & l'extrême négligence des

Samiennes : le sexe y est sur ce point d'une indifférence & d'une paresse insoutenables. Samos est recommandable dans l'histoire , par la naissance d'un philosophe , d'une sybille & d'un tyran. L'un est le sçavant Pythagore , ce zélé partisan du système de la métémpsycose; la seconde est une de ces femmes célèbres qui ont annoncé la venue de Jesus-Christ ; le troisième est ce fameux tyran Policrate qui , après une vie toute de prospérités , fit enfin la funeste expérience , que nul ne doit être estimé heureux avant sa mort.

L'isle de Nicaria près de Samos , aussi bien que la mer qui l'environne , doit son nom au téméraire fils de Dédale , qui , s'étant trop approché du soleil , fondit la cire de ses ailes ; & le malheureux Icare tomba dans la mer , à côté de l'isle d'Ictieuse qui fut depuis appellée *Icaria ou Nicaria*. Cette isle qui a environ trente milles de circuit , est belle & fertile ; mais les habitans en sont si paresseux , que presque toutes les terres restent en friche. L'air & l'eau de cette isle sont si purs & si sains , qu'on peut leur attribuer la longue vie des Nicariens , dont un grand nombre pa-

sent cent ans. Une chose qui leur est particulière, c'est qu'ils ne se servent point de lit, & qu'on n'en trouve pas un seul dans toute l'isle. Ils couchent à terre ; une pierre leur tient lieu d'oreiller ; & ils n'ont que leurs habits pour couverture. L'archevêque de Samos y étant venu faire sa visite, comme il ignoroit l'usage du pays, n'avoit pas imaginé d'y faire porter un lit : on y suppléa, comme on put, avec de la paille, pour coucher sa grandeur. Ces insulaires n'ont jamais d'autre habit que celui qu'ils portent ; & quand il est usé, ils pensent à en faire faire un autre. Vous ne trouveriez pas dans toute l'isle un morceau de pain hors des heures du repas. Ils se contentent de moudre le bled avec de petits moulins, quelque tems avant que de se mettre à table, & n'en préparent que pour une seule fois. Ils pétrissent cette farine, en font de la pâte, la cuisent sur une pierre plate, avec du feu dessous ; & quand le pain est fait, le maître de la maison le divise en parties égales qu'il distribue dans sa famille : une femme enceinte en reçoit une double portion. Leur vin est toujours mêlé des trois quarts d'eau ;

& quand ils veulent boire , ils remplissent un grand vase qui ressemble à une écuelle ; la font passer à la ronde , jusqu'à ce que tout le monde ait bu. Ils ne mettent point leur vin dans des tonneaux : ils ont de grands pots qu'ils couvrent de terre ; & quand ils veulent avoir du vin , ils font un trou au haut du pot , y plongent un roseau percé par les deux bouts , & le retirent en fermant du doigt le trou d'en-haut. Les maisons des Nicariens sont simples , sans parure & sans meubles. On n'y voit que les quatre murs , & le petit moulin dont je vous ai parlé. Tout ce qu'ils peuvent avoir d'ailleurs , ils le tiennent caché sous terre. Ils ont fort peu de société entre eux ; & s'ils sont obligés de se voir pour quelque affaire , ils n'approchent jamais de la porte de la maison de ceux qu'ils visitent : ils s'arrêtent à une distance considérable , d'où ils crient à pleine tête. Quand on leur a répondu , ils parlent du sujet qui les amène ; & à moins qu'on ne les presse bien fort d'entrer , ils traitent ainsi toutes leurs affaires : aussi ont-ils la voix si forte , qu'ils s'entendent d'un demi-quart de lieue.

Il n'est pas que vous n'ayez ouï

parler, Madame, de Pathmos, cette île célèbre, où S. Jean a composé l'Apocalypse: on l'appelle actuellement *Palmosa*. C'est un vrai pays de méditation, par la solitude & le vaste silence qui y régne. Quoiqu'elle ait vingt à trente milles de circuit, elle ne contient guères que trois cens habitans. Les arbres, les paysages, la verdure y sont presqu'entièrement inconnus: tout y inspire une mélancolie triste & de sombres rêveries. Les montagnes sont nues & dépouillées; les vallons même sont arides & stériles. L'église de S. Jean est bien bâtie & passablement grande; mais elle excita moins notre curiosité, que l'endroit de l'île où l'on prétend que demeuroit ce saint Apôtre. Le chemin qui y conduit, est entre des rochers escarpés & difficiles. On arrive à un pauvre hermitage bâti sur la côte d'une montagne, à quelque distance d'un couvent de moines Grecs. La chapelle est petite & ornée de peintures qu'on nous dit être l'histoire de S. Jean. A quelques pas de-là est un grand trou creusé dans le roc, dont la voûte est soutenue sur un pilier. C'est-là, dit-on, la grotte du Saint, & le lieu où il écrivit son Apoca-

312 SUITE DE LA GRECE.

typse. Je ne pus m'empêcher de rire de la simplicité des bonnes gens qui nous accompagoient : ils nous montrerent, avec grand respect, plufieurs crevasses que le tems a pratiquées dans le rocher, & nous raconterent sérieusement comment le saint Esprit entroit par ces fentes, pour dicter à S. Jean son livre mystérieux.

Vis-à-vis de Palmosa est une petite île appellée *Saint-Minos*, qui a cela de singulier, qu'elle est comme coupée par le milieu. Un chemin creusé par la nature, dans la partie la plus élevée de l'île, forme cette séparation. Une des deux moitiés est fertile & produit plusieurs sortes des fruits; l'autre est entièrement stérile & pierreuse. La roche de cette partie est de marbre brun, mêlé de coralloïdes d'une blancheur éclatante.

J'eus lieu d'être satisfait de mon séjour à Naxia, qui est une des plus grandes des Cyclades & des plus riches: elle fut appellée autrefois *Dionysia*, du nom de *Denys* ou *Bacchus* qui y tenoit sa cour. Depuis on la nomma *Callipolis* & *petite Sicile*, à cause de sa fertilité. En abordant dans cette terre, je m'attendris

dris sur les malheurs d'Ariadne abandonnée par le perfide Thésée. Je m'imaginois entendre les plaintes de cette amante désolée, qui faisoit retentir les rochers & les rivages de Naxia de ses gémissemens, lorsque Bacchus touché de compassion, vint lui offrir sa main & sa couronne. La nouvelle ville de *Naxia* est bâtie sur les ruines de l'ancienne. C'est une des plus belles que j'aie encore vues dans l'Archipel : ses murailles sont épaisses & flanquées de tours. La citadelle est située dans la partie la plus éminente, & m'a paru d'une construction réguliere. Les églises y sont en grand nombre ; & la cathédrale sur-tout est belle & spacieuse. Le sexe est ici bien différent de ce que je l'ai vu à Samos. L'orgueil & la vanité sont portés à l'excès parmi les femmes ; & aucune ne marche dans les rues ou à la campagne, qu'avec un étalage ridicule de ses ajustemens, & même de ses meubles. J'allai voir, près du château, des restes de la plus haute antiquité. Ce sont des ruines d'un temple de Bacchus ; elles couvrent tout un rocher qui est environné des eaux de la mer. La richesse des matériaux prouve la magnificence & la

Tome I.

O

beauté de cet édifice. Les morceaux de jaspe & de porphyre sont mêlés avec le granite & le marbre le plus riche. Le cadre de la porte qui conduissoit au temple , est encore dans son entier : il est de trois pièces de marbre fort uni , chacune de dix - huit pieds de longueur sur onze d'épaisseur. Je n'ai rien vu de si noble ni de si majestueux. Naxia est fort commerçante , quoiqu'elle manque de port ; mais la richesse & la fertilité de son terroir supplée à ce défaut. On a peine à comprendre la quantité prodigieuse de fruits que produit cette isle. Tous les coteaux sont couverts d'orangers , de limoniers & de vignes : les plaines sont ombragées de mûriers , de figuiers , de grenadiers ; & les récoltes des grains y sont très-abondantes. L'industrie des Naxiens ne se borne pas à la culture des terres. Ils font une grande quantité de sel qu'ils vendent à fort bon compte ; & ils s'occupent encore à travailler la soie & le coton qu'ils recueillent dans toutes les parties de leur isle.

J'eus de la peine à quitter un aussi beau pays ; mais j'en fus consolé , en arrivant à Paros. Cette isle , quoiqu'elle n'ait qu'environ cinquante milles de

circuit , étoit autrefois une des plus considérables des Cyclades , & l'alliée des Perses contre les Grecs ; le fameux Miltiades ayant eu ordre des Athéniens de s'en emparer , ne put en venir à bout. Les rares antiquités dont elle est encore à présent remplie , la rendent très-curieuse. Les murs du château de Parecchia , qui est le nom actuel de la ville , les rues , les édifices publics & particuliers ont été construits avec les ruines de l'ancienne ville. On trouve , à chaque pas , incrustés dans les murailles , des corniches , des frises , des chapiteaux de colonne , & des colonnes même toutes entières , couchées horizontalement , en guise d'un rang de pierres. Ici , les plus beaux bas-reliefs mêlés avec des corps de statues , soutiennent l'entrée d'une maison ; là , une belle colonne cannelée compose le linteau d'une porte. C'est un spectacle digne de compassion & de larmes , de voir des ouvrages qui ont coûté autrefois tant des soins & de travaux , confondus avec les pierres & le ciment. Les colonnes & les statues de marbre devoient naturellement être fort communes dans une île , d'où l'on tiroit le

Oij

plus beau marbre de la Gréce. Paros n'est, à proprement parler, qu'un seul rocher de marbre, couvert de quelques pieds de terre. J'allai voir ces carrières si vantées, qui fournissoient à presque toute l'Asie de quoi décorer les temples des dieux, & honorer la mémoire des grands hommes. Je vis, dans la plus ancienne de toutes, un bas-relief superbe, taillé dans le rocher, dont il n'a pas été séparé. Les sculpteurs de Paros, ou ceux qui y venoient de toute part, avoient de quoi exercer leur génie & leur goût dans ces souterreins précieux. Lorsque l'ouvrage étoit achevé, on coupoit le bloc à une profondeur convenable; & l'on voyoit paroître à la fois les plus beaux chefs-d'œuvre de l'art & de la nature. Celui dont je parle, représente une fête de Bacchus: on voit ce dieu, sous la figure d'un jeune garçon, environné de gens qui dansent & se réjouissent. C'est à Paros, qu'au commencement du dix-septième siècle, se fit la découverte de ces belles tablettes de marbre, où sont gravés les événemens principaux de l'histoire Grecque; depuis la fondation d'Athènes, Thomas, comte d'Aro-

del, eut soin de les faire transporter en Angleterre, où il les déposa dans la célèbre université d'Oxford. On les appelle indifféremment aujourd'hui *marbres d'Oxford*, *marbres d'Arondel*, & *marbres de Paros*. Cette île est encore renommée par la naissance d'Archiloque, poète fameux, qui inventa les vers iambiques, & qui, par la force & la véhémence de sa poésie, & pour l'honneur du goût, contraignit un certain Lycambe à se pendre.

L'île d'Antiparos n'est séparée de cette dernière, que d'un mille & demi. C'est aussi un rocher continual, couvert de quelques pouces de terre, avec cette différence que ce n'est pas un rocher de marbre, comme Paros. On n'y voit qu'un seul village & très-peu d'habitans ; mais j'ose dire que le pays mérite plus qu'aucun autre l'attention des curieux. C'est-là qu'est cette fameuse grotte de congélations, si vantée par les anciens & par les modernes. Les choses surprenantes qu'on en raconte, nous donnerent envie d'y descendre, quoique je scusse à combien de dangers j'allois m'exposer. Nous prîmes quatre hommes, pour nous accom-

O II

pagner ; ensorte qu'avec mon valet & le Grec qui nous servoit de guide , nous formions une petite troupe de huit personnes. Je vous ai décrit , Madame , le labyrinthe de Crête & les souterreins innombrables dont il est composé. A présent que j'ai vu la grotte d'Antiparos , je le regarde comme une promenade aisée & agréable. Figurez-vous un précipice affreux de plus de mille pieds de profondeur , où l'on ne peut descendre qu'avec des cordes ou des échelles. Voilà le premier point de vue , sous lequel je vous prie d'envisager l'entreprise hardie dont je vais vous rendre compte.

Nous entrâmes d'abord sous une vaste arcade voûtée & soutenue sur plusieurs piliers que la nature a taillés elle-même. Là nous lûmes une inscription grecque , fort antique , dont voici la traduction :
 » Sous la magistrature de Criton , vin-
 » rent en ce lieu Ménandre , Socarme ,
 » Ménurate , Antipater , Ippomedon ,
 » Aristeas , Philcas , Gorgus , Philocra-
 » tes , Onésime. » A l'extrémité de la
 caverne est un chemin étroit que nous
 suivîmes à la lueur de plusieurs flam-
 beaux , & qui nous conduisit au bord

d'un affreux abîme. Je ne m'imaginais point comment nous pourrions aller plus avant ; mais un de nos guides saisissant un crampon de fer , qui étoit enfoncé dans le rocher , y attacha une corde ; puis prenant son flambeau d'une main , il s'aida de l'autre , à glisser , & disparut aussi-tôt , en nous criant de le suivre. Je laissai passer encore deux de mes gens avant moi ; & je me laissai aller avec le Docteur , dans ce gouffre , à l'aide d'une corde.

J'eus beaucoup de plaisir , tandis que les autres descendoient après moi , à entendre leurs voix répétées par une infinité d'échos qui faisoient ensemble un bruit terrible. Notre troupe s'étant réunie , nous marchâmes quelques pas dans des rues fort étroites , & arrivâmes à un autre précipice moins escarpé , à la vérité , que le premier , mais qui présentoit plus de difficultés , parce que nous n'avions ni corde ni échelle. Il nous fallut rouler sur le dos , nous accrochant de notre mieux aux parties du rocher les plus raboteuses. Dans ce second étage , s'il m'est permis de parler ainsi , j'admirai une grande grotte , dont les côtés sont formés d'une espece de por-

phyre entremêlé des veines rouges d'un éclat merveilleux. Le pavé étoit d'une autre sorte de pierre grise, où je remarquai qu'étoient incrustés grand nombre de coquillages pétrifiés. Nous n'étions encore qu'au milieu de notre expédition ; & il nous restoit deux autres précipices à descendre, avant que d'arriver au terme de nos travaux. Le premier, quoique terrible & dangereux, fut franchi en un instant, par le moyen d'une échelle qui se rencontra là fort à propos ; mais quand ce vint au second, l'échelle se trouva trop courte ; & ne sachant quelle pouvoit être la profondeur du gouffre, le courage nous manqua pour cette fois ; mais comment se déterminer à revenir sur ses pas, n'ayant rien vu qui pût nous dédommager de nos fatigues ? Nous prîmes le parti d'attacher un bout de corde qui nous restoit, à un rocher voisin, & de nous laisser descendre jusqu'aux premiers échelons. Enfin j'appris que nous n'avions plus d'abîmes à franchir ; mais quand je faisois réflexion à l'immense intervalle qu'il y avoit du lieu où nous étions, au séjour de la lumiere, je ne pouvois m'empêcher de m'accuser de

témérité. J'ose croire, Madame, que c'est parce que d'autres avoient eu, comme moi, le courage d'y descendre, qu'on a imaginé les fables si connues des descentes aux enfers.

Nous touchions à la fameuse grotte qui faisoit l'objet de ma curiosité. Je fis allumer des flambeaux à tous les coins de la caverne, comme on me l'avoit conseillé à Parecchia. Quelle fut ma surprise en entrant dans cette grotte ! L'éclat éblouissant qui frappa ma vue, ne me permit pas d'abord de distinguer aucun objet. Je crus être transporté par quelque charme invisible, dans la cour brillante du soleil, ou, au moins, dans les palais enchantés de Circé ou d'Ar-mide. Mon admiration augmenta, lorsque mes yeux se furent, pour ainsi dire, familiarisés avec cette lumiere éclatante. Je vis les côtés, la voûte & le pavé même de la grotte, formés de cristaux transparens, avec une si belle variété, que je ne crois pas que l'art puisse jamais atteindre à cette perfection des ouvrages de la nature. Ce réduit enchanté est long de trois cens pieds, & large à-peu-près de même. La voûte est élevée d'environ quatre-vingt pieds.

Q v

L'eau qui suinte dans tous les souterreins & qui dépose par-tout où elle coule, le minéral appellé *spar* ou , plutôt le crystal qu'elle renferme , est la cause & l'origine des merveilles que je vais vous décrire. Le pavé n'est pas seulement couvert des nappes unies en forme de glace : les gouttes d'eau qui distillent de la voûte , ont formé , avec le teins , un bosquet d'arbrisseaux de crystal que la lumiere réfléchie de nos flambeaux peignoit des plus vives couleurs. Ces arbrisseaux , ou , si vous aimez mieux , ces touffes de petites pointes crystallines étoient entremêlées de figures saillantes de même matiere , les unes pyramidales , les autres arrondies vers leur extrémité. Ailleurs , ces figures unies entr'elles & contiguës , formoient une espece de muraille , dont les détours multipliés présentoient l'image charmante d'un labyrinthe. Je portai ensuite mes regards vers la voûte ; & je la vis ornée d'une quantité prodigieuse de pyramides renversées. La masse & la grandeur de ces stalactites transparens étoient variées à l'infini. Les rayons de lumiere , brisés & rompus , qui en partoient , imitoient parfaitement les couleurs les plus vives

de l'iris. Tout ce que j'avois vu jusqu'à-lors, n'approchoit pas des beautés que présentoient les côtés de la grotte. Vers le ceintre de la voûte où les eaux n'ont pu facilement suivre la concavité qu'elle forme avec les côtés, le tems a produit plusieurs nappes de crystal, séparées du mur de la caverne. Ce sont comme autant de rideaux ondoyés de dix à douze pieds de largeur, dont quelques-uns pendent depuis la voûte jusqu'à terre : on diroit une suite de petits cabinets transparens, dont la construction inimitable efface tout ce que l'art a jamais produit de plus parfait.

Ne semble-t-il pas, Madame, d'après les merveilles que je vous raconte, qu'on ne puisse se former une plus belle idée de cette grotte admirable ? Je suis pourtant obligé d'avouer que les expressions sont fort au-dessous de la réalité, & que de pareils chefs-d'œuvre ne paraissent tels qu'ils sont, que lorsqu'on les a présens sous les yeux.

Le Docteur, à qui rien n'échappoit, me fit observer une pyramide isolée, où je vis une inscription latine qui me combla de joie. Nous n'étions pas les premiers François qui fussions des-

Ovj

cendus dans ce souterrein : M. de Nointel , ambassadeur de France à la Porte, lavoit visité , & avoit fait graver au fond de la premiere caverne sur cette pyramide l'inscription dont je vous parle , & dont voici le sens. « En 1673, Charles-François Olier de Nointel , avec une nombreuse compagnie , est venu voir cette merveille de la nature , & a pénétré dans les réduits les plus secrets & les plus profonds , ne pouvant se lasser de considérer tant de prodiges. »

Je suis entré dans un assez long détail des fatigues que j'ai effuyées , en descendant dans ces souterreins : vous jugez bien , Madame , que nous en éprouvâmes de plus grandes encore pour en sortir. Je ne les remettrai point sous vos yeux ; ces sortes de détails pourroient enfin vous fatiguer vous-même.

Après avoir quitté Antiparos , on nous mena à Sténosà qui mérite plutôt le nom de rocher que celui d'isle. L'aspect en est désagréable , & n'offre que des sables & des creux , à travers lesquels on voit gravir quantité de chèvres sauvages. Niconéria est un autre rocher à-peu-près semblable , mais plus petit , n'ayant guères plus de trois milles de

circuit. Nous y vîmes aussi des chèvres ; & je ne sçais pas trop comment elles peuvent y subsister. Il y a , dans toutes ces îles désertes , des chapelles érigées en l'honneur de la sainte Vierge.

L'île d'Amorgos est plus considérable que les précédentes : ses habitans passoient autrefois pour être les meilleurs astronomes & géographes de leur tems : ils n'ont à présent d'autre mérite que d'être de bons laboureurs. C'étoit-là encore que se faisoit la plus belle couleur d'écarlate ; mais ce secret n'y est pas plus connu à présent que l'astronomie. Si les Amorgiens ne sont point sçavans , ils sont du moins laborieux : ils sçavent tirer parti du plus petit coin de terre. Les oliviers croissent très - bien dans leur pays : les moïssons & les vendanges y sont abondantes. La principale ville est située sur une hauteur au pied d'un rocher qui présente de loin , avec la ville , la forme d'un amphithéâtre. Il y a , dans l'endroit de l'île le plus escarpé & le plus inaccessible , un monastere de la sainte Vierge & une église qui est en grande vénération dans le pays. Il faut monter la pente la plus

lude qu'il y ait au monde, pour y arriver; & le danger de la route suppose beaucoup de dévotion dans les pèlerins. Une des choses remarquables dans cette île, est l'habillement des femmes; elles sont, en général, assez jolies; mais elles portent de longues robes à manches pendantes, qui les empêchent de paroître aussi agréables qu'elles le sont naturellement.

Je passe sous silence Calaïero, Chiéro, Skinosa, tous rochers déserts, qui ne méritent pas seulement qu'on y aborde. J'avois la constance de les visiter, persuadé qu'on trouve quelquefois dans les lieux les plus déserts, des choses rares & curieuses. Au reste, ces îles produisent quantité de végétaux, & entr'autres, cette plante appellé *férule*, dont le Dieu du vin permettoit à ses fidèles de se frapper dans leurs fêtes. J'en arrachai quelques tiges, & je m'endonnai plusieurs coups que je sentis à peine, mais qui firent assez de bruit.

Raclia est un peu plus habitée, quoiqu'elle soit presqu'aussi aride que ces îles. Nous y trouvâmes deux frères laïcs du couvent d'Aimorgos, qui me

noient paître , à travers les cailloux & les pierres , les brebis & les chévres du monastere.

Je m'empressai d'arriver à Ino ; & je voulus débarquer à l'endroit même où l'on prétend que reposent les cendres d'Homere. Ce grand poëte passant de Samos à Athènes , tomba malade dans le vaisseau ; & s'étant fait descendre à Ino , il y mourut. Ne pouvant rendre d'autres honneurs à sa mémoire , je promenai long-tems mes regards sur une terre qui renferme les restes précieux de ce grand homme. En parcourant la côte , pour découvrir quelque indice de ce que je cherchois , j'aperçus neuf blocs de marbre que je crois avoir été posés en ce lieu , à l'honneur des neuf Muses qui avoient présidé à ses écrits. Je m'avançai ensuite dans l'île que je trouvai assez bien cultivée. La ville paroît avoir été fondée sur les ruines de l'ancienne Ios , célèbre , sans doute , autrefois , par quelqu'une des aventures d'Io , fille d'Ianachus , qui , sous la forme d'une génisse , traversa , depuis Argos , sa patrie , jusqu'à l'embouchure du Nil , cette partie de la Méditerranée appellée *Ionienne*.

Je retrouvai à Membliaros, aujourd'hui Namfio, & à Sikino, ce que j'avois vu dans d'autres îles, c'est-à-dire, un pays inculte & un peuple fainéant. On nous dit que Namfio avoit été découverte par les Argonautes qui y avoient bâti un temple en l'honneur d'Apollon. Je ne vous dirai point, Madame, si les ruines de ce temple subsistent encore ; ce qu'il y a de vrai, c'est que j'ai vu des ruines fort antiques.

Après avoir tourné long-tems autour de Délos qui est le centre des Cyclades, j'arrivai enfin dans cette île où l'on dit que Latone poursuivie par la jalouse de Junon, mit au monde Apollon & Diane qu'elle avoit eus de Jupiter. Quoique je scusse bien, Madame, que tout cela n'étoit qu'une fable, je ne laissai pas de rappeler encore à mon imagination cette île flottante que Neptune rendit stable en faveur de Latone. On eut depuis un si grand respect pour la patrie d'Apollon & de Diane, qu'on ne voulut plus qu'aucun mortel y naquit ou y fut enterré. Les femmes grosses & les morts étoient transportés dans une île voisine. Jugez,

Madame, quelle vénération on devoit avoir pour un pays consacré au Dieu du jour & à la Déesse de la nuit, c'est-à-dire aux deux Divinités que les peuples croyoient avoir continuellement devant leurs yeux. Aussi les villes de la Gréce & les princes de l'Asie ne mirent-ils aucunes bornes à leurs largesses ; les uns l'embellirent, à l'envi, des plus beaux édifices ; les autres l'enrichirent par de magnifiques présens. On donnoit le nom de *sacré* au vaisseau qui portoit ces offrandes. Le concours des peuples y étoit aussi considérable qu'à Delphes, parce qu'Apollon y rendoit pareillement ses oracles. En approchant de l'endroit où étoit située l'ancienne ville de Délos, nous vîmes quantité de morceaux de marbre, & de colonnes, les uns enfoncés en terre, les autres étendues sur la plaine. Plusieurs sont encore dans leur entier, entr'autres, deux de granite, d'un ouvrage fort délicat. Au-delà de ces colonnes, nous apperçûmes toute une colline couverte d'architraves, de corniches, de piedestaux de marbre, qui faisoient autrefois partie de quelque bâtiment magnifique. Je distinguai même, en examinant plus atten-

tivement, l'emplacement & les fondemens d'un temple d'Apollon. La grandeur & la beauté des pièces de marbre qui s'y voient encore, étoit digne de la majesté du Dieu qu'on y adoroit. La nouvelle ville, bâtie par Adrien, ne se distingue pas aujourd'hui de l'ancienne; elle n'offre, non plus que l'autre, que des ruines & des fragmens de colonnes.

J'allai ensuite à l'endroit où l'on nous dit qu'étoit le *gymnasium*. Je vis un grand emplacement quarré, rempli de morceaux de granite & de colonnes couchées à terre: il y en a six encore debout, qui me parurent avoir dix-huit à vingt pieds d'hauteur. Vous avez pu entendre parler, Madame, du fameux temple qu'Erisichton, fils de Cécrops, premier roi d'Athènes, fit bâtir en l'honneur d'Apollon, & à l'embellissement duquel toutes les puissances de la Gréce concoururent. Jugez de la grandeur de l'édifice par celle de la statue du Dieu, dont nous remarquâmes quelques fragmens. L'une des cuiffes que je pris soin de mesurer, avoit dix pieds de longueur. Ce devoit être un colosse prodigieux, qu'on nous dit

avoir été taillé d'un seul morceau de marbre noir. On rapporte que Nicias, capitaine Athénien, fit élever, dans ce même lieu, un palmier de bronze, dont la chute renversa & brisa la statue d'Apollon. On trouve, hors de l'enceinte de ce temple, quantité de petits autels de deux pieds de haut sur trois de diamètre. Il n'y a presque pas de feu dans l'isle, qui ne soit couvert de quelques ruines superbes. Ici étoit le fameux portique que Philippe, roi de Macédoine, fit élever, & dont on lit encore le nom sur des marbres qui se sont conservés; plus loin, sont les restes d'un théâtre tout de marbre, de deux cens cinquante pieds d'étendue: il étoit assis sur la pente d'une montagne. Ce que nous vîmes de plus apparent, ést une vieille tour de neuf pieds d'épaisseur, qui servoit à soutenir l'édifice. En allant au mont Cinthus, nous apperçumes plusieurs morceaux de mosaïque, mêlés avec des colonnes très-bien travaillées. Cette montagne, d'où Apollon a pris le nom de *Cinthien*, est d'un aspect fort désagréable, comme tout le reste de l'isle: elle a cela de particulier, que le marbre dont elle est

formée, est tout entier de granite, que le vulgaire appelle *marbre fondu* ou *fusible*, à cause des taches brillantes qui s'y trouvent. Outre les blocs & les morceaux de granite du pays, nous en vîmes quantité de celui d'Egypte. Il ne fera pas inutile d'observer, une fois pour toutes, que la couleur du granite d'Egypte est rouge, parsemée de grains brillans comme du talc, au lieu que celui de Délos est grisâtre. Les habitans des îles voisines viennent à Délos, comme à une carrière, pour y prendre toutes les pierres qui leur conviennent, & brisent une colonne ou un piedestal du plus beau marbre, pour en faire des marches d'escalier, ou pour en tirer un mortier ou une saliere. Il y a dans ces pays une quantité prodigieuse de lapins logés magnifiquement dans le marbre.

Tant de magnificence & de richesses qui rendoient Délos un des plus beaux endroits du monde, n'ont pu la garantir des injures du tems. Cette île n'est plus qu'un rocher désert, inculte, stérile & abandonné.

Le trajet qui sépare Délos de Rhénia, est fort court. Cette île s'appelle communément *la grande Délos*, parce

qu'elle a plus d'étendue que la précédente ; elle est aussi beaucoup plus fertile : ses plaines sont couvertes d'une terre grasse & propre au labourage ; mais la crainte des corsaires empêche qu'elle ne soit habitée. Le peuple de Mycone, île voisine, y envoie ses troupeaux, pour les engraiser : peut-être feroit-il mieux de laisser ses troupeaux à Mycone, & de venir s'établir à Rhénia. Mycone est, à la vérité, assez considérable, puisqu'elle a quarante à cinquante milles de circuit ; mais elle n'est pas des plus fertiles. De tous les grains, il n'y a guères que l'orge qui y vienne bien. Sur les parties pierreuses de l'île il croît une telle quantité de figuiers, que les habitans en font une des principales branches de leur commerce. La ville est mal-bâtie, mal-située, & les rues fort mal-propres. Les femmes sont jolies, mais sales dans tout leur extérieur, & paresseuses à l'excès ; & ce qu'il y a de singulier, c'est qu'elles regardent comme un agrément d'avoir les jambes grosses ; pour se procurer ce genre de beauté, leur coutume est de mettre toujours quatre ou cinq paires de bas les unes sur les autres. Mycone

est riche en bétail, & en envoie une partie, comme j'ai dit, à Rhénia, une autre à Tragonisi & à Stapodia, petites îles voisines, qui ne sont guères propres qu'à nourrir des chèvres.

Je suis fâché, Madame, de ne pouvoir vous rien apprendre de curieux de Skiros, cette île jadis si célèbre, qui fut à la fois & le théâtre des exploits de Thésée & le lieu de sa sépulture. C'est-là aussi que régna Lycomede. C'est à la cour de ce prince que fut envoyé le fils de Thétis, déguisé en fille, & qu'il devint amoureux de Déidamie, de laquelle il eut Pyrrhus, héritier de la bravoure & des Etats de son père. Le grand Saint, le patron spécial de l'île est à présent le bienheureux saint George. Il y a, entre lui & ces héros de l'antiquité, tant d'analogie, que c'est, sans doute, la raison qui a fait choisir ce pieux guerrier pour le protecteur de cette île, la plus Catholique de toutes celles de l'Archipel; car presque tous les habitans y suivent le rit de l'église Romaine.

Metelin, autrefois la fameuse Lesbos, est une des plus grandes îles de ces contrées, & des plus abondantes en fruits,

& spécialement en froment. Ses montagnes, du côté de l'Orient, sont chargées de cyprès, de hêtres & d'autres arbres propres à la construction des navires. Elle a cent cinquante milles de circuit; & Castro, qui en est la capitale, occupe la place de l'ancienne Mytilene, dont elle conserve quantité de vestiges. On trouve, dans plusieurs quartiers de la ville, des morceaux de marbre antiques, & un plus grand nombre encore dans la campagne. Ce sont des fragmens de colonnes cannelées, des chapiteaux, des frises & des bas-reliefs que le tems & les Barbares ont défigurés. On nous fit voir aussi le lieu où l'on dit que venoit se plaindre sur le bord de la mer la tendre & trop malheureuse Sapho, rebutée des rigueurs de l'insensible Phaon. Je me rappellai quelques-uns des vers, dont cette infortunée Lesbienne faisoit retentir le rivage, & que les filles de Mytilene mêloient aux fêtes lugubres qu'elles célébroient en sa mémoire. Cette idée, Madame, toute romanesque qu'elle doit vous paroître, m'attendrit jusqu'aux larmes. Mytilene a donné naissance à plusieurs autres grands personnages, tels

que Pittacus, Alcée & Arion. Epicure & Aristote ont professé dans ses écoles; & les anciens n'ont parlé de cette ville, qu'avec éloge. Les Lesbians passoient aussi pour les plus grands musiciens de l'univers. C'est à un de ces insulaires, nommé *Terpandre*, que la Gréce fut redevable de l'invention de la lyre à sept cordes. Mais leur dissolution étoit si effrénée, qu'elle avoit passé en proverbe.

Ténédos, très-petite isle en comparaison de Metelin, n'est éloignée que de cinq milles de la terre-ferme d'Asie; elle est couverte de hautes montagnes couronnées de verdure. Sa figure presque ronde, & les diverses échancreures sur lesquelles la ville principale est bâtie, présentent de loin un coup d'œil agréable. Avant la guerre de Troye, cette isle étoit florissante. Vous scayez, Madame, combien elle fut fatale à cette capitale de l'Asie mineure, lorsque les Grecs ennuyés d'un siège de dix ans, se retirerent derrière Ténédos, attendant le signal qui devoit annoncer le sac de cette ville.

La vue d'un pays où s'étoient passés tant d'événemens mémorables, me fit mettre pied à terre. Je voulus voir de près

près la patrie d'Hector & les champs où Troye avoit existé ; mais quel fut mon étonnement , lorsque cherchant le Xanthe & le Ximoïs , on me montra deux ruisseaux presqu'à sec ! Achilles perdit un peu de sa gloire dans mon esprit : je cessai d'avoir une si haute idée de son combat contre le Ximoïs , & des efforts de Vulcain pour dessécher cette petite rivière. Nous vîmes , parmi des broffailles & des masures , quelques pièces de marbre , & un reste d'arcade qu'on nous dit avoir servi au palais de Priam. Il y a quelques années qu'on voyoit dans le même lieu une assez grande quantité de marbre & de fragimens de colonnes ; mais le Grand-Seigneur les a presque tous fait enlever ; & bientôt il ne restera aucun vestige de cette ville faimeuse , qui a partagé tout l'Olympe.

De toutes les isles considérables de la Gréce , nous n'avions plus à voir que Stalimene , autrefois Leimnos. Nous fimes donc voile vers cette isle où les poëtes feignent que Vulcain , précipité du haut des cieux par Jupiter , établit une de ses principales forges. Le soufre & l'alun dont elle est remplie , &

Tome I.

P

plus que tout cela encore, un volean qu'on y voyoit autrefois, pourroient bien avoir donné lieu à cette fable. Lemnos est très-fertile, spécialement en vins. On y trouve une sorte de terre qu'on nomme *sigillée*; elle est souveraine contre la peste & les fluxions; on en forme de petites masses qui sont marquées de caractères Turcs; & le Grand-Seigneur en fait des présens à nos ambassadeurs. On pratiquoit anciennement diverses cérémonies pour la tirer des entrailles de la terre. On leur en a substitué d'autres qui s'observent encore aujourd'hui. Les principaux de l'isle, tant Turcs que Chrétiens & ecclésiastiques Grecs, montent tous ensemble vers la colline qui produit la terre sigillée, & où l'on prétend que se fit la fameuse chute de Vulcain. Lorsqu'ils sont arrivés dans l'endroit le plus élevé, cinquante hommes se mettent à creuser jusqu'à ce qu'ils aient découvert la veine de la terre qu'ils cherchent. Les prêtres en remplissent plusieurs sacs & les donnent aux plus considérables des Turcs établis pour le gouvernement de l'isle. Quand on a tiré de cette terre autant que l'on croit en avoir besoin pour toute l'année,

On en fait recouvrir la veine par les mêmes ouvriers ; & les Turcs envoient à Constantinople une grande partie de ce qu'on en a recueilli ; le reste se vend aux marchands. Il est défendu aux insulaires, sous peine de la vie, d'en transporter hors de l'isle. Lorsque cette terre est tirée de la colline, on en forme de petits pains ronds, du poids de deux drachmes. Son principal usage est dans les fiévres malignes & contre la morsure des bêtes venimeuses ; on la regarde comme un excellent antidote. On raconte ici, que Gallien s'embarqua pour l'isle de Lemnos, uniquement pour connoître la force & la vertu de cette terre. On ajoute que Philoctète ayant été blessé au pied par une flèche empoisonnée, ou mordu par une vipere, fut laissé à Lemnos, pour y être guéri avec la terre sigillée. Cette isle a trente à quarante villages, dont les habitans, presque tous Grecs, sont fort à leur aise. Les deux villes principales sont Myrine & Cochine. Myrine est bâtie sur les ruines de l'ancienne Lemnos ; Cochine, sur celles d'Héphestria ; mais cette dernière est presqu'entièrement ruinée.

N'ayant plus rien de curieux à voir dans les îles de l'Archipel, nous nous fîmes encore conduire à Metelin, où l'on nous dit que nous serions plus à portée de trouver un vaisseau pour Constantinople. On nous fait espérer que nous n'y resterons pas long-tems.

Pour dire maintenant un mot du caractère des Grecs, on peut avancer en général, qu'ils sont avares, perfides, traîtres, vindicatifs, superstitieux & hypocrites. Si l'on a quelque intérêt à démêler avec eux, il faut se bien tenir sur ses gardes ; ils sont fourbes & trompeurs, comme leurs ancêtres, & c'est à quoi se borne aujourd'hui presque tout leur esprit ; car on ne trouve plus parmi eux le moindre vestige de ces belles connoissances qui les ont autrefois rendus si célèbres. Accablés sous le joug de leurs vainqueurs, ils ont perdu cette vivacité brillante qui en faisoit le peuple de l'univers le plus spirituel & le plus agréable. Trois siècles d'esclavage n'ont cependant encore pu humilier leur orgueil ; & ils sont plus infatués que jamais de leur première grandeur. Il n'y a presque point de Grec un peu aisé, qui ne se croie issu de quelqu'une des plus anciennes

familles du pays. Rien de plus commun dans les îles de l'Archipel & dans quelques endroits du continent, que de trouver de ces prétendus nobles, qui prennent le nom de *Paléologue*, de *Comnene*, de *Lascaris*, de *Lusignan*, de *Justiniani*, &c. Leur paresse égale leur orgueil; mais elle est en quelque sorte excusable sous une domination où il est dangereux de montrer de l'industrie, & où la richesse n'est qu'un titre de plus pour être opprimé. Les Grecs sont grands fumeurs comme les Turcs; c'est le goût presque général des gens paresseux ou qui s'ennuient.

En plusieurs endroits les Grecs ne font point de difficulté de marier leurs filles avec des Turcs, quand ils y trouvent leur avantage. Ils ne font pas moins sujets au tribut que tout Chrétien mâle, suivant l'ordre de Mahomet, est obligé de payer pour le rachat de son âme. Ce tribut est proportionné à la fortune de ceux sur qui on le leve. Il y a différentes taxes: celle des plus riches est de trente-trois livres, & de huit livres cinq sols pour le bas peuple. Ils sont sujets à cet impôt, si-tôt qu'ils

ent atteint l'âge de quatorze ans ; & ceux qui ne peuvent le payer, sont quelquefois contraints de se faire Mahométans.

Les Grecs sont à-peu-près habillés comme les Turcs, à l'exception de certaines couleurs qu'ils n'osent porter; le vert, par exemple, qui est en très-grande vénération parmi les Mahométans. Le turban blanc leur est aussi défendu. On prétend qu'un Chrétien qui en auroit un sur la tête, seroit obligé d'opter entre l'apostasie & la mort. Les turbans rouges ou jaunes leur attirent aussi quelque avanie de la part des gens de guerre qui en portent de ces deux couleurs. Les femmes Gréques ont d'ordinaire un corps de brocard rouge ou de drap d'or, qui est tout d'une pièce avec le jupon. Ce corps est si étroit & si serré, qu'elles en paroissent souvent contrefaites. Leur jupe ne descend guères plus bas que le genou; elles ont dessous, un cotillon plus long de deux pouces qui laisse les jambes à découvert. Leur chemise & leur caleçon sont d'étoffe très-fine, rayée, & de diverses couleurs. Elles font de leurs cheveux de

longues cadenettes qu'elles laissent pendre sur leurs épaules, & chargent leur tête de fleurs de toute espece. Cet ornement ajoute beaucoup de grace à leur coiffure qui consiste en une toile de coton, sur laquelle elles étendent, avec art, plusieurs aunes de mousseline blanche & gommée, qui forme un grand turban plat, d'une aune & demie de circonference. Les ajustemens des femmes Juives sont les mêmes, excepté la coiffure, sur laquelle elles attachent une grande plaque d'étain ou de cuivre, qu'elles couvrent d'un satin blanc, brodé d'or ou d'argent. Leurs cheveux sont enfermés dans une bourse de soie. Elles ont, comme les Grecques, une grande quantité de perles au col, aux oreilles & aux bras. Ces dernieres sont d'une sierté d'autant plus insupportable, qu'elles ne sont ni belles ni jolies. Elles abandonnent leur gorge à sa pente naturelle; & le voile leger qui la couvre, en dessine exactement le contour; mais les prêtres se dispensent de s'élever contre cet usage, dans lequel il n'y a rien à gagner pour la vue, ni à perdre pour la vertu.

Les Turcs, dans les grandes villes

les, ne permettent point aux Francs de vivre dans la débauche avec les femmes Gréques, à moins qu'ils n'en aient obtenu la permission du Cady; ce qui ne s'accorde qu'à prix d'argent. Sans cette précaution, on seroit arrêté & mis en prison; & pour peu qu'on fût à son aise, il en coûteroit fort cher pour avoir sa liberté. La femme avec laquelle on auroit été surpris, seroit elle-même attachée sur un âne, ayant autour d'elle les entrailles de quelque animal mort; & dans cet état on la promeneroit par la ville, en criant qu'elle est ainsi traitée, pour avoir été trouvée en faute avec tel ou tel. Mais si le juge sent qu'il n'y a rien à gagner, il ne se donne pas la peine de faire des recherches; quand, au contraire, il soupçonne qu'une fille Gréque entretien un commerce criminel, il l'enleve de chez elle, & la fait visiter par des matrones. Si celles-ci la déclarent vierge, on la rend à ses parens; sinon, elle est sévèrement punie, à moins qu'elle ne se rachète; ce qui arrive presque toujours, selon l'intention du Cady; & alors elle est reconnue pour honnête fille.

Les jeunes gens, parmi les Grecs,

pour témoigner à leurs maîtresses toute la force de leur amour, se font aux bras des incisions avec le couteau ; les Turcs eux-mêmes ne sont pas exempts de cette extravagance ; j'en ai vu dont les bras étoient tellement déchiquetés, qu'il n'y avoit pas un endroit où l'on ne remarquât quelques cicatrices.

Les Grecs se marient comme nous, devant le prêtre ; mais ils ont cela de particulier, qu'ils prennent un parrein & une marraine. Après qu'on a paré l'épouse de ses plus beaux vêtemens, on la mène dans une chambre où se trouvent les parens & les amis. Alors on va chercher le *papas*, qui place sur une table l'image de quelque saint. Près de-là sont deux anneaux, deux petites couronnes faites de laine, & deux cierges allumés. L'époux arrive & prend la première place. On apporte un grand plat ; & le prêtre demande à l'assemblée si elle n'a pas de présent à faire. Les uns donnent de l'argent, les autres du linge, de la batterie de cuisine, ou d'autres ustensiles de ménage. L'argent se met dans le plat, le reste dans des paniers ; pendant ce tems-là, on brûle de l'encens ou d'autres parfums autour des

P v.

assistans qui sont en prières. L'époux & l'épouse s'approchent du prêtre. Il bénit les anneaux, les met successivement au petit doigt de l'homme & de la femme, les retire & les remet à différentes reprises. Il prend les petites couronnes qu'il leur pose sur la tête, les leur ôte de même. Les deux époux se tenant par la main, tournent plusieurs fois autour du parrein & de la marreine; ensuite on apporte un verre de vin dont le marié & la mariée boivent l'un après l'autre; & le prêtre, après avoir avalé le reste, casse le verre.

Les filles Gréques vivent jusqu'à leur mariage dans une grande retraite, & ne vont à aucune fête ni cérémonie, ni même au mariage de leurs sœurs; mais quand elles ont une fois pris un époux, elles se dédommagent de cette contrainte, & se donnent toute liberté, principalement avec les Francs.

Vous ne serez peut-être pas fâchée, Madame, de trouver ici quelques particularités touchant la religion des Grecs & leur discipline ecclésiastique. Vous savez que depuis que les Turcs se sont rendus maîtres de Constantinople, ils vendent toutes les dignités qui ne peuvent

être possédées que par les Chrétiens, c'est - à - dire, les prélatures & autres charges de l'église. Il y a dans leurs états quatre patriarches Grecs ; le premier à Constantinople ; les trois autres à Antioche, à Alexandrie & à Jérusalem. Ils reçoivent tous quatre l'investiture du Grand-Seigneur ou de ses ministres. Cette dignité s'achète comme tous les autres emplois de l'empire : elle se vend aujourd'hui cinquante ou soixante mille écus. Les Grecs, pour y mettre l'enchere, n'attendent pas toujours la mort du prélat qui en est pourvu. Leurs patriarches se détrônent les uns les autres, comme faisoient leurs anciens empereurs. Il suffit qu'un moine ambitieux & intriguant forme sa cabale avec un certain nombre d'évêques, & convienne du prix avec le grand Vifir. Quelque pauvre que soit l'aspirant, il trouve des fonds dans la bourse des Juifs qui lui prêtent à gros intérêts tout l'argent qu'il demande. Quand le marché est conclu, il se rend avec les évêques de sa faction chez le premier ministre qui lui fait expédier un brevet, à moins qu'un autre ne lui offre une plus grosse somme. En vertu de cette nouvelle investiture,

Pvj

l'ancien patriarche est dépossédé, & le nouveau mis à sa place, avec ordre aux Grecs de lui obéir, & de payer incessamment les dettes qu'il a été obligé de faire pour sa promotion ; le tout, sous peine de coups de bâton, de confiscation de leurs biens, & de voir fermer toutes les églises. Cet ordre est envoyé aux métropolitains qui le communiquent à leurs suffragans ; & ceux-ci profitent de cette occasion, pour tirer de leurs *papas*, & des peuples qui dépendent d'eux, non-seulement la somme imposée par le patriarche, mais quelque chose de plus, sous prétexte de quelques présens qu'il faut faire au nouveau chef de l'église. Une élévation aussi corrompue n'empêche pas qu'on ne le traite de *sainteté*, de *très grande sainteté*. On ne connaît point ici le titre de *votre grandeur* pour les évêques ; ils n'ont que celui de *toute prétrise*, ou de *béatitude*.

Les patriarches & les évêques Grecs doivent être Caloyers, c'est-à-dire, religieux, & observer la même règle qu'ils ont professée dans le cloître, autant que la différence des occupations peut le permettre. Ils ne doivent point manger

de viande ; & le poisson même leur est interdit dans les tems de Carême, ainsi que l'huile & le vin. A l'oreille près, qui est le défaut ordinaire des moines Grecs, ils mènent une vie assez exemplaire. Ils renoncent au monde, à la bonne chère & aux femmes, & portent si loin le précepte de l'abstinence, que dans le tems de jeûne, lorsque, dans la conversation, ils sont obligés de prononcer les mots de *viande*, de *poisson*, &c, ils ne manquent jamais d'ajouter cette parenthèse : *Sauf le respect du saint jeûne*. Les supérieurs sont en grande vénération parmi ces religieux ; mais ils n'abusent point de leur autorité : ils sont, au contraire, très-modérés dans les pénitences qu'ils imposent à leurs inférieurs : on craindrait qu'en les maltraitant, on ne les rebutât, & qu'ils n'abandonnassent la vie monastique avec la religion Chrétienne, comme on n'en a que trop d'exemples. Outre l'obligation d'assister à l'office, les Caloyers ont encore des emplois dans le monastere. L'un a soin des fruits, l'autre des grains, un autre des troupeaux, &c ; ils se font aider par les novices : les frères cultivent les biens

de la campagne ; les uns & les autres sont si ignorans , qu'ils sçavent à peine lire leur breviaire.

Il y aussi des religieuses dans l'église Gréque ; mais leur vie est beaucoup moins rigide que celle des moines. Ce sont communément des veuves , & quelquefois des filles pénitentes qui commençant à être sur le retour , font voeu de pratiquer des vertus qu'elles ont fort négligées dans leur jeunesse. Elles vivent en communauté sous une supérieure qui n'est pas des plus sévères ; & elles se consacrent ordinairement au service des malades. Les Turcs & les Chrétiens sont également reçus dans leurs monastères ; & il y a de ces bonnes religieuses , qui poussent la complaisance au-delà même des bornes de la charité Chrétienne.

Les *papas* , ou prêtres séculiers , sont mariés ou peuvent l'être ; mais s'ils deviennent veufs , il ne leur est pas permis de prendre une seconde femme. Leurs veuves sont également obligées à garder le célibat. Le breviaire des ecclésiastiques ne peut se dire qu'en cinq ou six heures : aussi la plupart s'en dispensent - ils ; & quand ils voudroient s'acquitter de ce

dévoir, ils ne seroient pas assez riches pour acheter les cinq ou six *in-folio* où se trouvent tous les offices de l'année. Il n'y a que les cloîtres bien réglés où le breviaire se dise régulièrement.

Je viens de dire, Madame, que les prêtres séculiers ont le pouvoir de se marier; & voici ce qui s'observe à ce sujet. Ils doivent d'abord en avertir l'Évêque, lui nommer la fille & le lieu de sa demeure, afin qu'il puisse s'informer de sa vie, de ses mœurs, & principalement de sa beauté; car la femme d'un prêtre doit être sage, chaste & belle. Si quelqu'une de ces qualités lui manque, elle ne peut pas espérer de devenir *papadia*, c'est-à-dire, la femme d'un *papas*. Ce que je dis, Madame, de la beauté de ces femmes de prêtres, ne doit pas vous étonner: la sainteté de leur état exige qu'ils ne forment point ailleurs d'autres amours, & que les charmes d'une épouse les retiennent à cet égard dans les bornes du devoir le plus rigoureux. Aussi, quand il y a quelque jeune beauté dans le quartier, la voix publique la destine aussi-tôt à un homme d'église; & les parens s'empressent de la lui donner. On regarde

comme un acte de religion , que les beautés Gréques soient consacrées , finon à Dieu , du moins à ses ministres. De-là , lorsqu'on veut louer une femme , on lui dit qu'elle surpassé en beauté & en vertu la plus sage , la plus belle *papadia*. Il est vrai que ces papadies joignent à des charmes naturels une modestie charmante. Le voile blanc qu'elles portent sur la tête , la propreté de leur habit , la simplicité de leurs mœurs & de leurs discours ont des attraits si puissans , qu'elles seroient fréquemment exposées aux plus vives attaques de la galanterie , si elles n'étoient défendues par leur vertu.

L'église Gréque , autrefois si célèbre par ses docteurs & par ses martyrs , si connue dans l'Apocalypse & dans les Epîtres de saint-Paul ; qui a formé tant de saints & tant de défenseurs de la foi , gémit aujourd'hui sous la tyrannie des empereurs Mahométans & des Pachas qui gouvernent les provinces. Malgré le schisme qui la sépare de l'église Romaine , on peut encore admirer dans un grand nombre de Chrétiens qui font profession de ce rit , la charité , l'abstinence , la mortification

& les autres vertus des premiers siècles. Il est vrai que leur ignorance est si grande, que la plupart ne connoissent de différence entre leur culte & le nôtre, que dans quelques cérémonies extérieures. Ils ne savent ni ce que nous croyons, ni ce qu'ils doivent croire eux-mêmes. Leurs prêtres, loin de les instruire, auroient besoin d'instruction. Leur patriarche ne songe qu'à se maintenir dans sa dignité, toujours exposée à des nouvelles encheres. Les évêques ne sont occupés qu'à amasser de quoi vivre; plusieurs même de ces *Béatitudes* Gréques sont si misérables, qu'elles apprennent des métiers pour subsister. C'est peut-être ici le seul endroit où les richesses des gens d'église ne sont point exposées à l'envie. Les simples prêtres sont toujours vêtus de noir, avec un bonnet de la même couleur, autour duquel il y a une bande de toile blanche. Ces bonnets ont une autre pièce de drap noir, qui pend sur leur dos, le tout d'une maniere simple, négligée, & conforme à l'état misérable où ils sont réduits par la modicité de leurs revenus & la multitude des

354 SUITE DE LA GRÈCE
taxes & des capitulations. Les prêtres
& les religieux portent les cheveux longs.

Les Grecs sont fort assidus au service divin, & manquent rarement d'apporter avec eux, chacun suivant son pouvoir, du pain, du vin, des cierges, de l'huile & autres choses semblables à l'usage des prêtres. Ils font aussi beaucoup d'aumônes aux pauvres ; ce qui donne occasion aux Turcs d'abuser de cette charité, car ils envoient leurs esclaves Chrétiens à la porte des églises les jours de grandes solemnités, & détournent à leur profit, ce qu'on donne à ces malheureux. Il est vrai que ces aumônes sont peu considérables, parce qu'on sait que ces pauvres esclaves n'en profiteroient pas.

Les Grecs célèbrent la fête de Pâques avec de grandes démonstrations de joie. Ce jour-là, lorsqu'on se rencontre dans l'église, au lieu du salut ordinaire, on n'entend que ces paroles : *Le Seigneur est ressuscité.* Les autres répondent : *Vraiment il est ressuscité.* Alors tout le monde s'embrasse ; & l'on entend de toutes parts tirer des coups de pistolet. Ces réjouissances durent jusqu'à la Pen-

écôte; & le compliment ordinaire qu'on se fait dans les rues est celui-ci : *Jesus-Christ est ressuscité.*

Ces peuples ont les mêmes sacremens que nous ; mais ils les administrent d'une maniere un peu differente. Je ne parlerai que de l'Extrême - Onction qui se confere à ceux même qui sont en santé. Ils la reçoivent avec la Confession. On leur applique l'huile sur l'épine du dos à chaque péché qu'ils déclarent ; & la moindre de ces onctions coûte un écu ; plus les péchés sont griefs , plus elles se payent chérement. Il ne faut que trois bonnes confessions pour faire la fortune d'un prêtre , & mettre un riche mal à son aise.

Je ne dois pas oublier un article aussi important que celui de l'abstinence chez les Grecs. Le peuple , comme les ecclésiastiques, observe à la rigueur le précepte qui interdit l'usage des viandes. Ils regardent l'homicide, la fornication, l'adultere comme de legeres fautes , en comparaison de la violation de l'abstinence. Ils ne mangent pas même de poisson , & ne vivent, pendant une grande partie de l'année , que d'herbes & de légumes. Ils ont quatre Carênes par an ;

celui de Pâques , celui des Apôtres avant la S. Pierre , celui de l'Assomption , & celui de la Toussaint. Le bas peuple se ressent de ces austérités : sa maigreur comparée avec l'embonpoint des Turcs , annonce assez que leur nourriture n'est pas la même. Mais ils ne jeûnent jamais le samedi , excepté dans la semaine sainte ; & leur loi leur dit expressément : *S'il se trouve qu'un ecclésiastique jeûne le samedi , à la réserve d'un seul , il sera déposé ; si c'est un laïc , il fera excommunié.* Je n'imagine pas quel peut être l'esprit de cette loi ; elle est d'autant plus étonnante , que les Grecs sont les plus grands jeûneurs du Christianisme.

J'apprends , Madame , dans ce moment , que deux vaisseaux partiront d'ici dans quinze jours ; l'un pour Marseille , & il se chargera de cette lettre ; l'autre , pour Constantinople qui fait actuellement l'objet de notre curiosité.

Je suis , &c.

A Metelin , ce 14 Février 1737.

LETTRE XIIIL

LA TURQUIE.

MON premier soin, Madame, lorsque j'eus appris que nous allions nous embarquer, fut de m'informer si, parmi les passagers, il y avoit dans le vaisseau quelque personne que la curiosité conduisit à Constantinople. J'appris qu'un François, nouvellement sorti des prisons de Tunis, avoit dessein de voir la Turquie, avant que de retourner dans son pays : je ne balançai point à l'aborder; & croyant qu'il eût besoin de quelque argent, je lui fis offre des services qui dépendoient de moi. Il me remercia, & me dit qu'outre le prix de sa rançon, il avoit reçu de sa famille de quoi se consoler de sa captivité. Je scüs depuis, de lui-même, qu'il étoit chevalier de l'ordre de Malthe; mais il n'avoit garde de se faire connoître.

Notre navigation fut heureuse; & le vent continuant toujours à nous favoriser, nous apperçûmes les châteaux

des Dardanelles, qui semblent de loin commander à l'Europe & à l'Asie. Nous entrâmes dans le port de Constantinople à travers un nombre prodigieux de vaisseaux de toutes les parties du monde. Je conduisis le chevalier chez un vieux négociant Génois, avec qui mon pere avoit eu un commerce particulier. Vous verrez, Madame, de quelle utilité nous fut cette connoissance, & combien elle contribua à nous instruire des coutumes & des loix du pays.

Les Turcs, cette nation aujourd'hui si puissante, dont la domination embrasse tant de royaumes, eurent, comme les Romains dont ils détruisirent l'empire, les plus foibles commencemens. Ils se prétendent descendus d'une colonie de Huns, qui s'établit, vers le quatrième siècle, dans un canton de la Scythie, voisine du mont Caucale, aujourd'hui la petite Tartarie. Toxandre fut le premier de leurs rois qui les tira de l'oubli & sçut les rendre redoutables aux Persans & aux Grecs. Vers la fin du neuvième siècle, cette nation féroce & belliqueuse se répandit dans l'Afrique & dans l'Asie sous le nom de *Saracins* & de *Turcomans*. Ils se ren-

dirent les maîtres de ces vastes contrées ; & leurs généraux partagerent entre eux les provinces conquises. Un de leurs plus célèbres successeurs fut Ottinan, fondateur du nom & de la puissance Ottomane. S'étant emparé d'une partie de la Bithynie, il établit le siège de son empire à Bûrse, capitale de cette province. Amurat & Bajazet, ses descendants agrandirent leur royaume par les conquêtes de la Macédoine, de la Phrygie, de la Carie & de l'Archipel. Bajazet, fier de ses heureux succès, menaçait Constantinople & toute l'Europe d'une prochaine invasion, lorsqu'il tomba lui-même sous la puissance du fameux Tamerlan. Moïse, son fils, hérita d'une partie de ses états. Mahomet II, un des princes de son sang, porta la gloire de ses armes plus loin qu'aucun de ses prédécesseurs. Il détrôna l'empereur d'Orient, prit Constantinople où il transféra sa cour, & joignit à cette conquête une infinité d'autres pays. Depuis ce fameux conquérant, la puissance des Turcs s'est toujours maintenue ; & l'Europe a souvent tremblé sous l'effort de leurs armes.

Voilà, Madame, ce que j'ai appris de plus certain sur l'origine & les conquêtes des Turcs. A l'égard de Constantinople, capitale de leur empire, & qui l'étoit déjà de celui d'Orient, on croit qu'elle fut bâtie six ou sept cens ans avant la naissance de J. C. par Bizas, chef des Mégariens, & que c'est de-là qu'elle prit d'abord le nom de *Bizance*. Lorsque les Romains eurent étendu leurs conquêtes dans l'Asie, elle conserva le titre & les priviléges de ville libre. L'empereur Sévère la détruisit ; mais Constantin qui avoit résolu de l'égaler à Rome, la rebâtit plus belle & plus grande qu'auparavant. Sa situation avantageuse entre l'Asie & l'Europe, le détermina à y transporter le siège de son empire & à en faire le centre du commerce de l'univers. Le croissant a pris la place des aigles Romaines ; & le fier Musulman occupe, depuis près de quatre cens ans, le trône des Césars.

Les états du Sultan comprennent tant de nations différentes, que chaque pays demande une description particulière non-seulement des lieux & des curiosités naturelles, mais encore des usages

usages & des mœurs. Cependant, comme la religion & le gouvernement sont les mêmes dans toute l'étendue de l'empire, je ferai en sorte, Madame, en parlant de la capitale, de réunir, sous un même point de vue, tout ce qu'elle a de commun avec les diverses provinces soumises à la domination Ottomane.

Nous commençâmes par visiter le port, dont nous n'étions pas éloignés, & que sa situation avantageuse rend un des plus florissans & des plus fréquentés de l'univers. Les richesses des Indes & de la Chine y arrivent par la mer Noire ; celles de l'Ethiopie, de l'Egypte & de l'Europe, par la mer Blanche. Il forme un bassin large d'environ six cens pas, profond & sûr dans toute son étendue : il est défendu, du côté du nord, par Péra ou Galata, ancienne ville de Thrace, qui fait aujourd'hui un des faubourgs de Constantinople, principalement habité par les Chrétiens : de l'autre côté, la ville le met à couvert des vents du midi ; mais, au levant, vers son ouverture qui est fort large, il est exposé aux vents d'est, dont la violence cause souvent de grands

Tome I.

Q

ravages. Ce port a tant de profondeur ; que la proue des plus gros bâtimens peut toucher à bord quand ils sont à l'ancre ; de sorte qu'on se passerait aisément de chaloupe pour aller à terre. Le trajet des faubourgs à la ville se fait par le moyen des gondoles ; on en compte plus de huit mille, qui ne font qu'aller & venir d'un bord à l'autre.

Nous restâmes long-tems sur ce vaste bassin, après même en avoir considéré la grandeur & la magnificence. Le coup d'œil majestueux qu'offre de loin Constantinople, attiroit toute notre attention. C'est peut-être un spectacle unique dans l'univers ; on chercheroit en vain une plus belle situation. Ses maisons étagées, ses palais, ses jardins, ses mosquées avec leurs minarets & leurs coupoles, forment un magnifique amphithéâtre, dont le circuit comprend plus de dix lieues, en y joignant le port & les faubourgs. Il n'est pas possible d'embrasser des yeux toute cette étendue. On croit voir successivement trois ou quatre villes, dont chacune paraît immense. Je ne puis mieux vous les représenter, que sous la figure d'un

triangle battu, à droite & à gauche, par les flots, & dont la plus grande étendue est du côté de la terre. Sa pointe se termine, par les jardins du ferrail, au Bosphore de Thrace, qui joint la Propontide avec le Pont-Euxin ; les autres angles sont, l'un au midi, à quelque distance du château des Sept-Tours, & l'autre à l'occident, au fond du port, près de l'endroit où étoit le palais des Blaquernes. Sept collines embellies chacune d'une mosquée superbe & de plusieurs beaux édifices, forment, du levant au couchant, ce vaste amphithéâtre qui annonce de loin la capitale d'un grand empire. La ville est environnée d'une double enceinte de murailles fort hautes, flanquées de deux cens cinquante tours ; & malgré les désastres qu'y causent tous les ans, les ouragans & les incendies, le nombre de ses maisons égale celui des plus grandes villes du monde. On y compte près de six cens mille âmes, parmi lesquelles il n'y a guères moins de Chétiens que de Mahométans. Le pere du dernier ambassadeur Turc à la cour de France, disoit à son retour au grand Visir qui lui demandoit si Paris étoit plus grand que

Q ij

Constantinople ? Mettez un autre Constantinople sur celui-ci : mettez-en un troisième sur le second, & un quatrième sur le troisième ; voilà Paris.

L'intérieur de cette capitale ne répond point à ces dehors brillans : les rues sont étroites, fort sales & mal pavées ; les maisons sont bâties de terre & de bois ; ce qui rend les incendies si fréquens, qu'il y a lieu de s'étonner que cette ville n'ait pas été déjà plusieurs fois consumée par le feu. Si on excepte quelques monumens assez beaux du tems des empereurs Grecs, presque tous les autres se ressentent de l'ignorance & de la barbarie de ceux qui les ont construits.

Nous n'avions pas encore visité les endroits les plus curieux de Constantinople, lorsque nous fûmes témoins d'une fête qui s'y célébre toutes les années. C'est l'ouverture du ramazan ou carême des Turcs. Mahomet qui avoit dessin de rendre sa religion la plus universelle, s'attacha sur-tout à conserver ce qui lui parut le plus généralement suivi dans les trois religions, Payenne, Chrétienne & Judaïque, dont il composa la sienne. Il emprunta des Payens

leurs cérémonies funèbres, des Juifs leurs purifications, & des Chrétiens leur carême & leur carnaval. Quoique nous ne dussions point observer le ramazan, nous ne crûmes pas devoir nous priver des plaisirs qui en étoient comme les avant-coureurs. Le signal de ces divertissemens est l'apparition de la nouvelle lune du neuvième mois de l'année Mahométane. Des crieurs publics l'annoncent au peuple, du haut des mosquées, au son des instrumens de musique. Aussi-tôt on allume une infinité de lampes aux minarets des mosquées. Ces minarets sont de petites tourelles, en forme de clochers, qui ont chacune deux ou trois galeries. Les rues & les bazards, ou marchés, sont pareillement illuminés; & le peuple se livre aux transports de la joie la plus vive. Les tambours & les trompettes retentissent de toutes parts. L'air paroît enflammé par quantité de feux d'artifice: les chants & les acclamations inspirent par-tout l'allégresse. Toutes les boutiques sont ouvertes, mais principalement les cafés, les bains, les cabarets. C'est-là que les fideles Musulmans vont jurer l'observance du jeûne;

Q iiij.

& que , par leur yvresse , ils tâchent d'imiter les accès épileptiques de leur prophete. La religion Mahométane autorise ces excès ; & les gens d'église en donnent eux-mêmes l'exemple au peuple. Ne pouvant boire de vin , au moins publiquement , ils prennent des breuvages d'opium , qui operent sur eux ces assouplissemens étranges qu'ils appellent *extases*. Quelques Turcs , de la connoissance de notre Génois , voulurent nous faire boire avec eux : nous nous excusâmes honnêtement ; mais nous ne pûmes résister à l'invitation d'un officier des Janissaires , intime ami de notre hôte , qui nous pria à souper avec plusieurs de ses camarades. Il donna ordre qu'on apportât du vin. En moins d'une heure , tous nos Turcs furent yvres. Nous les laissâmes étendus sur le plancher ; & ils ne s'apperçurent pas que étions disparus. Nous passâmes le reste de la nuit à voir les extravagances de la populace qui buvoit & mangeoit dans les bazards & dans les places , en attendant le jour.

Le ramazan , ou carême qui suit cette fête , dure un mois entier ; & pendant tout ce temps , on est obligé de jeûner

jusqu'au coucher du soleil. Mais la plupart dorment alors tout le jour ; & la nuit ils se régalent & se divertissent. Ce jeûne est néanmoins fort incommodé pour les ouvriers, qui ne peuvent pas faire si facilement du jour la nuit, & de la nuit le jour. Le jeûne prescrit par Mahomet, est si rigoureux, que tant que le soleil est sur l'horizon, il ne leur est permis, ni de fumer, ni de prendre du tabac, ni même de se rafraîchir les lèvres d'une seule goutte d'eau, à plus forte raison de rien mettre dans leur bouche. Si quelqu'un, par maladie ou autrement, ne peut observer le ramazan au tems marqué, il est obligé de se conformer au règlement général, lorsque sa santé ou ses affaires le lui permettent. Il est vrai qu'il se trouve beaucoup de gens qui, comme parmi nous, se dispensent du carême, & boivent & mangent dans ce tems-là, comme auparavant ; mais ils le font en cachette ; car un homme qui seroit pris endéfaut, risqueroit fort d'avoir la bastonnade. Cette rigueur est bien adoucie, comme je vous l'ai dit, par les divertissemens & les débauches de la nuit : l'Alcoran porte en temes expès, qu'on peut manger & boire,

Q iv

jusqu'à ce qu'on puisse distinguer à la lumiere du jour , un fil blanc d'avec un noir. Quand le ramazan approche de sa fin , c'est alors que la licence est plus grande. Les caffés sont ouverts toute la nuit ; & l'on ne voit autre chose que des musiciens , des joueurs d'instrumens , des baladins , & autres gens qui vont divertir les buveurs , par leurs jeux & leurs bouffonneries. Je ne dois pas oublier une cérémonie qui s'observe au ferrail pendant ce tems de pénitence. Dans une des chambres du palais il y a un coffre couvert d'un tapis de velours vert , dans lequel on conserve une robe qu'on prétend avoir servi à Mahomet. Le Grand-Seigneur la tire lui-même hors du coffre , la baise avec respect , & la fait plonger dans une grande cuvette d'or , garnie en dehors de pierres précieuses. Après qu'on l'a retirée & bien pressée , on remplit de cette eau plusieurs flacons de crystal , sur lesquels on applique le cachet de l'empereur. On laisse ensuite sécher la robe , jusqu'au vingtième jour du ramazan ; & le Grand-Seigneur vient lui-même la remettre dans le coffre. Le lendemain il envoie aux principales Sultanes , aux

grands de Constantinople & aux plus considérables Pachas de l'empire un de ces flacons cachetés. C'est une faveur insigne de la part du maître ; & ceux qui la reçoivent, sont obligés d'envoyer à sa hautesse de magnifiques présens, sans compter ce qu'il faut donner à ceux qui apportent cette marque de sa bienveillance. On boit cette eau avec beaucoup de dévotion, parce qu'elle a servi à laver la robe du prophète.

Mais je reviens aux édifices qui embellissent la ville de Constantinople. Sainte Sophie, bâtie par l'empereur Justin, augmentée par Justinien, & dédiée à la Sagesse divine, est celui que l'on vante le plus, & qui, en effet, me paraît le plus régulier. Sous la domination des empereurs Grecs, e'étoit l'église métropolitaine ; les Turcs en ont fait la principale de leurs mosquées. Elle est située sur la colline, au bas de laquelle est le serrail du Grand-Seigneur. Sa longueur est de deux cens cinquante pieds sur deux cens vingt de largeur. Quatre arcs-boutans d'une grosseur énorme, défigurent ce bel édifice. Ils furent construits par les Turcs, pour soutenir le dôme & le garantir des trem-

Q v

éléments de terre. Nous entrâmes sous un portique large de trente-six pieds, & percé par neuf portes magnifiques, dont les battans de bronze sont délicatement travaillés. La nef est formée par un dôme superbe, qui reçoit la lumière par vingt-quatre grandes fenêtres. Autour de la corniche régne une belle balustrade enrichie de marbre & de peintures ; mais ce que j'ai trouvé de plus beau & de plus curieux, c'est la colonnade qui est au bas du dôme ; elle est composée de plus de deux cents colonnes de différens marbres, qui servent à soutenir une large galerie incrustée de mosaïque. Au-delà du dôme est cette partie de l'édifice où les Chrétiens avoient leur sanctuaire : on n'y voit plus maintenant qu'une niche, dans laquelle est renfermé l'Alcoran. J'observai que les figures peintes, qui sont en grand nombre dans cette mosquée, avoient toutes les yeux crevés & le visage mutilé. Le Génois me dit que la religion Mahométane proscrivant le culte des images, tout ce qui paroiffoit y avoir quelque rapport, étoit en horreur chez les Turcs. Ils disent que ces représentations demanderont au jour

du jugement, leurs ames à ceux qui les auront faites. Quand on réfléchit sur la jalouse des Orientaux, on trouve encore d'autres raisons de cette singularité.

On prétend que l'empereur Justinien a employé pour la construction de Sainte Sophie la statue d'argent qu'Arcadius avoit fait dresser à Théodose, du poids de sept mille quatre cens livres. C'est, après St. Pierre de Rome, le plus bel édifice du monde ; mais elle n'a rien des pompeux ornemens dont l'avoient décorée les empereurs Chrétiens, excepté un grand bénitier de marbre, sur la circonference duquel sont encore gravés ces mots en caractères Grecs. *Nispon anomimata mi-monan opsin* ; c'est-à-dire : *Lavez vos péchés, & non pas seulement votre visage*. Le merveilleux de cette sentence, c'est que si vous la prenez à rebours, & si vous joignez les lettres en remontant de la dernière à la première, vous trouverez le même sens & les mêmes mots.

Les autres mosquées royales, au nombre de six, ont été construites sur le modèle de Sainte Sophie. La Solimanie & la Validé sont les deux plus

Q vj

belles. La première fut bâtie par le grand Soliman qui employa une partie des richesses qu'il avoit enlevées aux Russiens, aux Polonois & aux Hongrois. Ce prince y est enterré dans une chapelle qui est toujours éclairée d'une multitude de lampes & de flambeaux. Les fenêtres du dôme sont plus grandes que celles de Sainte Sophie, & l'ordre des colonnes plus régulier. La Validé fut fondée par la Sultane mere de Mahomet IV. On voit dans cette mosquée une délicatesse & un art qui ne se trouvent point dans les autres. Un grand dôme accompagné de quatre demi-dômes en forme de croix, compose ce superbe édifice. L'intérieur est embelli de lampes d'ivoire & de lustres de crystal : la voûte est revêtue de fayance peinte ; & le péristile est de colonnes de marbre blanc entre-mêlé de gris. Il y a des revenus attachés aux mosquées ; & cela n'est pas étonnant ; mais une chose assez singulière, c'est que le chef des ennuques noirs destinés à la garde des Sultanes, a la surveillance de ces lieux saints, & dispose de toutes les places qui en dépendent. On ne conçoit pas cette liaison.

des intérêts du ferrail avec ceux de l'église.

Les mosquées des Turcs sont isolées & renfermées dans des cours spacieuses, ornées d'arbres & de fontaines. Un Sultan, selon la loi, n'en peut faire bâtir aucune, qu'il n'ait fait quelque conquête considérable. Quand les Turcs entrent dans leurs églises, après s'être lavés & déchaussés, ils levent les yeux au ciel ; & portant les mains à leur turban, ils font une inclination du côté d'une niche où se place l'Iman : puis baissant la vue, ils vont se mettre à genoux, baissent trois fois la terre, & font leurs prières qui sont accompagnées de différens mouvemens, dont les uns sont de précepte, & les autres de conseil.

L'officier Turc, chez qui nous avions soupé une des nuits du carnaval, nous fit dire par le Génois, son ami, que nous lui ferions plaisir d'aller, de tems en tems, manger chez lui. Le befoin que nous pouvions avoir d'un homme d'autorité, dans une ville où la populace est grossiere & insolente, nous fit accepter ces offres, & nous y allâmes dîner le lendemain. Je dois rendre jus-

tice aux gens de guerre de ce pays - ci. Malgré la férocité naturelle qui semble inseparable de leur profession, ils sont, pour la plupart, humains, traitables & polis; le peuple, au contraire, & surtout les prêtres & les moines, sont le fléau des étrangers. Le fanatisme & l'ignorance entretiennent leur vanité & leur orgueil; & le plus farouche janissaire est moins à craindre pour un Chrétien, que le plus doux des derviches.

Notre capitaine fit servir le dîner qui consistoit en viandes de mouton rôti, en hachis, en volaille & en différens potages d'excellent riz; c'est ce qu'on appelle du *pillau*. Il y avoit aussi plusieurs sortes de poissons, quoique les Turcs en mangent fort peu; mais le capitaine avoit voulu nous régaler. Ce fut encore en notre faveur qu'on servit à boire pendant le repas; car la coutume des Turcs est de ne boire qu'à la fin. Lorsque les viandes & les ragoûts eurent disparu, on apporta le dessert composé de laitage, de fruits & de confitures séches & liquides. Jusqu'alors on n'avoit bu que du sorbet qui est une sorte de boisson faite de jus de citron, de cerises & d'autres fruits. On remplit

les coupes d'une liqueur plus agréable ; & le vin égaya les propos. Notre hôte nous réitera ses services , & nous dit que , durant notre séjour à Constantinople , il nous enverroit tous les matins , deux de ses janissaires pour nous accompagner dans la ville ; que , quand ses occupations lui laisseroient quelques momens libres , il se chargeroit lui-même de nous faire voir ce qu'il y a de plus curieux. Nous éprouvâmes , dès le lendemain , l'effet de ses promesses. Deux janissaires vinrent nous prendre de grand matin à Galata ; & comme ce jour-là étoit précisément le vendredi , qui est comme le dimanche parmi nous , nous les priâmes de nous mener à l'Hypodrome appellé par les Turcs *Atmeidan* , pour être témoins des exercices & des divertissemens de la jeunesse. Lorsque nous étions en chemin , nous apperçûmes dans une rue , deux misérables qui venoient fondre sur nous , le poignard à la main ; mais les cannes de nos janissaires les éloignèrent ; & nous fûmes que c'étoient des dervîches yvres , que le zèle pour leur religion transportoit de fureur à notre vue. Plusieurs Chrétiens , faute d'être prévenus ,

ont souvent été les victimes de ces fanatiques. Le seul moyen de se garantir de leur fureur, est de leur présenter la pointe d'une épée ou quelqu'autre arme défensive. Jugez, Madame, quelle aversion cette aventure me donne pour tout ce qui porte le nom & l'habit de derviche.

Nous arrivâmes à l'Atméidan qui étoit déjà couvert de cavaliers & d'une foule prodigieuse de spectateurs. C'est un grand cirque, long de plus de deux cents vingt toises, & large de cinquante. Il fut commencé par l'empereur Sévère, & achevé par Constantin. Les combattans étoient séparés en deux bandes aux deux extrémités du cirque. A chaque signal, il part deux cavaliers armés chacun d'un bâton : ils se rencontrent au milieu de la carrière, & se portent l'un à l'autre plusieurs coups qu'ils parent avec un adresse singulière ; ils poursuivent ensuite leur course, en faisant plusieurs tours de souplesse. J'en ai vu qui sautoient légèrement de leurs chevaux, & qui remontoient avec la même agilité, sans cesser, pour cela, d'aller au grand galop ; d'autres passent sous le ventre du cheval qui court de

toute sa force , & se remettent sur la selle aussi facilement. Ce n'est point là le seul exercice de la jeunesse. Je vis encore dans l'Atméïdan , des parties de palet & de lutte. Les Turcs jettent le palet en courant , quoiqu'il soit d'une pesanteur extraordinaire. Je ne fus point tenté d'essayer aucun de ces jeux. Il faut tant d'adresse & de force pour y réussir , que nos plus habiles baladins auroient peine à s'y signaler.

On voit , dans l'Hypodrome , plusieurs monumens curieux du tems des empereurs Chrétiens. Celui qui s'est le mieux conservé , est un obélisque à quatre faces , de marbre granit d'Egypte ; il a cinquante pieds d'élévation. On voit , par les figures & par les caractères qui sont gravés sur la base , que cette pyramide fut élevée par les soins du grand Théodore. Il y a , à quelque distance , un autre obélisque qui pouvoit être à-peu-près semblable au premier. Il est aujourd'hui à demi-ruiné , & ce qui en reste , peut à peine faire connoître ce qu'il fut autrefois. La colonne appellée *des trois serpents* , n'est pas plus entiere ; elle est formée par trois couleuvres tournées en spirale , & devoit

être fort curieuse. Notre ami nous fit voir depuis, deux autres colonnes, l'une de marbre blanc, & l'autre de granit. La première est au milieu de la ville, & s'appelle *la colonne historique*; elle peut avoir cent cinquante pieds de haut; mais le feu l'a fort endommagée. La seconde est dans la maison d'un particulier, & , par cette raison, échappe ordinairement à la curiosité des voyageurs. Elle n'est haute que de quinze pieds, & fut érigée en l'honneur de l'empereur Marcien, dont elle soutenoit probablement la statue.

Notre commerce avec l'officier des janissaires devenoit plus intime; & ses attentions pour nous offroient de jour en jour, de nouveaux motifs à notre reconnoissarice. Ayant appris que le Grand-Seigneur devoit aller à la chasse au vol, & qu'on avoit arrêté cette partie pour le vendredi de la semaine suivante, il nous invita à nous rendre chez lui, ce jour-là, dès le matin. Nous y courûmes avec empressement, accompagnés des deux janissaires qu'il nous avoit envoyés. Il nous dit en arrivant, qu'outre le plaisir de la chasse, il nous procureroit celui de voir le Sultan, lors-

qu'il iroit à la mosquée. C'est la coutume que, tous les vendredis, le Grand-Seigneur aille à la priere publique. Il est toujours suivi d'une brillante escorte ; & c'est un beau spectacle pour un étranger qui n'a pas encore vu le faste de la cour Ottomane. Vers les dix heures, l'officier nous conduisit dans la cour du palais, où ses soldats étoient assemblés pour la garde du Grand-Seigneur. Nous fûmes long-tems à voir les mouvements des grands & des capitaines qui attendoient l'ordre pour la marche du cortége. Sur le midi, on donna avis que le Sultan alloit paroître. Aussi-tôt les janissaires se rangerent sur deux lignes, au nombre de quatre mille : ils étoient tous à pied & avoient pour toute arme une canne à la main. L'Aga, ou le commandant des janissaires, suivoit à quelque distance de la troupe. Quatre cens Capigis, ou portiers, marchoient aussi à pied, immédiatement après l'Aga ; venoient ensuite trois cens Chiaous, ou porteurs de commandemens. Ceux-ci étoient montés sur des chevaux couverts de riches caparaçons : ils étoient eux-mêmes revêtus d'habits précieux d'étoffe d'or & d'argent. Douze ou

quinze chevaux du Grand-Seigneur ; menés en lesse , & précédés de deux cens officiers magnifiquement habillés , suivoient cette brillante troupe. La beauté des harnois & l'éclat des pierrieries attiroient tous les regards. Enfin l'Empereur sortit du palais , au milieu de quatre à cinq cens Soulacs , ou gardes du corps : il montoit un superbe coursier couvert de brocards d'or , enrichis de perles & de diamans. Les Vifrs , les grands de la cour & les officiers du ferrail fermoient la marche. Nous suivîmes cette pompe jusqu'à Sainte Sophie ; alors deux janissaires nous avertirent qu'il étoit tems de sortir de la ville , si nous voulions voir la chasse du prince.

Ils nous menerent dans la campagne , à cent pas du grand chemin , & nous placerent sur une élévation , d'où nous pouvions aisément découvrir toute la chasse. Nous apperçûmes bientôt le Sultan accompagné seulement de ses principaux officiers , & suivî de plus de trois cens fauconniers qui portoient chacun plusieurs faucons. Dès qu'ils eurent ordre de les lâcher , on vit , en un moment , toute la plaine couverte de

ces oiseaux. Cependant l'empereur ne quitta pas le grand chemin vers lequel on avoit soin de rabattre le gibier. Il se retira au bout d'une heure ; & nos deux janissaires nous reconduisirent au logis de leur officier, suivant l'ordre qu'ils en avoient reçu. Le reste du jour se passa en divertissemens ; & les plaisirs de la table se prolongerent fort avant dans la nuit.

J'ai attendu jusqu'ici, Madame, à vous parler du serrail, non pas que cette partie de ma lettre dût être la plus curieuse ; car, excepté le Grand-Seigneur, personne, s'il n'est eunuque, ou femme, ou officier du Sultan, ne peut y pénétrer ; mais parce que je me flatte que le peu que j'ai appris sur ce sujet, ne pourra manquer de vous plaire. Le sort de ces aimables recluses, que la jaloufie des Orientaux condamne à un triste esclavage, fait naître dans les cœurs une sorte d'intérêt. Grâces aux soins de nos deux amis, tous les lieux du serrail qui ne sont pas inaccessibles, nous les avons parcourus, le chevalier, le Docteur & moi. Je commence par les dehors. Ce palais bâti sur la pente d'une colline, forme, avec les jardins

qui l'environnent, une espece de triangle, dont la pointe descend dans la mer. Le terrain qu'il embrasse, a bien une lieue de circonference, & est entouré de hautes & fortes murailles. Plusieurs tours élevées de distance en distance, du côté de la mer, en défendent l'approche aux vaisseaux : elles sont garnies de pièces de canon, aussi-bien que le parapet qui régne le long des murailles. Sur cette partie du ferrail qui regarde Galata, on voit un beau pavillon soutenu sur des colonnes de marbre. C'est-là que le Sultan va se divertir avec ses femmes, & qu'il s'embarque sur ses galio-tes, pour prendre le plaisir de la pêche. Les jardins ne présentent rien au dehors d'agréable : on voit seulement quantité de cyprès & de sycomores, dont la confusion est très-propre à dérober aux yeux les belles habitantes de ce séjour. L'officier nous assura qu'il n'y avoit rien de remarquable qu'un grand nombre d'arbres fruitiers, plantés çà & là, sans ordre & sans symétrie. Il ne disoit point ceci par ouï dire : il avoit passé sa jeunesse dans ces jardins, parmi les Azamoglans, & en avoit été tiré, pour commander une compagnie de janis-

faire. Les jardiniers sont obligés de sortir, lorsqu'on sonne une cloche pour avertir que sa hautesse va se promener avec quelque Sultane ; & il y va de la vie à y demeurer. Un Sultan en fit mourir un , il y a quelques années , pour avoir été trouvé endormi sous un arbre , quoiqu'il n'eût pas entendu le signal qui l'obligeoit à sortir. Un interprète de Venise étoit logé à Constantinople dans une maison qui avoit vue sur les jardins du ferrail. Un jour il regardoit le Grand-Seigneur & ses Sultanes , avec une lunette de longue-vue qu'il avoit fait passer par un trou du châssis ou du volet de sa croisée. Le prince s'en étant apperçu , donna ordre qu'on allât pendre sur le champ à la même fenêtre , ce curieux , quelqu'il fût ; & il ne sortit point de sa place , qu'il n'eût vu faire l'exécution.

Il n'y a pas plus de goût & de proportion dans les bâtimens , que dans les jardins du ferrail. C'est un assemblage informe de différens corps de logis en-tassés les uns sur les autres. La principale entrée est un gros pavillon d'une architecture lourde & grossière : huit larges croisées sont tout l'ornement de cet

édifice : au-dessous des deux du milieu, est cette sublime porte qui donne son nom à la cour Ottomane. Je ne vous dirai point, Madame, à quel titre ; car cette porte est la chose du monde la plus commune & la moins agréable : on la prendroit plus volontiers pour une porte de grange, que pour l'entrée d'un palais. La garde en est confiée à cinquante Capigis ou portiers armés de cannes. Nous passâmes dans une longue cour bordée, des deux côtés, de vastes corps de logis où sont l'infirmerie & le magasin des armes. Les Capigis sont chargés d'empêcher qu'on n'y fasse du bruit ; & il n'est presque pas permis d'y parler. Cette cour nous conduisit dans une autre plus grande & plus quarrée, qui a trois cens pas environ de diamètre. C'est-là que nous commençâmes à reconnoître le palais d'un grand Seigneur. A droite, est un vaste édifice surmonté de neuf dômes couverts de plomb, où sont les cuisines du ferrail. Le long de ce bâtiment, & tout autour de la cour, régne une belle galerie soutenue sur des colonnes de marbre. A gauche, sont les écuries de l'empereur ; &, au fond, est la salle du

du divan ou conseil : elle fait partie du bâtiment appellé proprement *le serrail*, où sont les appartemens des femmes. Au milieu de la cour est un grand bassin entouré de verdure & ombragé de cyprès. Les Pachas & les grands ne jettent jamais les yeux sur ce bassin sans une secrete horreur. C'est-là que le Grand-Seigneur fait couper la tête à ceux dont il est mécontent. Le silence que l'on observe dans cette seconde cour, est des plus rigoureux ; elle est gardée par cinquante Capigis, comme la première.

Il n'est permis à qui que ce soit de passer plus avant que la sale du divan ; mais le capitaine nous raconta ce que lui en avoient appris quelques eunuques. Il n'y a rien de plus riche ni de plus magnifique que ce serrail secret : il est divisé en trois parties ; l'appartement du Grand - Seigneur, celui des femmes, & les jardins. Dans le premier est un bain magnifique, revêtu de marbre blanc, & environné de plusieurs petits cabinets aussi de marbre : il y a dans chacun deux robinets, l'un d'eau chaude, l'autre d'eau froide : ils servent pour les eunuques & pour les autres officiers du

serrail. Le bain des femmes est plus superbe encore & plus commode : les cabinets qui l'entourent, sont pavés des plus beaux marbres ; toutes les murailles sont enrichies de peintures, de glaces & de coquillages. L'ambre & le musc y font renaitre sans cesse les plaisirs de l'amour ; & la volupté semble y avoir fixé son empire. Les chambres des Sultanes & des filles du serrail respirent la même mollesse : les dorures, les pierreries, les étoffes précieuses en font le moindre ornement.

Une prison aussi gracieuse auroit de quoi consoler les belles captives qui y sont renfermées, si elles pouvoient au moins se flatter d'y passer le reste de leurs jours ; mais leur sort est tellement attaché à celui du Sultan, qu'à peine ce prince a-t-il cessé de vivre ou de régner, que les ris & les plaisirs les abandonnent ; on les relégue dans le vieux serrail, où elles ont tout le tems de pleurer leur ancien maître. Ce palais est situé au milieu de la ville, vis-à-vis de l'Atmeïdan. Il fut bâti par Mahomet II, & est à-peu-près aussi vaste que l'autre. Le Grand - Seigneur va, de tems en tems, s'y divertir ; & il renvoie quel-

quefois au nouveau serrail celles de ces femmes qui lui ont partu les plus aimables. Ce lieu renferme à la fois ce qu'il y a de plus charmant & de plus difforme. C'est un peuple nombreux, dont une partie favorisée des graces & de la nature, est destinée aux plaisirs d'un seul homme ; l'autre, au contraire, ennemie des ris & des amours, sert à rendre malheureuse une foule de jeunes beautés confiées à ses soins. De toutes les personnes aimables qui sont dans le serrail, les unes sont Sultanes ; les autres aspirent à cet honneur ; mais aucune ne prend le titre d'*épouse* ou d'*impératrice*. On prétend que Tamerlan ayant abusé de sa victoire, jusqu'à traiter avec la dernière indignité la femme de Bajazeth, le souvenir de cet opprobre s'est tellement conservé parmi les Turcs, que depuis ce tems - là leurs Sultans ne prennent plus d'*épouse*. Quoi qu'il en soit, ces mariages sont rares ; & les monarques Ottomans se bornent aux plaisirs faciles qu'ils trouvent parmi leurs esclaves. Les Sultanes sont celles avec qui le Grand-Seigneur a daigné partager sa couche, & qui ont augmenté la famille Ottomane ; les autres attendent

R ij

de leurs appas, que le Souverain les juge dignes de la préférence & du mouchoir. Voici en quoi consiste cette cérémonie. Quand le Sultan a résolu de faire quelque nouvelle conquête, il avertit l'eunuque ou la vieille qui a l'intendance de ses plaisirs. Cette heureuse nouvelle est bientôt répandue dans toutes les chambres. Les jeunes aspirantes sur-tout, sont dans la plus vive inquiétude. A l'heure marquée, toutes s'assemblent dans une longue galerie; & chacune tâche à l'envi de fixer sur elle les regards du voluptueux monarque. Le Grand-Seigneur passe alors devant elles; il voit; il considère attentivement, parcourt plusieurs fois la galerie, jusqu'à ce qu'il ait fixé son choix & ses desirs. Il jette un mouchoir à celle dont il est le plus satisfait; & cette préférence fait disparaître, en un clin d'œil, toutes celles qui avoient cru pouvoir y prétendre. Cependant la nouvelle élue bâise le mouchoir avec respect, le cache dans son sein, & se dispose à répondre aux desirs du monarque. Les bains de toute espece, les parfums les plus précieux ne sont point épargnés. Le soir, on la conduit à l'appartement du

prince ; & on la fait , disent quelques-uns , entrer dans le lit par les pieds , pour plus grand respect. Les habits du Grand-Seigneur & tout l'argent qui est dans ses poches , appartiennent à cette fille. Elle n'est pas encore Sultane : il faut , pour cela , qu'elle soit enceinte & que son enfant vienne à terme ; alors on lui fait sa maison ; on lui donne un logement particulier , des femmes , des eunuques pour la servir , & un revenu assez considérable , qu'on lui assigne sur quelque province de l'empire. On m'a souvent dit , à Constantinople , que la cérémonie du mouchoir dans le ferrail n'est point en usage ; on veut que ce soit un bruit sans fondement : d'autres personnes m'ont assuré que la chose est très-réelle ; & cette opinion est , en effet , si généralement répandue chez tous les peuples de l'Europe , que si cet usage n'a plus lieu aujourd'hui , on ne peut guères douter qu'il n'ait existé pendant quelque tems.

Il y a dans le ferrail deux ordres de favorites , les Odaliques , & les Asaki. Les premières n'ont couché qu'une fois avec le Sultan. Les seconde sont celles sur lesquelles le choix du prince est

R iii

tombé plusieurs fois. Elles entrent dans le palais impérial sans y être mandées ; elles jouissent d'un grand crédit à la cour ; & elles sont ordinairement les dispensatrices de toutes les grâces. Quand elles accouchent d'un fils, l'empereur leur met une couronne sur la tête, & fait tendre un dais dans leur appartement. La première qui lui donne un héritier mâle, a le rang de grande Sultane, & ses revenus dépendent de la générosité du maître ; mais il n'y en a aucune qui n'ait au moins sept à huit cens mille francs. On appelle *Sultane Valide*, ou *Sultane mere*, celle dont le fils est sur le trône. Elle perd ce nom, lorsqu'il meurt ou qu'il est déposé. Les Valides sont d'autant plus respectées dans l'empire, que les Sultans eux-mêmes, suivant leur loi, sont obligés d'avoir pour elles une profonde vénération ; jusques-là, qu'ils ne peuvent en quelques occasions, coucher avec une femme sans le consentement de leur mere. S'il en use autrement, il lui fait une espèce d'insulte ; & il se déshonore lui-même dans l'esprit des courtisans. La Valide prend connaissance de toutes les affaires du gouvernement, & confère sou-

vent avec le Grand-Visir & le Mufti, ayant sur la tête un voile qui lui couvre le visage.

Les favorites dont l'empereur n'a point eu d'enfant mâle, obtiennent quelquefois la permission de sortir du ferrail, pour se marier avec quelque Pacha. Elles amassent, dans cette vue, le plus d'argent qu'elles peuvent, soit par leur économie, soit par le trafic des charges de l'empire. Elles se servent, pour leurs intrigues au-dehors, de l'entremise de quelques femmes Juives qu'elles font entrer dans le ferrail, soit pour les consulter dans leurs maladies, soit sous d'autres prétextes. On m'a raconté que sous la minorité d'Achmet I, une de ces Juives parvint à une si haute faveur, que le grand Visir acheta les sceaux par son entremise, & qu'elle influa de la même manière dans le choix du Mufti & de quelques autres ministres. Cet abus de l'autorité excita un murmure général; & les janissaires exigèrent qu'on leur livrât cette femme intriguante, menaçant de briser les portes du ferrail, & de l'arracher avec violence du palais, si on refusoit de les satisfaire. L'émeute fut si grande, qu'on fut obligé de faire

fortir la femme Juive. Ces furieux la dépouillerent, la fustigerent cruellement, lui enfoncerent dans la partie une torche allumée, & la traînerent en cet état dans toutes les parties de la ville. Ils finirent par déchirer son corps en mille morceaux qu'ils attachèrent aux portes des ministres dont elle avoit procuré l'élevation. Sa tête fut clouée sur celle du palais du grand Vîsir, avec cet écriveau : *Voilà la tête qui t'a donné des conseils.* On pendit sa main à la maison du Mufti avec ces mots : *Voilà la main qui t'a vendu ta charge.* Sa langue fut attachée à la porte du grand juge de Constantinople avec cet injurieux placard : *Voilà la langue qui t'a dicté mille arrêts injustes;* effroyable mélange de barbarie, d'insolence & de justice.

Croiriez-vous, Madame, que, dans le serrail, on observe les mêmes règlements & la même police que dans le gouvernement de l'Etat ? Les charges de premier ministre, de chancelier de grand prévôt, & autres, sont possédées par les principales Sultanes. On plaide, on juge, on condamne comme à la ville. Celles qui administrent la justice, usent souvent de rigueur envers leurs

rivales ; & il faut alors faire intervenir l'autorité du Souverain. Toutes les actions impudiques sont punies de mort. La coupable est renfermée dans un sac, & précipitée dans la mer. Leurs supérieurs les battent & les fustigent pour les moindres fautes. Les postes les moins éclatans en apparence, & cependant les plus recherchés, sont ceux de gardes de la chambre : ils sont toujours remplis par les plus belles filles. Le jour, elles font sentinelle à la porte de l'appartement du Sultan ; & la nuit, elles couchent sur de petits lits, dans les chambres circonvoisines. Ce qui rend ces places si considérables, c'est que celles qui les occupent, ne les quittent guères qu'avec l'espérance d'être un jour Sultanes.

Mais de quelques dignités que les femmes du sérail soient revêtues, elles sont toutes subordonnées à de vieilles matrones & à des eunuques qui ne les laissent jamais seules. On appelle ces matrones *Cadunes*. Ce sont les gouvernantes des plus jeunes : elles leur apprennent à travailler ; elles s'appliquent à les connaître & à étudier leur caractère, afin d'en rendre un compte fidèle à la Ca-

R v

dun-Caïa qui a autorité sur elles & sur leurs élèves. Les Cadunes font, le soir, la ronde dans les dortoirs, dans les cellules & autour des lits ; il n'y a point de religieuses mieux gardées. Si elles étoient, par hazard, trop indulgentes, ou, ce qui est plus probable, moins assidues, les eunuques qui sont préposés sur les vieilles comme sur les jeunes, les puniroient elles-mêmes & en avertiroient le Sultan..

Lorsque ces filles sont malades, elles sont secourues par les femmes qui les gouvernent, à moins que l'empereur ne leur envoie son médecin. Celui-ci ne peut les voir ni en être vu ; il ne lui est même permis de leur tâter le pouls qu'au travers d'une gaze. Les eunuques qui sont dans la chambre, entr'ouvrent feulement les rideaux pour passer le bras de la malade..

Ces demi-hommes semblent animés d'une haine implacable contre les femmes. Jalous des moindres plaisirs qu'elles se procurent, ils ne songent qu'à les troubler par leur présence importante : ils n'accordent qu'à regret la permission d'aller dans les jardins. Aucun autre signal qu'ils donnent alors, les

jardiniers s'enfuient vers les murailles, & élèvent de grandes pièces de toiles qui forment une espece d'enceinte entre eux & les femmes. Les eunuques ne sont jamais dans un plus grand embarras ; ils vont & viennent comme des enragés, grondant & criant sans cesse, tantôt après les jardiniers, tantôt après celles dont la garde leur est commise. Ils éloignent d'elles tous les objets qui peuvent agir sur leur imagination, jusqu'à leur défendre de regarder certains fruits. Jugez, Madame, quelle aversion les femmes doivent avoir pour de tels monstres. Si je ne craignois de vous effrayer, j'essayerois de vous faire la peinture d'un eunuque ; mais c'est assez de vous avoir fait connoître leur caractère : j'ajouterai seulement, qu'il y en a de noirs & de blancs. Les blancs gardent l'extérieur de l'appartement des femmes ; leur chef nommé *Capi-Aga*, est comme le grand-maître du palais impérial, dont tous les ministres lui sont subordonnés. Il a une inspection particulière sur les eunuques de sa couleur & sur les Ichoglans. C'est à lui qu'on adresse les placets qu'on veut présenter à l'empereur. Il n'y a que les eunuques noirs,

R vj

& encore les plus hideux d'entre les noirs, qui approchent des femmes. Leur chef s'appelle *Kislar-Agasi* ou *surintendant des filles*. Il a une grande autorité dans le serrail; & , sous le Sultan Mahmoud aujourd'hui régnant, c'est lui qui gouverne tout l'empire. On prétend que ces deux especes d'eunuques sont mutilés à fleur de peau, & ne peuvent uriner qu'avec le secours d'une cannule.

Il n'y a peut-être jamais eu de ville où l'ordre fût gardé avec tant d'exactitude qu'il l'est dans le serrail. Par-tout c'est le plus grand respect des subalternes pour leurs officiers, dont ceux-ci leur donnent l'exemple. La soumission y est aveugle, les châtimens prompts & rigoureux; & il régne parmi ce nombre prodigieux de gens de tout sexe & de toute especie, une si grande tranquillité, qu'on peut, à cet égard, comparer l'intérieur de ce palais aux monastères où le silence est le mieux observé. Tel est le respect que tout le monde pour le maître, devant qui les premiers officiers n'osent lever les yeux.

Outre les femmes que le Grand-Seigneur entretient pour ses plaisirs, il y

et encore, dans le ferrail, les pages qu'on appelle *Ichoglans*, c'est-à-dire, enfans de tributs, parce qu'on les choisiffoit autrefois parmi les enfans de tribut qu'on levoit dans les provinces, ou parmi les jeunes captifs qu'on faisoit à la guerre. On les prend aujourd'hui plus communément dans les familles Turques; & il se trouve beaucoup de particuliers qui briguent ces places pour leurs enfans, & donnent même de l'argent pour les obtenir. Avant qu'ils soient reçus, ils doivent être présentés à l'empereur, qui leur fait subir un examen sévere. On n'admet que de jeunes gens bienfaits & de bonne mine. Ils sont sous la garde des euniques blancs, qui les traitent avec la dernière rigueur. On leur apprend les langues & les différens exercices du corps; &, pour la moindre faute, on leur donne la bastonnade sur la plante des pieds. Ceux d'entre les *Ichoglans*, qui ont le moins de disposition ou qui ne peuvent soutenir une si grande sévérité, sont engagés parmi les Spahis où ils restent toute leur vie, comme simples soldats; les autres qui se distinguent par

leur facilité à apprendre, & par leur patience, occupent les premières charges du ferrail, & ensuite celles de l'empire.

Les enfans que les Turcs prennent à la guerre ou que les princes Chrétiens, tributaires du Grand-Seigneur, sont obligés de lui fournir, sont placés dans les jardins du ferrail; & on les appelle *Azamoglans* ou *enfans rustiques*. Ils ne parviennent pas aux premiers emplois comme les ichoglans. Lorsqu'ils sont en âge de porter les armes, on les enroule parmi les janissaires; & c'est presque là tout ce qu'ils peuvent espérer. Il n'y a que le Bostangi bachi ou chef des azamoglans, que les devoirs de sa charge mettent à la source des honneurs. Lorsque le Grand-Seigneur veut prendre le plaisir de la pêche ou seulement celui de la promenade, sans être obligé de traverser les rues de Constantinople, il s'embarque à l'extrémité des jardins du ferrail, sur des galioles que le bostangi bachi a soin de tenir prêtes en tout tems. Ces galioles vont à rames; & les azamoglans sont les rameurs. Ils sont

récompensés toutes les fois qu'ils cas-
tent leurs rames dans cet exercice ; &
ils ne manquent pas de prendre des
précautions pour que les rames ne puissent
résister long-tems à leurs efforts.

Tandis que le Grand-Seigneur envi-
ronné d'une troupe d'eunuques & d'i-
choglans, s'amuse à exciter ces habiles-
matelots, le bostangi bachi a seul le
droit de s'asseoir devant lui, pour
gouverner commodément la galiote.
Ce même officier est encore chargé,
par sa place, de faire exécuter ceux
qui sont condamnés à mort. Ces exé-
écutions se passent dans les cours ou
dans les jardins du serrail ; &, à chaque
tête que l'on fait sauter, on tire un
coup de canon, pour avertir le peuple
qu'on a fait justice.

Outre les jardiniers du serrail, on
tire encore du corps des azamoglans,
les cuisiniers du Grand-Seigneur. Ils sont
distingués des autres par un bonnet
blanc, quoiqu'il ne soit pas différent
pour la forme. Ils commencent leur
travail avant le jour ; parce que l'em-
pereur se levant quelquefois de grand
matin, il peut arriver que l'appétit lui

vienne avant l'heure marquée pour les repas. L'été comme l'hiver, il dîne ordinairement à dix heures, & souper à six. Lorsqu'il se sent pressé de la faim, on en avertit aussi-tôt le chef de cuisine, qui donne ses ordres aux autres officiers; & il est le seul qui apporte les plats sur la table du Sultan. Ce prince s'affied en croisant les jambes; on met sur ses genoux une serviette pour couvrir ses habits, & une autre sur son bras gauche, pour s'essuyer les doigts & la bouche. On ne coupe pas ses viandes; il se fert lui-même. Sa table consiste en une pièce de matroquin qui en est aussi la nappe, sur laquelle on met trois ou quatre sortes d'excellens pains, toujours frais, & presque sortant du four, comme tous les Turcs l'aiment. Il n'emploie ni fourchette, ni couteau, mais seulement deux cuillères de bois, dont l'une lui sert pour le portage, & l'autre pour avaler divers syrops composés de sucre & du jus des meilleurs fruits. Il touche successivement à tous les mets; & lorsqu'il cesse d'en manger, on les retire aussi-tôt. Les viandes qu'on lui fert sont si tendres &

si délicatement préparées, qu'il n'a besoin que de ses doigts, pour séparer la chair des os. Le service ordinaire est composé de rôti & de bouilli; & ce ne sont que les mêmes viandes qui paraissent sous l'une & l'autre forme. Il n'y manque ni sauce ni les autres assaisonnement qui servent à les rendre plus agréables. Les potages sont aussi en grand nombre, & de différentes sortes. Le dessert consiste en pâtisserie & en confitures. Après avoir dîné, il prend une tasse de sorbet, qui est apportée devant lui par un aga; & rarement il boit plus d'un coup dans un repas. Pendant qu'il est à table, on garde un profond silence autour de lui. C'est un proverbe en Turquie, que *les paroles ne doivent venir qu'après les viandes*. Mais il a vis-à-vis de lui une troupe de muets & de nains qui l'amusent par leurs grimaces & leurs bouffonneries. S'il lui arrive quelque fois de prononcer un mot ou deux, il s'adresse à quelqu'un des officiers qui l'environnent, en lui jettant un pain de sa table; c'est la marque d'une haute faveur. L'aga distribue aussi-tôt le présent entre ses com-

pagnons qui reçoivent chacun leur part avec beaucoup de respect, comme le plus grand honneur qu'on puisse leur faire. Toute la vaisselle qui paroît sur la table du Grand-Seigneur est d'or dans les tems ordinaires ; mais pendant le ramazan, il mange dans de la porcelaine jaune qu'on regarde ici comme la plus précieuse. Il ne fait alors qu'un seul repas, comme le reste de la nation ; mais il ne met aucun changement dans la nature de ses alimens. On lui fert rarement du poisson, excepté lorsqu'il se donne le divertissement de la pêche, & qu'il se fait un plaisir de manger ce qu'il a pris. On a des exemples de quantité de Sultans qui ne se sont point fait un scrupule de boire du vin ; mais on n'en connoît point qui ait violé la loi qui défend la chair de porc.

Les viandes qui restent après le repas du Grand-Seigneur, sont portées sur le champ à la table des officiers qui le servent ; de sorte que ce surcroit de mets, qui se trouve joint à leur propre dîner, leur fait une chere excellente. Pendant qu'ils mangent, le prince s'a-

amusé avec ses bouffons, sans leur parler autrement que par signes. Les Sultanes sont servies dans le même tems. Quelquefois elle donnent des fêtes à l'empereur, & le traitent avec toute la somptuosité & la délicatesse dont elles sont capables. On ne leur fournit point d'autre vaisselle que de la porcelaine blanche ; mais elles ont la liberté de s'en procurer d'or & d'argent, quand elles en veulent faire la dépense.

Les muets dont je viens de parler, forment une classe particulière de domestiques, dont quelques-uns se tiennent toujours dans les premières chambres, pour être à portée d'exécuter promptement les ordres du prince. On emploie leur ministere pour toutes les commissions secrètes qui se font dans le serrail. Ils s'expriment par signes, & cela avec tant d'intelligence, qu'ils expliquent clairement toutes leurs pensées, jusqu'à raconter de longues histoires avec leurs circonstances. Ils ont inventé pour la nuit un langage particulier, qui consiste dans le simple attouchemenit des mains.

Outre les deux serrails dont j'ai parlé, il y a encore, à une lieue & demie

de Constantinople, une maison royale, nouvellement bâtie, où le Grand-Seigneur va quelquefois se promener aveo ses femmes. On la nomme *Sadi-Abath*, & c'est aux François que les Turcs en doivent l'idée. En 1722, Méhémet Effendi étant de retour de son ambassade à la cour de France, parla avec tant d'admiration au grand Vifir, des maisons de plaisance de l'empereur des François, que ce seigneur conçut le projet d'en construire une, à leur imitation, pour les plaisirs du Grand-Seigneur. Un double vallon formé par deux chaînes de collines, & arrosé d'une petite riviere, est le lieu charmant où est situé ce nouveau palais. Plus de deux cens belles maisons bâties sur les coteaux d'alentour, présentent de loin la plus belle perspective qu'il soit possible d'imaginer. Elles sont entourées de galeries de bois peint, à l'imitation de *Sadi-Abath*. Nous entrâmes dans ce palais, du côté de la riviere, par un berceau couvert de petits dômes, de distance en distance, dont le treillage est une espece de mosaïque à jour. Cette galerie aboutit à une grande cour près de laquelle

Sont plusieurs vergers, dont les compartimens sont assez justes. Nous passâmes de cette cour dans une autre plus grande, au bout de laquelle sont les appartemens du Grand - Seigneur & ceux de ses femmes. Le capitaine eut assez de crédit pour nous y faire entrer. Les chambres sont ornées de marbre & de peintures. A droit du ferrail est un kiosk ou pavillon quarré, d'une magnificence royale : son circuit est de près de cent pieds. Il est tout entier de marbre blanc, lambrissé d'une mozaïque précieuse, & soutenu sur plusieurs colonnes, dont les chapiteaux & les bases sont de cuivre doré. La distance qu'il y a entre chaque colonne, est à jour, & se ferme avec des rideaux & des volets. En face du kiosk est un canal immense, revêtu de marbre dans toute sa longueur, & bordé de platanes qui forment un ombrage délicieux. Nous passâmes deux jours à visiter les maisons qui environnent ce lieu enchanté ; & nous revînmes à Constantinople où il nous restoit encore à voir plusieurs objets dignes de notre curiosité : tels sont, entr'autres, le jadicula, l'aqueduc de Soliman, & le grand bazard.

Le jadicula est ce fameux château des Sept-Tours, où le Grand-Seigneur fait enfermer les princes de son sang, ses ministres, & quelquefois même les ambassadeurs. Il est situé vis-à-vis du ferrail, près de l'angle de la cité qui regarde l'Occident. Sept grosses tours environnées de fortes murailles, & défendues de plusieurs pièces de canon, composent cette fameuse bastille. Elle faisoient autrefois partie de la porte dorée, ainsi appellée, à cause de sa dorure & de ses ornemens. Cette porte est maintenant voisine de celle qui conduit aux Sept-Tours. Les Turcs l'ont murée & en ont gâté les bas-reliefs. Nous crûmes en appercevoir encore quelques traces, malgré le plâtre dont ils les ont couverts. Nous trouvâmes, à quelques pas de la porte, en dehors, deux grands bas-reliefs de marbre blanc, dont l'un représente, je crois, l'Aurore qui vient, un flambeau à la main, réveiller le jeune Céphale. L'autre est un groupe de neuf Muses, près desquelles est le cheval Pégase. Ces deux morceaux sont délicatement travaillés, & j'oserais dire, d'une beauté achevée.

Nous marchâmes quelque tems, le

long des murs , jusqu'au palais du grand Constantin , connu sous le nom de *palais des Blaquernes*. Ce ne sont plus que des ruines & des pans de muraille , qui ne peuvent donner aucune idée de ce bâtiment. On nous fit voir quelques colonnes de marbre , d'ordre Corinthien , dont les Turcs ont eu soin de gâter les chapiteaux. Je ne dois pas omettre dans le dénombrement des édifices de cette capitale , les belles ca-zernes fondées pour les janissaires , les greniers pour l'approvisionnement de la ville , plus de cinq cens écoles pour l'instruction de la jeunesse , quatre cens caravanerais pour recevoir les étrangers , trois ou quatre mille mosquées , grandes & petites pour le culte de la religion , les fontaines , les aqueducs , les bains & tant d'autres ouvrages consacrés à l'utilité du peuple. Les Turcs peu somptueux dans leurs bâtimens particuliers , prodiguent la magnificence dans les édifices publics.

L'aqueduc qui distribue l'eau dans tous les quartiers de Constantinople , en seroit un des plus beaux ornemens , si on avoit plus de soin de le réparer .

à de l'entretenir. Je ne conçois pas les causes de cette négligence de la part des Turcs ; car, outre la grande utilité de cet aqueduc qui fournissoit autrefois de l'eau à neuf cens quarante-sept fontaines, il fut bâti par un de leurs princes, le grand Soliman ; & le mépris qu'ils affectent pour les ouvrages des Chrétiens, n'est plus une raison de laisser périr cet édifice.

C'est une chose fort curieuse à voir que le bazard ou bézestan, pour la multitude de peuple dont il est toujours rempli. Les joualliers, les orfèvres, les marchands d'étoffes ont leurs boutiques dans différens quartiers de ce marché couvert. On y vend toutes sortes de denrées rares & précieuses ; & quand ce bazard est illuminé, comme dans les nuits du ramazan, le coup d'œil est des plus agréables. Nous vivions, près du bézestan, la place aux esclaves de l'un & de l'autre sexe. Grâces aux soins des Juifs & des corsaires Barbaresques, cette marchandise abonde à Constantinople. Les Turcs vont-là faire emplette d'hommes, de femmes, de filles, de garçons ; & ils

ne

ne s'en rapportent jamais à la bonne foi des marchands. Je vis dépouiller, à plusieurs reprises, une jeune Georgienne médiocrement belle, pour laquelle les acheteurs ne pouvoient convenir de prix. Cependant elle faisoit de son mieux pour se faire valoir, & invitoit par ses paroles, ceux qu'elle ne pouvoit attirer par ses charmes.

Je suis, &c.

A Constantinople, ce 3 Avril 1737.



Tome I.

S

LETTRE XIV.

SUITE DE LA TURQUIE.

VOUS serez peut-être étonnée, Madame, que, depuis notre arrivée à Constantinople, je ne vous aie pas encore parlé de notre ambassadeur. Il n'est arrivé que d'hier d'une maison de plaisance d'un seigneur Turc ; & nous avons été ce matin lui rendre visite. Ayant appris que nous avions dessein de faire quelque séjour en Turquie & de visiter les principales provinces de cet empire, il nous conseilla de profiter de l'occasion d'un corps de deux mille janissaires qui avoient ordre d'aller joindre l'armée du Pacha de Bagdad, dont les Persans menaçoient de faire le siège. Je connois particulièrement, continua-t-il, l'officier qui a le commandement de ces troupes ; & je me flatte qu'à ma recommandation, il aura pour vous des égards. Cette proposition nous causa beaucoup de joie ; car, quelque désir que nous eussions de con-

noître cette contrée de l'Asie , nous appréhendions fort les dangers de la route. Depuis la guerre que la Porte avoit à soutenir contre la Perse , les provinces étoient exposées aux ravages des soldats qui passoient de Constantinople à Bagdad. Les habitans des bourgs & des villages , obligés de quitter leurs maisons , avoient pris les armes , pour se défendre contre les troupes , & vivoient , comme elles , de pillage. La circonstance du départ des janissaires étoit trop favorable pour la laisser échapper. L'ambassadeur parla , ce jour-là même , au commandant ; notre capitaine nous donna aussi des lettres pour des amis qu'il avoit à Bagdad , & nous recomanda aux principaux officiers du détachement. Le jour arrêté pour notre départ , nous nous embarquâmes quelques heures avant les troupes , pour avoir le tems de voir la ville de Scutare , où elles avoient ordre de s'assembler. Nous arrivâmes à l'endroit où étoit autrefois la ville d'Abyde connue par le naufrage de Léandre. On voit encore , sur le bord de la mer , une petite tour appellée *la Sij*

412 SUITE DE LA TURQUIE.

cour de Léandre. Notre chevalier de Malthe nous dit qu'il se sentoit une tendre dévotion pour le tombeau de ce malheureux aimant, & nous engagea d'y faire un pélerinage. Ce lieu n'est remarquable que par un puits d'eau douce qu'on nous dit être consacré aux manes de l'aimant infortuné de la tendre Héro. Nous bûmes, à sa mémoire, de l'eau de ce puits qui me rappelloit, à moi Provençal, la fontaine de Vaucluse.

Vis-à-vis du château des Sept-Tours, sont les ruines de Calcédoine. Cette ville, renommée par le quatrième concile général, n'est plus maintenant qu'un village. Nous y allâmes plusieurs fois; mais nous n'eûmes d'autre plaisir que celui de la promenade. Nous aimions cependant encore à nous rappeler que c'étoit dans cette ville, qu'on avoit autrefois décidé la fameuse question des deux natures en Jesus-Christ.

Scutare se ressent de la magnificence de la capitale dont elle est voisine. Les anciens rois d'Illyrie y avoient établi leur cour; elle sert aujourd'hui de résidence au Pacha de la province d'Al-

banie. On y voit une mosquée superbe, & des tombeaux de marbre environnés de cyprès.

Les troupes partirent le lendemain de Scutare. Leur chef nommé *Mahomet Aga*, nous fit toute sorte d'amitiés : plusieurs officiers en firent de même ; les Musulmans ont un respect religieux pour leurs compagnons de voyage ; & le droit d'hospitalité est pour eux sacré & inviolable. Nous suivîmes le rivage de la mer jusqu'à un petit village où nous arrivâmes le troisième jour. Je pris les devants avec le chevalier & quatre janissaires, pour aller à Ismid. Le Docteur étoit resté malade à Constantinople.

Ismid, autrefois Nicomédie, est située sur la pente d'une montagne, à l'extrémité d'un golfe qui s'étend fort loin dans l'Asie. Elle fut bâtie par Nicomede, roi de Bithynie, allié du peuple Romain. C'est près de cette ville qu'Annibal, après avoir évité bien des embûches, choisit sa retraite auprès du roi Prusias. Mais craignant que ce prince ne le livrât aux Romains qui le lui avoient fait demander, il se fit mourir par le poison qu'il portoit tou-

jours avec lui. Nicomédie fut une des premières à embrasser le Christianisme ; & elle est devenue encore plus célèbre par la multitude de Martyrs qui y ont répandu leur sang pour la défense de la foi. Constantin le Grand mourut dans cette ville ; elle n'a rien aujourd'hui qui la distingue , que le titre de *capitale de la province*. Son terroir est assez fertile en grains ; & les forêts voisines lui fournissent beaucoup de bois , dont les habitans font un grand commerce.

Nous profitâmes du peu d'avance que nous avions sur la troupe , & nous poussâmes jusqu'à Ismik , après avoir traversé la rivière de Sangaria , qui est le Sangarus des Anciens. Ismik ou Nicée , fut d'abord appellée *Antigorie* , du nom de son fondateur Antigone. Lysimaque le changea en celui de Nicée , pour plaire à sa femme , fille d'Antipater , qui s'appelloit *Nicæa*. Sa magnificence , sa grandeur ne furent pas les seules choses qui la rendirent célèbre : deux conciles généraux qui y ont été tenus , le premier sous l'empereur Constantin , l'autre sous le pontificat d'Adrien I , l'ont immortalisée dans les Fastes de l'église. C'est-là qu'a

éte foudroyée cette fameuse hérésie d'Arius, par les évêques rassemblés de tout le monde Chrétien. Les habitans du pays, quoique Mahométans pour la plupart, parlent encore, avec une sorte de vénération, de cette nombreuse & respectable assemblée. Ils n'en ont cependant point une aussi haute idée que les Chrétiens, en ce qu'ils croient qu'elle étoit composée de trois cens dix-huit moines. On voit à Ismik une ancienne église Gréque, assez belle, dont les Turcs ont fait une mosquée. Le principal commerce de cette ville se fait en fayance & en poissons qu'elle tire en abondance d'un lac voisin.

Nous attendîmes le détachement à Boli, capitale d'un petit canton de la Natolie, à une journée & demie de Nicée. Boli est environné de hautes montagnes couvertes de sapins, de platanes & de quantité d'arbres fruitiers. Il est situé dans une belle plaine, sur le bord d'un lac fort poissonneux. Les habitans nous firent voir deux fontaines qui coulent, l'une dans un bassin de pierre, l'autre, dans un bassin de bois : ils disent que l'eau de la première se p-

416 SUITE DE LA TURQUIE.
trifie , & que celle de la seconde dissout
la pierre : si cela est , c'est tout ce qu'il
y a de curieux dans cette ville.

Une des choses qui m'étonnoient le
plus dans toute la Turquie , étoit de
ne trouver ni gueux ni mendians dans
les rues , comme en France. La charité
envers les pauvres , aussi recommandée
dans l'Alcoran que dans l'Evangile ,
est une vertu plus générale chez les
Mahométans , que parmi les Chrétiens.
Outre les aumônes particulières , rien
n'est ici plus commun que d'employer
des sommes considérables à des fonda-
tions publiques , à réparer les chemins ,
à bâtiir des fontaines pour la commodité
du peuple , à construire des ponts , des
hôpitaux , des caravanserais , des bains
& des mosquées. Ceux qui ne sont pas
assez riches pour entreprendre seuls ces
grands ouvrages , s'associent avec d'aut-
res personnes charitables. Plusieurs ou-
vriers s'offrent gratuitement , & se font
un devoir de contribuer à cette bonne
œuvre. Dans les villages qui sont sur
les grandes routes , les paysans exposent
à la porte de leurs maisons , des cruches
d'eau pour désaltérer les passans ; d'aut-
res bâtiissent sur les chemins des cabar-

nes de feuillages, & y attendent les voyageurs dans les plus grandes chaleurs, pour leur présenter des rafraîchissemens, & les inviter à se reposer. Les riches vont dans les prisons délivrer ceux qui sont arrêtés pour dettes : on assiste avec soin les pauvres honnêts ; des familles ruinées par des incendies, se rétablissent par ces charités ; ils n'ont qu'à se présenter à la porte des mosquées : & ce qu'il y a de plus louable, c'est que les Turcs exercent cette vertu sans avoir égard à la différence de religion ; les Chrétiens, les Juifs y ont part aussi-bien que les Mahométans. Cette tendresse compatissante s'étend jusques sur les animaux. On nourrit les chiens dans les carrefours & dans les rues ; on leur donne de la paille pour qu'ils soient couchés à leur aise ; & souvent on leur bâtit de petites loges, pour les mettre à couvert des injures du tems. Il y a dans plusieurs villes des fondations établies pour la nourriture d'un certain nombre de ces animaux. D'autres donnent, par semaines ou par mois, de l'argent aux boulangers & aux bouchers pour qu'ils en aient soin ; & il ne faut pas croire

S V

que ces sommes soient employées à autre chose. On voit les dispensateurs de ces sortes d'aumônes à des heures marquées, environnés d'une troupe des chiens, à qui ils distribuent tour-à-tour des morceaux de pain & de viande. Cependant les Turcs les regardent comme des animaux inmondes ; & si par hazard il en vient un se jeter contr' eux, ils se croient souillés, & sont obligés de se laver; c'est ce qui leur fait éviter un chien qui court dans les rues, comme nous, quand nous voyons venir un cheval qui galope. Les Turcs, ainsi que les Egyptiens, aiment beaucoup les chats, soit à cause de leur utilité, soit parce qu'ils prétendent que Mahomet avoit une tendresse extrême pour ces animaux, & qu'étant un jour obligé de se lever de sa place, il coupà un pan de sa robe, sur laquelle son chat étoit couché, pour ne pas troubler son sommeil. Ils s'imaginent aussi faire une action méritoire, en donnant la liberté à des oiseaux. Il y en a qui vont tous les jours de marché en acheter une certaine quantité, pour les laisser envoler. Le même principe les porte encore à humecter les plantes sèches qu'ils ren-

contrent. Ils remuent la terre qui est autour, afin qu'elles prennent plus de nourriture. Un de leurs Sultans voyant de loin un arbre qui lui parut avoir la figure d'un moine, fonda une petite rente pour qu'on en eût soin. Mais je reprends la suite de notre voyage.

Nous continuâmes notre route par Guérédé, bâourg renommé pour son marroquin, & par Tousia, petite ville presque toute remplie de corroyeurs & de tanneurs. Nous y restâmes trois jours, pour attendre quelques traîneurs qui n'avoient pu se rendre encore au débarquement.

La premiere place remarquable, où nous séjournâmes depuis que nous étions sortis de la Natolie, est Amasia dans la province de Sivas ou Turcomanie. On croit qu'elle fut ainsi appellée du nom d'une princesse qui en avoit la souveraineté. Amasia est dans un beau vallon entouré de collines & de montagnes fort élevées. Les maisons y sont plus belles qu'à Constantinople; mais les édifices publics sont moins vastes & moins somptueux. L'air y est vif & salutaire; le peuple spirituel & poli. Le terroir abonde en fruits, en grains &

S.vj

en raisins excellens. Toute la campagne est couverte de vergers & de jardins qui rendent le séjour de cette ville délicieux. On nous fit voir un chemin taillé dans le roc des montagnes voisines. Cet ouvrage a dû coûter des peines & des travaux immenses. Voici, à ce sujet, quelle est la tradition des gens du pays.

Un homme, d'une force extraordinaire, nommé *Ferha*, étant devenu amoureux d'une princesse appellée *Chirin*, qui faisoit son séjour à Amasia, entreprit, pour lui plaire, de couper les montagnes, & de conduire, par ce moyen, de bonnes eaux à la ville. Il n'épargna rien pour venir à bout de son projet; & l'ouvrage étoit déjà fort avancé, lorsqu'il apprit que celle qu'il aimoit, lui avoit préféré un de ses rivaux. De désespoir, il se cassa la tête avec sa massue, plus glorieux qu'Hercole qui changea la sienne en quenouille, pour filer aux pieds de sa maîtresse. Straton, géographe habile, & judicieux historien, prit naissance à Amasia.

Sur le chemin qui mene de-là à *Toçat*, autre ville de la province de *Sivas*, nous apperçumes plusieurs bandes de

voleurs qui fuyoient précipitainement du côté des montagnes. Nos janissaires leur donnèrent la chasse, & en prirent quelques-uns qu'ils contraignirent d'indiquer leur retraite. On pilla les souterreins où ils cachaient leurs provifions ; & on ne les lâcha, que quand on ne put plus rien en tirer. Tocat est une grande ville ouverte de toute part, mais défendue par un fort bâti sur un rocher escarpé : elle est bien peuplée & des plus commerçantes de la province ; elle tire de grandes richesses des toiles des Indes, qui lui viennent par l'Arabie, & de toutes sortes de meubles de cuivre, que ses habitans travaillent fort adroitemt.

Il nous fallut traverser plusieurs montagnes couvertes de pins ; &, après bien des fatigues, nous arrivâmes à Sivas. J'avois une lettre pour le Pacha de cette ville, à qui j'allai la présenter. Il nous combla d'honnêtetés, & ne voulut point que nous eussions d'autre logement que son palais : il retint aussi le commandant & les principaux officiers de la troupe, & nous donna un repas magnifique. Après le dîner, il nous quitta pour aller s'amuser avec ses fem-

mes , tandis que le commandant & moi nous nous entretenions ensemble de l'extrême puissance qu'ont les Pachas dans leurs gouvernemens. Il est vrai qu'ils sont exposés à des grandes disgraces , & que le Sultan les traite avec la dernière hauteur , soit qu'il leur parle , soit qu'il leur écrive. Il se plaît quelquefois à les humilier par de sanglants affronts , jusqu'à leur faire donner la bastonnade pour les moindres fautes. Quelque commandement qu'il leur fasse , ils doivent obéir , ou se résoudre à une mort honteuse & violente. Comme la plupart de ces gouverneurs sont forcés d'acheter leur emploi , & ne s'y maintiennent que par des présens , ils se dédommagent de ces avances , par les plus cruelles concussions. Ces désordres sont en quelque sorte autorisés ; & le seul remede qu'on y apporte , est de dépouiller les coupables des richesses qu'ils accumulent ; ce qui se fait de deux manieres , soit à leur mort , en s'emparant de leur succession qui appartient à l'empereur ; soit pendant leur vie , en les destituant de leur emploi , & en confisquant leur or , leurs joyaux , leurs ef-

claves, & généralement tout ce qu'ils possèdent. Chaque gouverneur de province a pour adjoints trois grands officiers, savoir, le Mufti, le secrétaire, & le trésorier. Ce dernier reçoit les impôts & paye les troupes : le secrétaire expédie les commissions & les édits, & fait l'office de chancelier. L'autorité d'un gouverneur est si grande, non-seulement dans l'étendue de sa province, mais même hors de ses limites, que dans tous les lieux où il se trouve, il peut commander despotiquement, & infliger une peine capitale aux coupables qu'on lui amène.

Nous passâmes ce jour & le suivant à Sivas; & je profitai de ce tems pour voir les dedans & les dehors de la ville : elle n'est considérable ni par sa grandeur ni par ses richesses. Les murs qui l'environnoient autrefois, sont entièrement ruinés : son voisinage de l'Arabie y attire beaucoup de caravanes qui viennent de Bagdad ou de Constantinople.

Pendant notre séjour à Sivas, nous fûmes témoins d'une exécution singulière. C'étoit la punition d'un boulanger qui, pour avoir vendu son pain à faux,

poids , fut cloué pendant vingt-quatre heures , par une oreille , à la porte de sa boutique. Les Turcs ont un soin particulier , que toutes les choses nécessaires à la vie se trouvent en abondance & à bon marché. Des officiers de police sont chargés dans toutes les villes , d'examiner les mesures & les poids. On peut envoyer un enfant au marché , sans craindre qu'on ne le trompe. Ces officiers l'arrêtent quelquefois pour examiner le poids & la qualité des choses qu'on lui a vendues ; & s'ils s'aperçoivent qu'il a été trompé , ils condamnent le marchand à l'amende ou à la bastonnade , & le plus souvent à l'une & à l'autre. La loi porte que celui qui donnera un oignon de moins , recevra trente coups de bâton sous la plante des pieds. Quelquefois on fait passer le cou du vendeur infidele entre deux grosses planches échancrées & chargées de sonnettes ; on le promène en cet équipage par toute la ville ; & chaque fois qu'il demande à se reposer , on lui fait payer une certaine somme. On punit du même châtiment les médecins qui , par ignorance , font mourir leurs malades. Le bruit que font les sonnettes ,

avertir les passans de ne pas confier leurs jours à des gens qui ne travaillent qu'à les abréger.

Nous employâmes quatre jours à aller de Sivas à Divrigui dans la province de Diarbek. Toute cette route étoit infestée de brigands qui mettoient à contribution les villages & les bourgs. Nos soldats qui ne cherchoient eux-mêmes qu'à piller, les poursuivoient jusques dans les montagnes ; mais les habitans du pays n'y gagnoient pas beaucoup ; ils étoient presqu'autant tourmentés des janissaires que des voleurs. Divrigui est situé dans un grand vallon entre-coupé de plusieurs ruisseaux qui vont se jeter dans l'Euphrate. Il y a quantité de jardins dans cette ville : les environs sont très-fertiles, mais peu cultivés, par la crainte qu'on a des montagnards. Une des principales richesses du pays vient des mines de fer & d'aimant qui y sont très-abondantes.

Plus avant, entre des montagnes impraticables qu'il nous fallut traverser, on trouve plusieurs mines d'or & d'argent, dont le Grand-Seigneur tiroit autrefois un grand profit : elles sont aujourd'hui mal entretenues, soit que le

426 SUITE DE LA TURQUIE.

manque de bois , soit que la misère des ouvriers les rendent presque inutiles. J'eus la curiosité de descendre dans celle de Kiebban , après avoir passé l'Euphrate qui coule au bas de la mine : je vis quantité de souterreins , de chambres , de voûtes , d'ouvriers , mais peu d'or & d'argent. La plus considérable de ces mines étoit celle d'Argana , gros bourg au-delà de Kiebban , où l'on fait d'excellent vin. Nos compagnons de voyage ne s'oublierent point en cet endroit ; ils pillerent les celliers des payfans , enfoncerent les tonneaux , viderent les cruches par-tout où ils purent en trouver. Le Tigre baigne le pied de la montagne sur laquelle est situé Argana ; mais il est si étroit & si resserré dans cet endroit , qu'il semble plutôt un ruisseau qu'un fleuve fameux.

Au sortir des montagnes , nous apperçumes Diarbékir où nous arrivâmes en peu de tems. Cette ville appellée autrement *Amid* ou *Caramid* , donne le nom à la province de *Diarbek* , dont elle est la capitale : c'est l'ancienne Méopotamie. Elle est située dans une plaine charmante , sur le bord du Tigre. L'enceinte de ses murailles qu'un empereur

Grec fit bâtir , subsiste encore avec les soixante-douze tours dont elles étoient flanquées. Les Turcs les ont relevées en partie , & réparées , aussi-bien que les tours qu'on dit avoir été construites en l'honneur des soixante-douze Disciples de Jesus-Christ. Outre ces défenses , il y a encore une forteresse dans laquelle le gouverneur a un magnifique ferrail. Les bords du fleuve sont couverts de jardins & de parterres où les habitans vont passer les beaux jours dans les plaisirs & dans les fêtes. On fait ici une quantité prodigieuse de marroquin rouge , de drap & de toile de la même couleur. Ce qui nous intéressa davantage pour le peuple de Diarbékir , c'est son humanité , sa douceur , sa politesse. De toutes les villes de la Turquie & même de tout l'Orient , celle-ci est la seule où les femmes jouissent d'une liberté honnête ; elles vont à la promenade avec les femmes Chrétiennes ; & les maris n'en prennent aucun ombrage.

Nous poursuivîmes notre route jusqu'à Mardin , petite ville sur la frontière du Curdistan. Ce n'est , à proprement parler , qu'un fort bâti à mi-

éôte d'une haute montagne , à douze lieues de Diarbékir : son assiette avantageuse , jointe aux remparts & aux tours qui l'environnent , le mettent à l'abri de toute insulte. On dit que ce château arrêta seul , pendant sept ans , l'armée du redoutable Timur , & que ce vainqueur de l'Asie fut constraint d'enlever le siège , pour ne point perdre le fruit de ses conquêtes. Mardin est renommée pour ses prunes qui sont d'une très-bonne qualité , & pour quantité d'excellens fruits & de vins que produit son territoire : elle est voisine du mont Aarar appellé par les Turcs *Djoudi*. C'est cette montagne d'Arménie , où l'on dit que l'arche de Noé s'arrêta après le déluge.

Le Curdistan est en partie habité par un ancien peuple dont l'origine est peu connue. Ce sont les Yésides , que les uns font descendre des Arabes , les autres des Chaldéens. Ils sont naturellement portés au brigandage & au vol ; & rien ne leur est plus ordinaire que d'insulter les caravanes. La plupart mènent une vie errante , & conduisent de montagne en montagne leurs troupeaux , s'arrêtent dans les lieux où ils trouvent de bons

pâturegues. Ils habitent sous des tentes rondes, couvertes d'un feutre noir, & environnées d'une palissade de roseaux & d'épines, qui en défendent l'accès aux bêtes féroces. Ils les arrangent en cercle dans un grand espace, au milieu duquel ils placent les troupeaux. Leurs femmes sont laides, mais hardies, fortes & naturellement farouches. Les hommes sont vaillans, fiers & cruels. Ils ne sont ni Chrétiens, ni Mahométans, ni Juifs, ni Idolâtres ; on chercheroit inutilement dans l'Asie un peuple plus grossier & plus stupide. On divise celui-ci en deux classes de citoyens, dont les uns sont habillés de noir, & les autres portent des robes blanches. Les premiers font profession d'une vie austère qui leur attire des autres une grande considération. Lorsque les blancs & les noirs se rencontrent, les blancs baissent l'habit des noirs, sans que ceux-ci leur rendent la même civilité. La maniere de se saluer consiste, parmi les noirs, à baisser la manche de leur robe, sans proférer une parole ; les autres se parlent & se font des compliments. Les Yésides ne se font point un scrupule de boire du vin ; ils man-

gent de la chair de porc , & s'abstien-
nent , autant qu'il est possible , de se faire
circoncire. Un des points de leur reli-
gion , est qu'il ne faut pas maudire le
diacre , parce qu'il est , disent-ils , la
créature de Dieu , & qu'il rentrera ,
peut-être , un jour en grace avec lui.
Ils n'ont point de bible , de jeûnes , de
fêtes , de temples , ni d'heures réglées
pour la priere ; mais leur coutume est
d'adorer Dieu à la pointe du jour , en
joignant les mains. Ils aiment beaucoup
les Chrétiens qu'ils appellent leurs *com-
peres* , & se font gloire d'honorer Jesus-
Christ , auquel ils attribuent plusieurs mi-
racles dont l'évangile ne parle pas. La
curiosité seule les attire dans les mos-
quées ; ils entreroient plus volontiers
dans les églises , s'ils ne craignoient que
les Turcs ne les maltraitassent. Ils enter-
rent leurs morts sans cérémonie ; seulen-
tement ils chantent quelques cantiques à
l'honneur de Jesus-Christ & de la Vierge ,
& accompagnent leur chant d'un instru-
ment à deux cordes , qui à quelque res-
semblance avec nos guitarrés. Leur loi
ne permet pas de pleurer la mort d'un
noir ; au contraire , les parens du défunt
doivent se réjouir , & passer les jours

de deuil dans les festins & les amusemens , pour célébrer l'entrée du mort dans le ciel. Les noirs ne coupent jamais leur barbe ; se font un point de religion de n'égorger aucun animal , & portent le scrupule , jusqu'à éviter , en marchant , de mettre le pied sur une fourmi & sur tout autre insecte , parce que s'ils étoient , disent-ils , à la place de ces animaux , ils ne voudroient pas être écrasés. Bien différens de ces petits-maîtres François qui écrasent les hommes dans des chars dorés.

Si une femme Yéside est convaincue d'adultere , son pere , son frere , ou son mari la tue , & massacre aussi son amant , à moins qu'il ne rachete sa vie en payant une certaine somme. Si cette compensation n'a pas lieu , le corps du galant est exposé dans la tente du mari ; & tous ceux qui y entrent , donnent un coup d'épée au cadavre , pour marquer l'horreur qu'ils ont d'un pareil crime. Lorsque ces peuples sont invités dans des festins , ils mangent avidement , s'endorment quand ils sont rassasiés , & recommencent à manger dès qu'ils se reveillent. Ils ne quitteroient jamais la table , si

leur hôte ne le congédioit en leur disant qu'il n'a plus rien à leur donner.

Pendant notre séjour à Mardin, nous perdîmes deux de nos janissaires qui furent mordus par des serpents. Ces animaux sont en grand nombre dans ce canton, & si dangereux, que l'on meurt à l'instant même qu'on est blessé.

On campa, après huit heures de marche, à Nisibin, petite ville qu'arrose le fleuve Hermas : elle est vantée pour ses roses blanches ; & l'on prétend que, dans plus de trente mille jardins qui sont à Nisibin & dans ses environs, il ne se trouve pas une seule rose rouge. Tout ce que je puis assurer, c'est que je n'y en ai vu aucune. Nisibin, bâtie par Nemrod, donna naissance à l'apôtre S. Jacques qui la protégea, dit-on, contre les Perses. Depuis cette ville jusqu'à Eski-Mosul ou le vieux Mosul, on ne trouve ni villages ni habitans ; ce n'est plus qu'un désert aride & stérile. En conséquence, nous fimes des provisions pour six jours ; c'étoit à peu-près le tems que nous devions employer à faire cette route. Nous trouvâmes les habitans d'Eski-Mosul dans les

les divertissemens & dans la joie , à l'occasion du Bairam qui est la fête la plus solennelle des Turcs & la fin de leur grand jeûne : elle répond à la Pâque des Chrétiens & à leur premier jour de l'an.

Dès qu'on apperçoit la nouvelle lune du mois qui suit le Ramazan , le bruit des canons en donne avis aux habitans. Les tambours & les trompettes mêlent leurs accords aux acclamations du peuple , & l'on se prépare à la fête. Avant le point du jour , les grands de l'empire , (si c'est à Constantinople) & les principaux officiers se rendent à la porte du sérail. Le Grand-Seigneur en sort sur les cinq heures du matin , & passe au milieu d'eux , pour aller faire sa prière à Sainte-Sophie. Lorsqu'il est de retour de la mosquée , il va se placer sur un trône qui lui est préparé dans la sale du divan ; & là il reçoit les complimens & les présens du grand Vîsir & du Moughîti , au nom des grands & du clergé. Cejour-là , les rues sont remplies d'une foule prodigieuse de peuple. Les Turcs qui se rencontrent , s'embrassent & se souhaitent toute sorte de prospérités : on dit même qu'ils se récon-

cilient avec leurs ennemis & qu'ils par-
donnent les injures. On tend, dans les
places & dans les carrefours, des escar-
polettes ornées de festons & de bander-
rolles. Les Turcs se plaisent fort à ce
jeu, &, pour quelques parats, ils se
divertissent des heures entieres. Les
roues de fortune sont aussi de leur goût.
Quelque aversion qu'ils aient pour les
figures qui, selon eux, font partie de
l'idolatrie, ils courent en foule aux ma-
rionnettes, dont il y a grand nombre
à Constantinople, pendant le Bairam.
Je ne parle pas des parties de débauche
& de cabaret; elles précédent & accom-
pagnent tous ces divertissemens; & un
Turc ne goûte de vrai plaisir, que dans
le vin & avec les femmes. Des bate-
leurs de toute espece contribuerent à
varier les plaisirs de cette fête qui dure
trois jours. Ils représenterent des comé-
dies & des farces grossières. Quelques-
uns font mouvoir derrière une toile
transparente, de petites figures plates
qu'ils conduisent si adroitemt, que ce
spectacle est beaucoup plus amusant que
celui de nos marionnettes. Leurs tours
de souplesse sont prodigieux. Ils dan-
sent sur des cordes lâches ou tendues.

au milieu des épées nues dont elles sont hérissées. Couchés à la renverse sur le tranchant de deux cimeterres, on leur met sur la poitrine une grosse enclume, sur laquelle plusieurs hommes frappent à coups redoublés. Ils se font aussi casser sur la tête des pierres d'une grosseur énorme. D'autres prennent avec la main ou avec les dents, des fers rougis au feu, ou marchent nuds pieds sur des herbes garnies de pointes d'acier, & sur des couteaux qui présentent le fil. Les mêmes baladins apprivoisent des serpents, font danser des ânes, des chiens & d'autres animaux, & dressent de petits oiseaux à rapporter des pièces d'argent.

Nous vîmes une image de ces divertissemens à Eski-Mosul. Cette ville, qui n'offre plus que des débris & des tas de pierres, étoit, dans les premiers siècles du monde, une des plus grandes villes de l'Asie, &s'appelloit *Ninive*. L'Ecriture sainte la nomme *la grande cité*, parce qu'elle avoit plus de trente lieues de circuit. Ninus, premier roi des Assyriens, en jeta les fondemens sur les bords du Tigre, près de mille ans après le déluge. Elle étoit défendue

T ij

par quinze cens tours hautes de deux cens pieds. Trois chariots pouvoient aller de front sur ses murailles : elle fut détruite , deux cens ans après , sous le roi Sardanaple , par Arphaxad , roi des Medes. Les habitans nous montrerent une chapelle qu'ils ont bâtie en l'honneur du prophete Jonas que Dieu leur envoya , pour faire pénitence. Voici la tradition du pays , au sujet de ce grand événement. Les Ninivites ayant fait pénitence , suivant les conseils du prophete , retournerent à leurs désordres , après quarante ans. Dieu renversa la ville sens-dessus-dessous ; & les habitans furent ensevelis sous ses ruines , la tête en bas. Je vous avoue , Madame , que je me plaisois à parcourir des rues , par où je me figurois qu'avoit passé cet homme chargé des ordres du Seigneur : je croyois presque lui entendre prononcer ces paroles terribles , que , *dans quarante jours , cette superbe cité des Assyriens seroit détruite.* Je sentois alors un frémissement qu'on ne peut guères éprouver que sur le véritable lieu de la scène où se font passés ces redoutables événemens.

Mosul , ou la nouvelle Ninive , à huit

îles d'Eski-Mosul, est située, comme l'autre, sur le Tigre; & c'est ce qui la fait prendre quelquefois pour la véritable Ninive. Quantité d'édifices publics & particuliers l'embellissent; entr'autres, le palais du Pacha, la mosquée cathédrale & les caravanserais. Le commerce des habitans est considérable, & se fait en toiles de coton & en marchandises des Indes.

A quelque distance de Mosul, est une forteresse appelée *Bidlis*. On raconte qu'Alexandre le Grand ayant trouvé ce lieu commode & avantageux par sa situation & pour la bonté de ses eaux, y laissa un de ses officiers nommé *Bidlis*, & lui ordonna d'y bâtir un fort qui fût imprenable. Ce prince, à son retour de Perse, passa par le même lieu, & voulut visiter la forteresse nouvellement bâtie: on lui en ferma les portes. Outré de cet affront, il en fit le siège; mais n'ayant pu venir à bout de son entreprise, il fut contraint de l'abandonner. Alors Bidlis alla le trouver, lui présenta les clefs, & dit qu'il avoit réussi à bâtir un fort imprenable, puisqu'Alexandre n'avoit pu le prendre.

Nous quittâmes Mosul & prîmes la

T iii

route de Bagdad par Kierkiouk , où nous arrivâmes après cinq jours de marche. Kierkiouk est une ville de moyenne grandeur , où les Pachas du district de Chérésour font leur résidence. Près de cette dernière ville , est un lieu appellé *le tombeau d'Alexandre* , qui n'a de remarquable , que le nom de ce conquérant.

Dans le voisinage de Kierkiouk nous rencontrâmes un monastère de Derviches qui observent la règle la plus rigoureuse ; car ce que la vraie piété opere parmi les Chrétiens , le fanatisme le fait , & peut-être au-delà , chez les Turcs. Ceux-ci ont comme nous différentes especes de religieux. Leur nombre se multiplie continuellement , par les nouveaux établissemens que chacun peut en faire. Le seul obstacle qui s'opposeroit à ces fondations , seroit le défaut de subsistance ; mais on le leye en permettant aux Derviches de pourvoir à leurs besqins , comme font nos religieux mendians en Europe. Les anciens ordres de ces moines Turcs ont , pour la plûpart , des revenus ; mais ils sont si mal administrés , que la plus grande partie tourne au profit des supérieurs. Le-

reste suffit à peine au nécessaire des simples religieux, qui, sans faire vœu de pauvreté comme les nôtres, vivent cependant plus pauvrement. Ennemis déclarés du travail, l'oisiveté est pour eux le souverain bien ; fumer, dormir & nettoyer leur pipe, voilà à-peu-près à quoi ils passent leur vie. Quelques-uns se donnent en spectacle au peuple ; d'autres s'appliquent à la magie pour gagner de l'argent. Tous feignent de mépriser les honneurs & les plaisirs, & tous tiennent à ces choses. Ils disent qu'il ne faut point voler ; & ils volent quand l'occasion se présente. Aussi les marchands ne-laissez-ils jamais un moine approcher de leur boutique. Leur habillement ressemble à celui des autres Turcs, à la différence d'un bonnet fort large qu'ils portent sur la tête, & dont la forme est à-peu-près celle d'un chapeau sans fond. Il y en a de vêtus de blanc ; d'autres ne sont couverts que de haillons, & portent une pique à la main ; d'autres enfin vont presque nuds. Ces derniers s'attirent la vénération en contrefaisant les sots ; car ici, comme en Egypte, on a un très-grand respect pour les idiots.

T iv

La maniere dont prient ces religieux a quelque chose de singulier. Ils commencent par danser au son de la flûte & du tambourin, en prononçant le mot de *Dieu*, & en tournant sur eux-mêmes avec rapidité. Leur voix s'augmente par gradation, ainsi que la vitesse avec laquelle ils tournent, jusqu'à ce que n'ayant plus de force, ils tombent les uns sur les autres, le visage contre terre. Alors le supérieur vient à leur secours; & au moyen d'une courte priere, les fait revenir à eux, ou croit le faire. C'est une charge très-onéreuse pour l'état, que la multitude prodigieuse de ces moines inutiles & fainéans; mais le gouvernement les tolere par crainte; & le peuple les soutient par superstition.

A quelques lieues du monastere de Kierkiouk, nous vîmes plusieurs sources de naphte & une de résine. J'approchai si près de cette dernière, que je pensai m'empêtrer les pieds. Je ne conçois pas trop, Madame, d'où & comment s'est formée cette source: je laisse cet examen aux naturalistes; ils sauront mieux, là-dessus, vous satisfaire, que tout ce que je pourrois.

vous dire. Tout le pays est couvert de dattiers, d'orangers & de citronniers. Nous nous rendîmes enfin à Bagdad, capitale de l'ancienne Chaldee, où le Pacha rassemblloit les troupes de son gouvernement. Ce pays est plus fameux qu'aucun autre par ses antiquités sacrées & profanes. Il a été la patrie d'Abraham, & formoit la principale province de l'empire Assyrien. On y voyoit Babylone, la plus vaste & la plus superbe ville que les hommes ayent jamais construite, & dont il reste aujourd'hui si peu de vestiges, qu'on ignore même le lieu où elle étoit située. Plusieurs officiers avec qui nous étions venus de Constantinople, nous présenterent au Pacha, & l'engagerent à nous accorder sa protection.

Bagdad, quoique bâtie à-peu-près aux mêmes lieux que la fameuse Babylone, n'est pas la même que cette capitale de l'Assyrie. Celle-ci étoit assise sur l'Euphrate; l'autre est maintenant sur le Tigre; ce qui n'empêche pas qu'elle ne soit regardée comme la nouvelle Babylone. Vous sçavez, Madame, que Nemrod, petit-fils de

Noë, fut le fondateur de cette ville puissante. Sémiramis, veuve de Ninus, roi des Assyriens, l'augmenta considérablement. Elle fit faire ses murs de briques cuites, cimentées avec du bitume, & employa à cet ouvrage immense trois cens mille ouvriers pendant un an. La ville avoit quatre cens stades de circonférence, & cent portes d'airain avec des fossés profonds à l'entour; mais rien n'étoit comparable à ses magnifiques jardins suspendus en l'air, avec un artifice inimitable. Elle fut long-tems la capitale de tout l'Orient; mais Cyrus, roi des Perses, s'en rendit maître en détournant le cours de l'Euphrate, & la ruina de fond en comble.

Pour Bagdad, elle fut bâtie par un Calife qui y établit le siége des empereurs Arabes. On le nomma *Médinatol-Salam*, c'est-à-dire, ville de paix. Mais le peuple l'appella *Bagdad*, du nom d'un ermite qui faisoit son séjour dans ce lieu; & ce dernier nom a prévalu. Les Califes y tinrent leur cour pendant l'espace de plusieurs siècles: elle passa depuis sous la domination des Persans, & enfin sous celle des Turcs qui la

possèdent actuellement. Cette ville est environnée de fortes murailles de briques & de cent soixante-trois bastions : son circuit est de douze mille trois cens coudées. Le palais du Pacha est grand & magnifique : ses jardins sont beaucoup plus beaux que ceux du Grand-Seigneur à Constantinople : ils sont plantés d'orangers, de citronniers, de cyprès, dont l'ordre & les proportions forment des promenades charmantes. Les bains, les colléges, les caravanserais sont en grand nombre dans Bagdad. Les mosquées sont presque toutes enrichies de marbre, de porphyre & d'azur. Ce qu'elles ont de plus curieux, ce sont leurs minarets : ils sont tous penchés vers la Mecque ; & le vulgaire superstitieux assure que c'est un miracle du ciel en faveur du Prophète. Le commerce des habitans est prodigieux, soit à cause du voisinage de l'Arabie, des Indes & de la Perse, soit par rapport au passage des caravanes qui viennent d'Alep, de Smyrne, & des autres parties occidentales de l'empire Ottoman. Tout cela attire dans cette ville un grand concours d'étrangers. Ses habitans sont un mélange de Turcs, de

Tvj

Persans , d'Arabes , de Juifs , & de Chrétiens Arméniens. Les Latins y ont aussi un évêque ; & il y a ici deux couvents de moines Catholiques , dont l'un est occupé par les Capucins , & l'autre par des Carmes.

Les bazards de cette ville , sa citadelle & ses autres édifices publics sont assez beaux. Le terroir est très-fertile ; & , outre quantité d'excellens fruits , il produit du riz , du bled , des dattes , des figues , des oranges.

Les Amazones qui ont fondé tant de villes célèbres dans l'Orient , pourroient bien avoir été les premières fondatrices de Bagdad. Il semble que les femmes de cette ville ayent hérité des inclinations de ces fameuses héroïnes. Elles ne veulent jamais sortir qu'à cheval : celles qui n'en ont pas le pouvoir , aiment mieux rester enfermées dans leurs maisons , que de paroître en public sans cette monture. Un de nos amis nous fit observer une chose assez singulière : les courtisanes ont toujours le pied dans l'étrier , & c'est ce qui les distingue des honnêtes femmes qui le mettent dans les courroies auxquels l'étrier est attaché..

Depuis que j'étois dans cette ville, je trouvois tous les jours de nouveaux motifs qui me persuadoient qu'elle n'est point l'ancienne Babylone, mais plutôt la ville de Séleucie que la géographie des Anciens place sur le bord du Tigre, à trois mille stades de Babylone. Voici encore ce qui me confirma dans cette opinion. A trois lieues de Bagdad, dans une rase campagne entre le Tigre & l'Euphrate, est une tour appellée *Mé-gara* par les habitans du pays, & *Babel* par tous les voyageurs. C'est une masse solide, qui ressemble plutôt à une montagne qu'à une tour. En la considérant avec attention, je crus y appercevoir quelque forme quarrée, dont les quatre faces regardent les quatre parties du monde. Elle a plus de cent mille pas de circuit, & sa hauteur actuelle est d'environ cent trente pieds. Quand nous eûmes fait le tour de ces augustes débris, nous montâmes dessus, dans l'espérance de découvrir quelques vestiges d'un monument si intéressant pour le genre humain. Chaque pas que nous faisions, nous rappelloit l'entreprise hardie de nos premiers peres. Nous trouvâmes plusieurs cavernes où les Maho-

métans croient que deux anges appellés *Harut & Marut*, sont suspendus par les cheveux. Ils disent que ces esprits célestes ayant été envoyés sur la terre, pour examiner les actions des hommes, ne songerent qu'à séduire les femmes. Dieux, en punition de leurs crimes, les tiennent enfermés dans ces souterreins jusqu'au jour du jugement. Ce que nous avions vu jusqu'alors, n'étoit pas capable de nous satisfaire. Nous dîmes à nos valets de creuser dans différens endroits que nous leur montrâmes; mais leurs outils ne pouvoient pénétrer plus de deux ou trois pouces en terre. Nous remarquâmes plusieurs rangs de briques qui nous parurent avoir été séchées au soleil. Je pris une de ces briques que nous eûmes beaucoup de peine à arracher, & je lui trouvai quatre doigts d'épaisseur. Tandis que je faisois creuser d'un côté, le Chevalier qui travailloit d'un autre, fit une découverte qu'il me communiqua aussi-tôt. C'étoit un rang de paille ou de roseaux hachés, mêlés avec de la poix & du bitume. Ce rang avoit trois doigts d'épaisseur; & il y en avoit un de cette matière après sept rangs de briques. Notre ardeur & notre

application à faire toutes ces recherches, nous empêcherent de nous appercevoir que la plus grande partie du jour étoit écoulée. On nous avertit qu'il étoit tems de nous retirer; & nous reprîmes à regret le chemin de Bagdad.

Etant dans cette ville, je fus fort surpris de trouver des femmes Turques qui faisoient leurs prieres dans une église Chrétienne desservie par des Capucins. J'en entendis une qui, étant prosternée devant un autel de la Vierge, se frappoit la poitrine, étendoit les bras vers son image, & lui adressoit ces paroles :

» O Marie, la mere du grand prophete
 » Jesus, je vous conjure par la vie de
 » cet aimable enfant que vous tenez
 » dans vos bras, qui est la couronne
 » de votre tête, & la lumiere de vos
 » yeux, d'avoir pitié de moi. » Au
 sortir de l'église je témoignai mon éton-
 nement au pere gardien qui m'accompa-
 gnoit, & qui me répondit : « Tous
 » les Turcs ne sont pas également pré-
 » venus en faveur de la religion qu'ils
 » professent. Plusieurs familles n'ayant
 » originairement embrassé le Mahomé-
 » tisme que par des motifs de crainte
 » ou d'intérêt, il y a beaucoup de ces

» nouveaux Mahométans qui ont un
 » penchant secret pour le Christianisme.
 » Dans les provinces éloignées de la
 » capitale , on voit des Musulmans qui
 » invoquent nos saints avec la même
 » dévotion que ceux de leur culte. Les
 » Turcs de cette contrée puniroient du
 » dernier supplice un homme qui blas-
 » phémeroit le nom de Jesus - Christ.
 » Au surplus , continua notre Capucin ,
 » il y a en Turquie un assez grand nom-
 » bre de gens fort indécis en matière de
 » religion. Quand on les questionne sur
 » cet article , ils répondent froidement :
 » Dieu sc̄ait qui a tort ou raison. Un
 » Arménien étant allé visiter un Turc
 » qui se mourroit , dit en le voyant : Mon
 » Dieu , si j'étois bien persuadé que la
 » religion de ce Chrétien fût meilleure
 » que la mienne , je l'embrasserois de
 » tout mon cœur. Cet esprit d'incerti-
 » tude conduit naturellement à l'incré-
 » dulité ; aussi voit-on ici des impies qui
 » rejettent avec le même dédain tous les
 » cultes. Cette secte a un grand nombre
 » de partisans parmi les grands , les gens
 » de loi & les sc̄avans ; mais ils ont du
 » moins le bon esprit de ne point cher-
 » cher à faire des prosélytes , & ne s'en-

» tretiennent de leurs opinions, qu'avec
» les personnes qui pensent comme eux.
» Ils s'aiment tendrement les uns les
» autres, & se rendent réciproquement
» tous les services qui dépendent d'eux.
» S'ils reçoivent chez eux un étranger
» de leur secte, non-seulement ils lui
» font bonne chére; mais ils lui don-
» nent pour passer la nuit, une jeune
» fille ou un jeune garçon selon son
» goût. Voilà, dit le pere Capucin, où
» aboutit l'irreligion; elle entraîne la
» corruption des mœurs. On compte
» en Turquie, continua-t-il, plus de
» soixante & douze sectes. Les unes pré-
» tendent que c'est attaquer l'unité de
» Dieu, que de lui donner d'autres attri-
» buts que celui d'infini & d'incompré-
» hensible. Les autres soutiennent qu'il
» a des organes sensibles & matériels.
» D'autres admettent la liberté de l'hom-
» me, d'autres donnent tout à la pré-
» destination, & c'est le plus grand
» nombre. Il y en a qui croient l'éter-
» nité des peines de l'enfer; il y en
» a d'autres qui pensent que Dieu
» se laissera flétrir. Les uns tiennent
» pour l'immortalité de l'ame; les au-
» tres la rejettent, &c. Mais cette

» diversité de sentimens ne cause ici
 » aucun schisme ; parce qu'on s'accorde
 » assez universellement sur le culte exté-
 » rieur. »

Nous quittâmes à Bagdad nos compag-
 nons de voyage, qui eurent ordre
 d'aller sur les frontières. N'espérant pas
 de les revoir de long-tems, & craignant
 d'ailleurs, que les Persans ne vinssent
 assiéger Bagdad, nous résolûmes de ne
 rester que peu de jours dans cette ville,
 & de retourner à Constantinople. La
 difficulté étoit de trouver quelque cara-
 vane ou quelqu'escorte avec qui nous
 pussions faire une si longue route sans
 danger. Le Pacha se faisoit informer
 des voyageurs qui se disposoient à par-
 tir ; mais il y en avoit si peu, qu'aucun
 n'osoit se hazarder à quitter la ville, sans
 quelque conjoncture favorable. Après
 avoir attendu plusieurs jours, comme
 les autres, nous prîmes le parti de re-
 monter le Tigre jusqu'à Diarbékir. Si
 cet expédition nous eût manqué, il nous
 auroit fallu traverser les déserts de Mo-
 ful ; & les brigands eussent eu bon
 marché de nous. Quelques marchands
 s'embarquèrent aussi ; & le Pacha fit
 dire aux maîtres de nos bateaux, qu'ils

répondroient de nous sur leur tête. Cette précaution ne fut pas inutile ; car j'appris que ces gens faisoient souvent échouer les voyageurs, afin de profiter de leurs marchandises & de leurs effets.

J'avoue, Madame, que nous ne fûmes jamais moins à notre aise que sur cette nouvelle voiture. Ne croyez pas, je vous prie, que notre bateau fût fermé & couvert ; c'étoient de vrais radeaux formés de grosses poutres de bois, sous lesquelles étoient attachées des vessies. Ainsi toutes les fois que le fleuve étoit plus rapide ou que le vent devenoit plus violent, nous ne manquions jamais d'avoir de l'eau jusqu'à mi-jambe. Les incommodeités d'une navigation si pénible ne nous empêcherent pas de prendre un divertissement qui nous plut beaucoup. Au-dessous de Mosul, le Tigre reçoit dans son lit plusieurs ruisseaux de naphte ; & cette matière se répand comme une croûte sur toute sa surface. Nous nous amusions à y mettre le feu ; &, en un instant, toute la rivière étoit couverte de flammes.

J'étois accablé de sommeil & de lassitude, quand nous abordâmes à Diar-

békir. Plusieurs jours de repos auroient à peine suffi pour nous remettre de nos fatigues : cependant il fallut en partir le lendemain. Une nombreuse caravane étoit prête à se mettre en marche. Nous fîmes chercher des chevaux que nous payâmes bien cher ; & nous nous armâmes de fermeté & de patience pour ce nouveau voyage. Il fut plus heureux que nous ne l'avions espéré. Différens corps de troupes qui venoient de la Natolie , nous donnèrent de fréquentes alertes ; mais , pour les voleurs , ils n'osèrent se montrer ; & jusqu'à Constantinople , nous eûmes la fortune & le tems favorables. Nous nous rendîmes dans cette capitale , fort satisfaits d'avoir parcouru sans danger , des provinces dont l'ancienne célébrité excite la curiosité des voyageurs , & que les malheurs des tems rendoient , ce semble , impraticables.

Je suis , &c.

A Constantinople , ce 11 Juillet 1737.

Fin du Tome premier.



T A B L E D E S M A T I E R E S

Contenues dans ce Volume.

LETTRE PREMIERE.

L'ISLE DE CHYPRE.

A VERTISSEMENT.	Page.
Le départ du voyageur, ses adieux, & l'ob- jet de son voyage.	9
L'isle de Chypre.	10
Ses révolutions.	11
Son étendue & ses habitans.	12
La ville de Paphos.	13
Ancien temple de Vénus,	<i>ibid.</i>
La ville d'Amathus.	14
Les divinités qu'adoroient ses habitans.	15
Le promontoire de Cāpo di Gato,	<i>ibid.</i>
La ville de Soglia.	16
Fameuse fontaine d'amour.	17
La ville de Nicosie; siège qu'elle a soutenu,	
	<i>ibid.</i>

Huitres pétrifiées trouvées aux environs de cette ville.	18
La ville de Famagouste,	<i>ibid.</i>
Cruauté des Turcs dans la prise de cette ville.	19
Difficulté d'y aborder,	<i>ibid.</i>
Dégâts que font les sauterelles aux environs de Famagouste ,	<i>ibid.</i>
La ville de Larnica.	20
Le mont Crocé , la plus haute montagne de l'isle de Chypre.	21
La fameuse Madone de Chekka.	22
La ville de Morfou,	<i>ibid.</i>
Le Lapitho.	23
La ville de Citréa ; découverte d'une source qui guérit de la gale ,	<i>ibid.</i>
L'ancienne ville de Chypre.	24
Le mont Olympe ,	<i>ibid.</i>
Le <i>ladanum</i> croît aux environs de Lescara ; ce que c'est que cette gomme ; comment on la recueille ; quel est son usage.	25
Le sol de l'isle de Chypre.	27
Os humains pétrifiés ,	<i>ibid.</i>
La pierre amianthe qui a passé pour combustible.	29
Les vins de l'isle de Chypre.	30
Mœurs & usages des habitans de cette île.	
Religion du pays ,	<i>ibid.</i>
Son commerce.	33
Dérèglement des femmes ,	<i>ibid.</i>
Leur manière de s'habiller.	34

LETTRE I.

ALEP ET SES ENVIRONS.

La ville d'Alexandrette.	Page 35
La ville d'Alep,	<i>ibid.</i>
Ses maisons & ses mosquées.	36
Le mal d'Alep.	39
La vallée du sel.	40
Chasse qui se fait aux environs d'Alep,	<i>ibid.</i>
Le monastere de S. Siméon.	41
La ville de Coms.	42
Les ruines de Bambouch,	<i>ibid.</i>
La ville d'Antioche.	43
Séleucie.	44
Montagne de Job.	<i>ibid.</i>
Climat de la Syrie.	45
Ses productions naturelles,	<i>ibid.</i>
Mœurs & usages de ses habitans.	47
Leurs mariages.	48
Leurs cérémonies funéraires.	50
Leurs différentes sectes.	52
Leurs repas.	55
Leurs voitures.	57
Leurs habillemens.	58

LETTRE III.

DAMAS, LE MONT LIBAN, BALBEC, &c.

DAMAS, capitale de la Syrie.	Page 60
Ses bâtimens, ses environs.	61

Le pays d'Eden.	62
La maison d'Ananie.	63
La montagne où l'on dit qu'Abel fut tué par son frere,	ibid.
La ville de Sidonia.	64
Le mont Liban,	ibid.
Le monastere du Canubin,	ibid.
La grotte de sainte Marine.	65
La forêt des cèdres.	66
La ville de Balbec.	68
Ses antiquités.	69
Le bourg du Ban.	75
Le Bourg d'Eden.	76
Mœurs & usages des habitans du mont Liban.	77

L E T T R E I V.

LA VILLE DE PALMYRE.

Le vaste désert qui environne cette ville.	Page 79
Ruines de Palmyre.	80
Origine de cette ville.	82
Sa situation avantageuse.	83
Le temple du Soleil.	86
Ancien aqueduc.	92
La vallée de sel.	93
Histoire de Zénobie, reine de Palmyre.	94
Etat actuel de Palmyre,	ibid.
Mœurs & usages de ses habitans.	95

LETTRE

LETTRE V.

L'EGYPTE.

Le grand Caire.	97
Origine du nom de cette ville.	98
Description de ses bâtimens.	99
Ses mosquées.	100
Les greniers de Joseph,	102
Le puits de Joseph.	<i>ibid.</i>
Du grand nombre d'aveugles qu'il y a au Caire.	103
Situation de l'ancienne Memphis.	104
Les pyramides d'Egypte,	<i>ibid.</i>
La fameuse statue du Sphinx.	112
Le lac Moëris.	113
Alexandrie.	116
Son grand & petit phare,	<i>ibid.</i>
Ses citernes.	117
L'obélisque de Cléopatre.	118
La fameuse colonne de Pompée,	<i>ibid.</i>
Murs de l'ancienne Alexandrie.	120
Ses églises,	<i>ibid.</i>
Ses grottes sépulcrales.	121
Description d'un temple souterrain.	122
La nouvelle Alexandrie n'a plus rien de remarquable.	124

L E T T R E V L

S U I T E D E L ' E G Y P T E .

L e voyageur avec deux François & leur suite.	124
I ls remontent ensemble le Nil.	127
S akkara, petite ville où se fait le commerce des momies.	128
L e labyrinthe des oiseaux,	129
L e village d'Esch-Mend-Ell-Arab ; construction singuliere de ses maisons.	130
S chechabald ; ses ruines.	131
F aiûme ; adresse de ses habitans.	132
L e village de Nefle où se font les eunuques,	<i>ibid.</i>
L e fameux labyrinthe,	<i>ibid.</i>
L es montagnes d'Abuffolde ; leurs échos.	¹³⁴
L e village de Scheh-Haridi, célèbre par le tombeau d'un saint Mahométan, & ses guérisons, prétendues miraculeuses,	<i>ibid.</i>
L uxor, autrefois Thèbes.	136
S es ruines.	137
L es cataractes du Nil.	143
L e monastere de S. Antoine.	144
L a maniere d'y entrer,	<i>ibid.</i>
L a mine des émeraudes.	145
H istoire de cette mine,	<i>ibid.</i>

LETTRE VII.

SUITE DE L'EGYPTE.

Son ancienneté.	148
Le pouvoir de ses prêtres.	149
Mœurs & usages de ses habitans,	ibid.
Ses révolutions.	154
Elle est gouverné par un Pacha,	ibid.
La milice Egyptienne.	156
Les juges en matière de religion,	ibid.
Mœurs des Arabes Egyptiens.	157
Les Egyptiens ont beaucoup dégénéré.	158
L'habillement des Egyptiens.	159
Suite de leurs mœurs & de leurs usages.	160
Leurs voitures.	162
Les derviches des Turcs.	163
Vénération des Turcs pour les idiots.	164
Les synagogues des Juifs au Caire,	ibid.
Les Grecs & les Cophtes, Chrétiens d'Egypte.	165
Leurs mœurs, usages & croyance,	ibid.
L'église d'Alexandrie s'accorde avec celle de Rome sur les principaux points de la religion.	166
Le jeûne d'Héraclius singulièrement institué.	167
Ce que c'est que le calice de suspicion,	it id.
Manière d'administrer l'Extrême-Onction dans l'église d'Alexandrie.	168
Autres usages de l'église Gréque.	169
Gageure singulière de deux porte-faix.	171

V ij

469	T A B L E
Les animaux de l'Egypte.	175
Les poisssons du Nil.	175
Les crocodiles.	174
Les viperes.	176
Les oiseaux d'Egypte.	177
Maniere de faire éclore les poulets.	178
Ibis , divinité des Egyptiens.	179
Superstition des Turcs d'Egypte au sujet des chats.	180
Fertilité de l'Egypte,	ibid.
Bonté de l'eau du Nil.	181
Ce fleuve est la source des richesses de l'Egypte,	ibid.
Maniere de le traverser.	182

L E T T R E V I I I.

LES ETATS BARBARESQUES;

La Barbarie , autrefois la Mauritanie.	184
Le royaume de Tripoli & sa capitale.	185
Capez & Elhama ; curiosités des environs de ces deux villes.	187
Le royaume de Tunis.	189
La difficulté de s'approcher de ses frontières,	ibid.
Gassa,	ibid.
L'agrément de ses environs.	190
Les antiquités de Jemme,	ibid.
Médéa.	191
La ville de Tunis,	ibid.
Ses révolutions,	ibid.
Son étendue & sa situation.	193

DES MATIERES. 261

Description de cette ville.	192
Sa citadelle.	193
La religion du pays;	<i>ibid.</i>
Les environs de Tunis.	194
Le sanctuaire de Séydydoude, saint révéré des Maures.	195
Aquilaria, où l'on voit une montagne singulière.	196
Carthage,	<i>ibid.</i>
Utique.	197
Mœurs des habitans de Tunis.	198
Les Maures cultivent peu l'agriculture,	<i>ibid.</i>
Les chevaux de Barbarie.	199
Les bestiaux,	<i>ibid.</i>
Propriété d'une sorte de mets dont les habitans de Tunis font usage.	200
Maniere de vivre du peuple,	<i>ibid.</i>
Commerce des Tunisiens.	201
Salé & Gademes, & maniere dont commercent les habitans.	202
Peuples qui habitent le royaume de Tunis.	203
Loi imposée aux Chrétiens libres de Tunis, <i>ib.</i>	
Danger que l'on court à l'enfreindre.	204
Mœurs des Tunisiens.	206

LETTRE IX.

SUITÉ DES ETATS *Barbaresques.*

Là royaume d'Alger.	208
Bonne, ou l'ancienne Hyppone,	<i>ibid.</i>
	<i>Viii</i>

Constantine.	209
Alger, capitale,	<i>ibid.</i>
Ses révolutions,	<i>ibid.</i>
Forces du royaume d'Alger.	212
Pouvoir de son Souverain.	213
Description de la ville capitale,	<i>ibid.</i>
Division du royaume d'Alger en trois gouv- ernemens.	217
Fez & Maroc, capitales de deux royaumes soumis au même Souverain.	218
Description de Fez,	<i>ibid.</i>
Celle de Maroc.	219
Révolutions de ces deux royaumes.	<i>ibid.</i>
Etendue de celui de Maroc.	221
Sa fertilité.	<i>ibid.</i>
Les mines de cuivre sont une des principales branches du commerce de Maroc avec les Européens,	<i>ibid.</i>
Peuples du royaume de Maroc.	<i>ibid.</i>
Cruauté de ces peuples & de ceux de Fez, à l'égard des esclaves Chrétiens.	224
En quoi consiste la beauté d'une femme chez les Turcs, & les moyens qu'elles prennent pour se la procurer,	<i>ibid.</i>
Mœurs & usages des Algériens.	226
Leur respect pour leurs prêtres.	228
Les différentes nations du royaume d'Alger.	229
Habitations des Maures,	<i>ibid.</i>
Leurs mœurs & leurs usages.	230
Ceux des Arabes.	231
Ceux des Juifs,	<i>ibid.</i>
Ceux des Turcs.	232
Suite des mœurs & des usages des Algé- riens.	233

LETTRE X.

LA GRECE.

L'AUTEUR s'embarque pour Dulcegnos 237

Durazzo ou Dyrrachium, ibid.

L'Epire, royaume d'Achilles. 238

Ses révolutions, ibid.

L'isle de Corfou, où Ulysse fut jetté par la tempête, ibid.

Description de Corfou, sa capitale. 239

Ses environs, ibid.

Son étendue, ibid.

Promontoires d'Actium & de Nicopolis. 240

L'isle du Val-du-Compere, autrefois Ithaque. ibid.

Céphalonie. 241

Zante ou Zacinthe, ibid.

Son terroir fertile en fruits; ibid.

Petite île de Dulichium. 242

Les îles Strophades, ibid.

Le Tenare, ibid.

L'île de Cythere. 243

Misitra, autrefois Lacédémone. 244

Sa fondation, son accroissement, ses ruines, ibid.

Napolî, ou l'ancienne Argos. 245

Mycenes, aujourd'hui Agios - Adrianos. 246

La ville & la forêt de Némée, ibid.

Corinthe.	246
Ses révolutions,	<i>ibid.</i>
Le village de Sicyon.	248
Mégare,	<i>ibid.</i>
Lepisina, autrefois Eleusis,	<i>ibid.</i>
Ses campagnes couvertes de marbres.	249
Athènes ; son origine, ses révolutions.	250
Sa situation, sa citadelle.	251
Description du temple de Minerve.	252
Le théâtre de Bacchus.	254
Description des deux plus beaux monumens d'Athènes,	<i>ibid.</i>
Restes du Temple de Jupiter Olympien.	256
Celui de Thésée.	257
Description de l'extérieur de cet édifice,	<i>ibid.</i>
Le Stadium.	258
Le Pirée, aujourd'hui Porto-Lione,	<i>ibid.</i>
Le nombre des habitans d'Athènes.	259
Leurs mœurs & leurs usages,	<i>ibid.</i>
Leur commerce,	<i>ibid.</i>
L'auteur quitte à regret Athènes.	260
Il arrive à Salamine,	<i>ibid.</i>
Révolutions de cette ville,	<i>ibid.</i>
Le fameux rocher Keras,	<i>ibid.</i>
L'isle d'Ægina.	261
Elle a produit beaucoup de grands hommes ; proverbe à ce sujet.	262
Thèbes, capitale de la Béotie,	<i>ibid.</i>
Ses révolutions,	<i>ibid.</i>
Livadia.	263
Le mont Parnasse,	<i>ibid.</i>
La fameuse Delphes.	264
Léphanthe ; sa situation avantageuse, son commerce.	265

DES MATIERES.	465
Patras ou Aroë.	266
Calydon.	<i>ibid.</i>

LETTRE XI.

SUITE DE LA GRECE.

L'ISLE de Rhodes.	268
Son étendue,	<i>ibid.</i>
Son colosse.	269
La ville de Rhodes ; ses révolutions.	<i>ibid.</i>
Sa situation.	270
Palais du grand-maître,	<i>ibid.</i>
La porte de S. George.	271
Linde, bourgade de l'isle, patrie d'Aristophane.	272
Fertilité du terroir de Rhodes,	<i>ibid.</i>
L'isle de Scarpanto,	<i>ibid.</i>
Particularités sur cette île.	273
L'isle de Candie, autrefois l'isle de Crète.	274
Ses révolutions,	<i>ibid.</i>
Rhétimo ; sa situation agréable.	276
Damasta,	<i>ibid.</i>
Le fameux mont Ida,	<i>ibid.</i>
La difficulté d'y parvenir.	277
Gortyne.	279
Ses ruines magnifiques,	<i>ibid.</i>
Description d'un labyrinthe.	280
On y trouve une grande quantité de chauves-souris.	283
Etendue de l'isle de Crète.	285
Sa fertilité,	<i>ibid.</i>

V. v

Les femmes de cette isle.	285
Les Cyclades,	<i>ibid.</i>
Santarini , ou Santorin:	286
Stérilité de cette isle,	<i>ibid.</i>
Formation de quatre petites illes par des volcans.	287
L'isle de Policando ; sa fertilité.	288
Description d'une grotte curieuse,	<i>ibid.</i>
L'isle d'Argentiere ; sa stérilité.	289
L'isle de Melos , à présent Milo,	<i>ibid.</i>
Description de sa capitale,	<i>ibid.</i>
L'isle d'Helene.	290
Celle de Cythnos , aujourd'hui Thermia.	291
Sa fertilité & son commerce,	<i>ibid.</i>
Ruines d'Hebreo-Castro.	292
Etendue de Thermia , & ses habitans,	<i>ibid.</i>
L'isle de Syra ; son étendue , sa fertilité,	<i>ibid.</i>
L'isle de Tiné , autrefois Tenos.	293
L'isle d'Andros.	294
La beauté de son terroir,	<i>ibid.</i>
Les antiquités d'Andros ; sa capitale,	<i>ibid.</i>
L'isle de Lia , autrefois Cée ou Céos.	295
Ruines de Certhiéa,	<i>ibid.</i>
Etendue de l'isle.	296
Commerce de ses habitans,	<i>ibid.</i>
L'isle de Macronisi,	<i>ibid.</i>
Macris , sa ville capitale,	<i>ibid.</i>
Guara ou Joura,	<i>ibid.</i>
Château-roux.	297
Caristos ; son marbre fort estimé,	<i>ibid.</i>
Le-bourg d'Eretria,	<i>ibid.</i>
Négrepont.	<i>ibid.</i>
Son étendue ; le nombre de ses habitans.	298

DES MATERIES. 467

Le serrail du Capitan.	298
Bon marché des denrées de Négre pont,	<i>ibid.</i>
Le fameux promontoire de Caphanée.	299
L'Euripe & ses phénomènes,	<i>ibid.</i>

LETTRE XII.

SUITE DE LA GRECE.

L'ISLE de Scio.	302
Ses révolutions,	<i>ibid.</i>
Description de sa capitale.	303
Vénération de ses habitans pour Homère.	304
Fertilité de Scio,	<i>ibid.</i>
Manière d'y faire du vin & du pain.	305
Le Lentisque, production du pays,	<i>ibid.</i>
Les femmes de Scio.	306
L'île de Samos, & Cora sa capitale,	<i>ibid.</i>
Tradition du pays sur la naissance de Junon,	<i>ibid.</i>
Ruines de l'ancienne Samos.	307
Mal-propreté des Samiennes,	<i>ibid.</i>
Samos a donné naissance à des personnages célèbres.	308
L'île de Nicaria, origine de son nom,	<i>ibid.</i>
Mœurs & coutumes des habitans de cette île.	309
Anecdote à ce sujet,	<i>ibid.</i>
Façon singulière dont les habitans traitent leurs affaires entr'eux.	310
L'île de Páthmos.	311
Ses solitudes,	<i>ibid.</i>
Créduité de ses habitans,	<i>ibid.</i>

L'isle de Saint-Minos.	312
L'isle de Naxia,	ibid.
Description de Naxia , sa capitale.	313
Vanité des femmes de cette ville;	ibid.
Ses antiquités,	ibid.
Son commerce & sa fertilité.	314
L'isle de Paros ; son circuit,	ibid.
Ses rares antiquités.	315
Ses carrières de marbres.	316
Les marbres de Paros ou d'Arondel,	ibid.
Le poète Archiloque , de Paros.	317
L'isle d'Antiparos,	ibid.
Ses congelations,	ibid.
Description de la grotte d'Antiparos.	318
M. de Nointel a visité cette grotte.	323
L'isle de Sténosa.	324
L'isle de Niconéria;	ibid.
Leur stérilité.	325
L'isle d'Amorgos,	ibid.
Ses habitans laborieux,	ibid.
Habillement des femmes.	326
Plante appelée <i>ferule</i> ,	ibid.
L'isle de Raclia,	ibid.
L'isle d'Ino.	327
Tombeau d'Homere,	ibid.
Namsio & Sikino , pays incultes..	328
L'isle de Délos,	ibid.
Ruines de l'ancienne ville de ce nom.	329
Situation de son <i>gymnasium</i> .	330
Temple d'Apollon,	ibid.
Statue de ce dieu,	ibid.
Fameux portique , restes d'un théâtre.	331
Le mont Cynthus,	ibid.
L'isle de Rhénia.	332
Sa fertilité , son circuit.	333

DES MATIERES.

469

L'isle de Mycone.	333.
Les femmes de cette ifle,	<i>ibid.</i>
Celle de Skiros , autrefois fort célèbre.	334.
L'isle de Mételin , autrefois la fameuse Lesbos,	<i>ibid.</i>
Situation de Castro , sa capitale , autrefois Mytelene, patrie de Sapho.	335.
Elle a encore donné naissance à d'autres grands personnages,	<i>ibid.</i>
L'isle de Ténédos.	336
Le Xanthe & le Ximois.	337
L'isle de Stalimene , autrefois Lemnos, <i>ibid.</i>	
La terre sigillée , production de l'isle de Lemnos ; maniere de la recueillir ; ses propriétés.	338
Caracteres des Grecs.	340
Ils s'allient avec les Turcs.	342
Leurs habillemens.	343
Les Turcs ne permettent pas aux Chrétiens de vivre dans la débauche avec les femmes Gréques.	344
Mariages des Grecs.	345
Religion de ce peuple.	346
Comment se font leurs patriarches.	347
De leurs évêques & de leurs prêtres..	348
Moines Grecs.	349
Religieuses Gréques.	350
Mariages des prêtres;	<i>ibid.</i>
Leur ignorance , leur pauvreté , leurs habil- lemens.	353
Piété des Grecs.	354
Comment ils administrent l'Extrême Onc- tion.	355
Leur abstinence , & leurs jeûnes,	<i>ibid.</i>

L E T T R E X I I I.

LA TURQUIE.

O RIGINE des Turcs.	358
Leurs conquêtes.	359
Fondation de Constantinople.	360
Ses révolutions,	ibid.
Son port.	361
Belle situation de cette ville.	362
Sa circonférence,	ibid.
Description de l'intérieur de Constantinople.	364
F ête célébrée chez les Turcs, l'ouverture du Ramazan,	ibid.
Cérémonie qui s'observe au ferrail durant ce jeûne.	368
L'église métropolitane de Sainte-Sophie.	369
Deux autres mosquées royales, appellées <i>la Solimanie & la Validé.</i>	371
Politesse des officiers Turcs.	374
Féroce de du peuple & des derviches à l'égard des étrangers,	ibid.
L'hippodrome appellé par les Turcs <i>At- meidan.</i>	376
Description de ce lieu de divertissement, <i>ibid.</i>	
Monumens des empereurs Chrétiens.	377
Cortége du Grand-Seigneur, lorsqu'il va à la mosquée.	379
La chasse du Grand-Seigneur.	380
Son ferrail.	381

DES MATIÈRES.

	47 ^e
Sa situation & sa circonference.	382
Ses fortifications,	<i>ibid.</i>
Ses jardins,	<i>ibid.</i>
Sévérité avec laquelle on punit ceux qui regardent dans les jardins.	383
Anecdote à ce sujet,	<i>ibid.</i>
Bâtimens du ferrail,	<i>ibid.</i>
Sa garde.	384
Description du palais occupé par le Grand-Seigneur,	<i>ibid.</i>
Son appartement, celui de ses femmes.	385
Leur sort.	386
Le vieux ferrail,	<i>ibid.</i>
Détails sur le gouvernement intérieur du ferrail qu'habite le Sultan.	387
Cérémonie du mouchoir.	388
Différens ordres de femmes au ferrail.	389
Femmes intrigantes qui s'introduisent dans ce palais ; anecdote à ce sujet.	391
Offices des femmes du ferrail.	392
Offices des eunuques.	394
Grande subordination dans tous les ordres du ferrail.	396
Les Ichoglans, ou pages du Grand-Seigneur.	397
Les Azamoglans.	398
Promenades du Sultan avec le Bostangi-Bachi,	<i>ibid.</i>
Le service de table du Grand-Seigneur.	399
Les muets & les nains qui amusent ce prince tandis qu'il est à table.	403
Description d'une maison de campagne du Grand Seigneur, près de Constantinople, appellée <i>Sadi-Abath</i> .	404
Le Jadicula, ou le château des Sept-Tours.	406

172	T A B L E
L'aqueduc de Soliman.	407
Le bazard , ou marché de Constantinople.	408

LETTER XIV.

SUITE DE LA TURQUIE.

V O Y A G E de l'auteur à Bagdad.	410
Scutare , ville de la Natolie.	411
La tour de Léandre,	ibid.
Calcédoine.	412
Ismid , autrefois Nicomédie.	413
Ismik , ou Nicée.	414
La ville de Boli.	415
Combien les Turcs sont charitables.	416
Leur tendresse pour les animaux.	417
Les villes Turques sont remplies de chiens.	418
Amasua , ville dans la province de Sivas.	419
Tradition sur un chemin taillé dans le roc.	420
La ville de Tocat , des plus commerçantes de la province de Sivas ,	ibid.
Puissance des Pachas , & comment ils sont traités par le Grand-Seigneur.	422
Officiers qu'ils ont sous eux dans chaque province.	423
La ville de Sivas , le rendez-vous de plusieurs caravanes,	ibid.
Sévérité des officiers de police contre les marchands infidèles , & contre les médecins ignorans.	424

DES MATIERES. 473

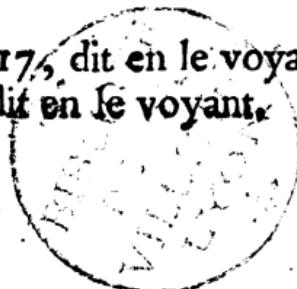
La ville de Divrigui.	425
Les mines d'or & d'argent de Kiebban & d'Argana,	<i>ibid.</i>
La ville de Diarbékir qui donne le nom à la province de Diarbeck, & où se fait le beau marroquin.	426
Les femmes Turques y jouissent d'une liberté honnête.	427
La ville de Mardin, renommée par son fort & par ses fruits,	<i>ibid.</i>
Les Yésides, habitans du Curdistan ; leurs moeurs.	428
La ville de Nisibin, vantée pour ses roses blanches.	432
La fête du bairam ; comment elle se célébre chez les Turcs.	433
Les jeux qui sont alors en usage.	434
La ville d'Eski-Mosul, ou l'ancienne Ninive.	435
Mosul, ou la nouvelle Ninive.	436
La forteresse de Bidlis, bâtie par ordre d'Alexandre.	437
La ville de Kierkiouk dans le voisinage de laquelle est un monastere de Dervis.	438
Remarques sur ces sortes de religieux,	<i>ibid.</i>
Sources de naphte & de résine.	440
La ville de Bagdad, située dans le pays de l'ancienne Babylone.	441
Histoire de ces deux villes.	442
Description de Bagdad.	443
Femmes de Bagdad.	444
Anciens restes de la tour de Babel.	445
Comment on pense à Bagdad sur la religion Chrétienne.	447

474 TABLE DES MATIERES.	
Secte de Déistes chez les Turcs.	448
Différentes autres sectes.	449
Danger de la route de Bagdad à Constantinople.	450

Fin de la Table du Tome premier.

Faute à corriger.

Page 448, ligne 17, dit en le voyant;
 448, celui-ci dit en le voyant.



APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, un Manuscrit qui a pour titre, *Le Voyageur François*; & je n'y ai rien trouvé qui puisse empêcher l'impression. À Paris, ce 20 Août 1764.

GUIROY.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE: A nos amis & fidoux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Procureur de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre ami le Sieur Abbé de LA PORTE, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage de sa composition, qui a pour titre, *Le Voyageur François*, s'il Nous plaisiroit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires. A ces CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer sondit Ouvrage, autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de dix années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défense à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'entretenir ou introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de

Notre obéissance ; comme aussi d'imprimer où faire imprimer , vendre , faire vendre , débiter ni contrefaire ludit Ouvrage , ni d'en faire aucun Extrait , sous quelque prétexte que ce puisse être , sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui , à peine de confiscation des Exemplaires contrefaçts , de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans , dont un tiers à Nous , un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris , & l'autre tiers audit Exposant ou à ceux qui auront droit de lui , & de tous dépens , dommages & intérêts . A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris , dans trois mois de la date d'icelles ; que l'Impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume , & non ailleurs , en bon papier & beaux caractères , conformément à la feuille imprimée , & attachée pour modèle sous le contrescel des Présentes ; que l'Impétrant se conformera en tout aux Régemens de la Librairie , & notamment à celui du 10 Avril 1725 ; qu'avant de l'exposer en vente , le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage , sera remis , dans le même état où l'Approbation y aura été donnée , & mains de notre très cher & fidèle Chevalier , Chancelier de France , le Sieur DE LAMOIGNON ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique , un dans celle de notre Château du Louvre , un dans celle dudit Sieur DE LAMOIGNON , & un dans celle de notre très cher & fidèle Chevalier , Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France , le Sieur DE MAUPPEOU ; le tout à peine de nullité des Présentes . Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses Ayans causes pleinement & paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement . Voulons que la Copie des Présentes , qui sera imprimée tout au long , au commencement ou à la fin dudit Ouvrage , soit tenue pour dûment signifiée , & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & fidaux Conseillers Secrétaires , soit ajoutée comme à l'Original . Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis , de faire pour l'exécution d'icelles , tous actes requis & nécessaires , sans

demander autre permission, & nonobstant clamour de
Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires,
CAR tel est notre plaisir. Donné à Versailles le dou-
zième jour du mois de Décembre, l'an de grace mil
sept cent soixante-quatre, & de notre Règne le cinq-
quantième. Par le Roi en son Conseil.

Signé LE BEGUE.

Réigistré le présent privilége ensemble la Cession, sur
le Registre XVI de la Chambre Royale & Syndicale des
Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 121, fol. 249,
conformément au Règlement de 1723. A Paris, le 5
Février 1765.

Signé LE BRAYON, Syndic.

Extrait du Catalogue de VINCENT.

- A**brégé chronologique de l'Histoire universelle , nouv. édit. in-8° , petit format , 1766. 4 l. 10 s.
- Abbrégé de l'Histoire de Languedoc ; par D. Vaissette , R. B. in-12 , 6 vol. 15 l.
- Abbrégé de l'Histoire Ecclésiastique ; par M. l'Abbé Racine , nouv. édit. in-12 , 15 vol. 52 l. 10 s.
- Abbrégé portatif du Dictionnaire géographique de *La Martiniere* , in-8° , 4 l. 10 s.
- Bibliothèque militaire , historique & politique : contenant le Général d'Armée , par Onozander , & différentes Pièces de MM. Condé , Turenne , d'Asfeld , &c. in-12 , 3 vol. 1760 , 7 l. 10 s.
- Chronologie Egyptienne , pour servir de suite à l'Egypte ancienne , par M. Dognyn . in-12 , 2 vol. 1765 , 5 l.
- Dictionnaire géographique , historique & critique , &c. par M. Bruzen de la Martiniere , nouv. édit. corrigée & augmentée , in-fol. 6 vol. paroîtra en 1767.
- Le grand Dictionnaire historique de Moreri ou le Mélange curieux de l'Histoire sacrée & profane , &c. nouvelle édition , dans laquelle les Suppléments sont refondus , in-fol. 10 vol. 1759 , 240 l.
- Nouveau Supplément au Dictionnaire de Moreri , pour les éditions précédentes , contenant des additions très-intéressantes , 2 vol. in-fol. 20 l.
- Discours sur l'Histoire universelle de l'Eglise ;

- par M. l'Abbé Racine, in-12, 2 vol. 7 L.
 Dissertation sur l'origine des François, in-12,
 broch. 12 L.
- L'Egypte ancienne, ou Mémoires historiques & critiques sur les objets les plus importans de l'Histoire du grand Empire des Egyptiens; par M. D'Origny, in-12, 2 vol. 1762, 5 L.
- Gallia Christiana in Provincias Ecclesiasticas distributa, in-fol. 11 vol. 200 L.
- Géographie générale de Varenius, revue par Newton, augmentée par Jurin, traduite de l'anglois, in-12, 4 vol. avec Fig. 1755, 10 L.
- Histoire critique de l'Établissement de la Monarchie Françoise dans les Gaules; par M. l'Abbé Dubos, nouvelle édit. in-4°, 2 vol. 20 L.
- La même, in-12, 4 vol. 10 L.
- Histoire de la réception du Concile de Trente dans les différents Etats catholiques, avec les pièces justificatives; par M. l'Abbé Mignot, nouvelle édition, in-12, 2 vol. 1766, 5 L.
- Histoire de l'Eglise en abbrégé, depuis le commencement du monde jusqu'à présent; par M. Dupin, in-12, 4 vol. 10 L.
- Histoire de Louis XIV; par Pelisson, in-12, 3 vol. 7 L. 10 f.
- Histoire des Navigations aux Terres Australes; par M. Desbrosses, in-4°, 2 vol. grand papier, 24 L.
- Histoire du Commerce & de la Navigation des Peuples anciens & modernes; par M. le Chevalier d'Arc, in-12, 2 vol. 5 L.



